VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE.
T. III.



VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE, ET EN TARTARIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes attachées à l'Ambassade;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres, Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

SECONDE EDITION, augmentée d'un PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et du VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER, traduit de l'allemand par le même Traducteur.

Avec 35 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, nº 20.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE

ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

CONTINUATION DU VOYAGE SUR LE PEI-HO. LES VAISSEAUX ANGLAIS QUITTENT LE GOLFE DE PÉ-CHÉ-LÉE.

TOUS les arrangemens étant faits pour que l'ambassade pût continuer à remonter la rivière, et les ordres de l'ambassadeur étant pris à cette occasion, le signal de mettre à la voile fut donné dans la matinée du 9 août 1793. Aux yachts, dont nous avons déjà parlé, on en joignit un grand nombre d'autres, pour les diverses classes de mandarins ou autres chinois destinés à accompagner l'ambassade, et dont le nombre égaloit au moins

celui des Européens qui la composoient. On ne tire jamais le canon à la Chine pour donner un signal, mais on se sert, pour cela, de grandes plaques de cuivre rondes et avec un rebord, dans la composition desquelles on mêle de l'étain ou du zinc pour les rendre plus sonores, et qui, frappées avec un maillet de bois, font un bruit à rendre sourds ceux qui sont auprès, et à être entendues à une distance très-considérable. Cet instrument est nommé, par les Chinois, *loo*, mais les Européens qui sont en Chine l'appellent *gong*, d'après le nom qu'on lui donne dans d'autres parties de l'Orient. On s'en sert généralement sur l'eau; mais à terre on emploie ordinairement, pour annoncer l'autorité, et sur-tout parmi les troupes, deux pièces de bois qui, frappées l'une contre l'autre, produisent un bruit semblable à celui d'une grande crécelle. Il paroît que les tambours ne sont point en usage dans les armées; mais ils font partie de la musique religieuse qu'on entend dans les temples.

Presque tous les yachts employés pour l'ambassade, avoient à bord des Européens et des Chinois. On auroit dû s'attendre qu'un mélange de gens, dont les habitudes, les

besoins, le langage étoient si nouveaux les uns aux autres, pourroit produire beaucoup de confusion ; mais il n'y en eut aucune, grace aux précautions qu'on prit. Dans toutes les occasions, les mandarins étoient attentifs à procurer aux passagers les choses dont ils avoient besoin. Les soldats chinois même, et les matelots des yachts, montroient une bonne volonté et un empressement à obliger, faciles à distinguer du simple désir de remplir un devoir, et qui prouvoient au moins que les étrangers qui se trouvoient en ce moment avec eux ne leur étoient point désagréables. A la vérité, ces étrangers leur étoient annoncés comme venant de très-loin, pour complimenter leur souverain ; et le dernier des Chinois ne pouvoit être insensible à une sorte de satisfaction nationale qu'inspiroit cet événement.

La nouvelle de l'approche de l'ambassade se répandoit rapidement dans les villes et les villages voisins. On s'en appercevoit aisément au nombre de bateaux qui couvroient la rivière. Des multitudes d'hommes étoient assemblés sur le rivage, et attendoient quelquefois très long-temps pour voir passer le cortège, tandis que les femmes, non moins

timides que curieuses, le regardoient à travers les portes, ou par dessus les murs de leurs maisons. Cependant quelques-unes des vieilles dames trempèrent leurs petits pieds dans la rivière, afin de considérer les étrangers de plus près; mais les jeunes se tenoient en général fort en arrière. De leur côté, les Anglais étoient continuellement amusés par une succession d'objets nouveaux. Le pays et ceux qui l'habitoient, présentoient presqu'à chaque moment, quelque chose de différent de ce qu'on voit par-tout ailleurs. On sentoit en général qu'on étoit très-heureux après avoir fait un si long voyage, d'avoir à contempler un pays qui paroissoit intéressant sous tous les rapports.

En remontant le Pei-Ho, l'ambassade ne s'avançoit que lentement vers Pékin. Le fleuve est extrêmement tortueux, et par conséquent la route étoit très-prolongée. D'ailleurs, le vent qui étoit favorable lorsqu'on alloit dans une certaine direction, devenoit contraire quand le cours du fleuve forçoit d'en prendre une autre. Toutes les rivières, tous les ruisseaux, tendent sans doute à suivre une ligne droite depuis leur source jusqu'à la mer, et ils ne s'en écartent

que lorsqu'ils rencontrent des obstacles, qu'ils n'ont point la force de vaincre. Si ces obstacles sont des rochers ou des éminences de terre compacte, il n'est guère vraisemblable qu'aucun événement subséquent change le lit que les eaux se sont déjà formées: mais si le cours de ces eaux est à travers un pays presqu'uni, et que les bords de leur lit soient d'une terre trop molle pour résister à une crue soudaine ou à une rapidité extraordinaire, elles se creusent souvent des routes nouvelles et tortueuses. Tel est le cas du Pei-Ho; et les inconvéniens en sont devenus si considérables, qu'ils ont induit le gouvernement à prendre des soins pour contenir cette rivière dans son lit ordinaire. En conséquence, on a amoncelé sur ses bords une grande quantité de terre, dont on se sert pour remplir les brèches qui s'y font de temps en temps. Il y a aussi d'un bout à l'autre, des levées qui ont la forme de coins tronqués, et semblent avoir été faites avec de la vase prise dans le lit de la rivière. A présent ses bords sont plus élevés que les plaines adjacentes. Ces plaines s'étendent à perte de vue, et les sinuosités de la rivière faisoient que les mâts des vaisseaux parois-

soient se mouvoir à travers les champs et en différentes directions, tandis que les eaux restoient cachées.

La campagne étoit parfaitement bien cultivée, et on y voyoit en grande quantité le plus haut des granigères (1), dont la production sert à la nourriture des hommes, celui qui donne le grain communément appelé *millet des Barbades*. Il s'élève à dix ou douze pieds ; et d'après les calculs les plus modérés, son rapport est de cent pour un.

Le premier jour de leur route, les Anglais crurent que les maisons des villages qu'ils rencontrèrent le long du Pei-Ho, n'avoient que des murailles de terre ou de bousillage, comme celles qu'ils avoient vues à l'embouchure de ce fleuve; mais en les considérant de plus près, ils reconnurent qu'elles étoient bâties de briques mal cuites, ou cuites au soleil. Après que les murs sont faits, on les crépit, ainsi que les toits de tuile, avec une matière mêlée de chaux, et ayant une couleur de boue. Sur les bords du fleuve, et même à une très-grande distance, on n'a d'autre chaux que celle qui provient des coquillages

(1) *Holcus sorghum.*

de mer. On n'y voit des pierres d'aucune espèce : un caillou y est une rareté.

Près de quelques villes et de quelques villages, les voyageurs apperçurent des pyramides de quinze pieds de hauteur, et de différentes dimensions quant à la longueur et à la largeur. Elles étoient composées de sacs remplis de sel et arrangés de la même manière qu'on entasse la tourbe dans quelques parties de l'Europe. Les sacs étoient couverts de nattes, qu'on regardoit comme suffisantes pour empêcher que la pluie ne fît fondre le sel. A la vérité, les ondées sont rares et peu fortes dans cette partie de la Chine; mais quoiqu'on fût alors au mois d'août, la campagne ne paroissoit point souffrir de la sécheresse. On voyoit très-peu de nuages. Rien n'indiquoit une atmosphère humide. Le soir il y avoit pourtant un peu de rosée sur le terrein voisin de la rivière.

Dès que la nuit approchoit, les bords de la rivière étoient éclairés avec des lanternes de papier blanc, bleu et rouge, et très-agréablement varié. Le différent nombre de lanternes placées sur les mâts des yachts, annonçoit le rang des passagers qui étoient

à bord, et la lumière de ces lanternes avec celle qui étoit dans les chambres des yachts, formoient, en se réfléchissant, une illumination mobile et colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup. La nuit étoit presqu'aussi bruyante que le jour, à quoi ne contribuoit pas peu les sons du *loo*, qu'on battoit toutes les fois qu'on avoit besoin de donner quelque signal. Le bourdonnement menaçant et la fréquente piqûre des maringouins étoient aussi fort incommodes pendant la nuit.

Le second jour, les Anglais virent un vaste enclos qui étoit le premier qu'ils eussent encore apperçu, et qui ressembloit à ce qu'on appelle en Angleterre *un parc de gentilhomme*. C'étoit la résidence du *Tawhang*, c'est-à-dire, du chef du district. On distinguoit sa demeure à sa triple porte, et à deux poteaux de quarante pieds de haut, plantés auprès de la porte, et destinés à porter des marques de dignité, et des lanternes qui, la nuit, étoient un ornement utile. L'enclos contenoit plusieurs bâtimens, et des arbres de différente espèce. On y voyoit aussi beaucoup de moutons et de chevaux. Jusqu'alors on n'avoit apperçu que fort peu

de bétail. Quoique dans ces contrées le sol soit bas et propre à former des pâturages, les prairies y sont très-rares. Il n'y a pas un seul coin de terre en friche.

Sur le rivage, étoit un bois de pins très-élévés et étendant au loin leurs branches. A l'ombre de ces arbres, on remarquoit plusieurs monumens de pierre, érigés à la mémoire des personnes qu'on y avoit enterrées. Nul temple n'étoit bâti auprès de ce cimetière. Il semble, cependant, que les dispositions à la gravité et à la piété dans les édifices consacrés au culte public, doivent croître à la vue des monumens où reposent les morts; mais des considérations relatives à la santé des vivans ont sans doute engagé les Chinois à avoir soin que les tombeaux soient à jamais séparés des temples.

Une grande partie du rivage opposé au cimetière, étoit couverte de sacs remplis de sel, comme ceux dont nous avons parlé tout-à-l'heure. La quantité de sel qu'il falloit pour former ces tas, nous parut si énorme, qne M. Barrow voulut la déterminer par un calcul. Le nombre des tas entiers étoit de deux cent vingt-deux, sans compter plusieurs tas incomplets. Une section trans-

versale contenoit soixante-dix sacs. Aucun tas n'avoit moins de deux cents pieds de long. Quelques-uns en avoient même six cents. En supposant qu'ils fussent l'un dans l'autre de la longueur de quatre cents pieds, de laquelle un sac occupoit deux pieds; il y avoit dans chaque tas deux cents sections, ou quatorze mille sacs, et dans les deux cent vingt-deux tas, plus de trois millions de sacs. Chacun de ces sacs contenoit environ deux cents livres pesant de sel, et conséquemment il y en avoit dans la totalité six cents millions de livres.

Lorsque sous l'ancien gouvernement de France, plusieurs provinces étoient soumises à la gabelle, c'est-à-dire, à l'impôt sur le sel, on calcula avec soin à quoi pouvoit s'élever, dans une année, la consommation de cet article, et l'on estima qu'il en falloit beaucoup moins de vingt livres pour chaque individu, malgré les différens usages qu'on en fait. Mais en admettant que l'entière quantité de vingt livres de sel soit consommée par chaque chinois, les tas dont nous venons de parler suffiroient pendant un an à trente millions de personnes, sans toucher ni aux tas incomplets, ni aux premiers qu'on

avoit remarqués sur les bords de la rivière.

Le sel est un objet de revenu considérable pour le gouvernement chinois. Le produit de l'impôt sur cet article dans la province de Pé-Ché-Lée est encore inférieur à celui qu'on retire de plusieurs autres parties de l'empire. Dans différens districts de cette province, sur-tout aux environs de la capitale, il y a en abondance une espèce de nitre mal purifié, dont le peuple se sert au lieu de sel marin, ce qui a également lieu dans quelques parties de l'intérieur de l'Inde. Aussi, là, ce nitre mérite plutôt le nom de *sel commun*, que le sel que produit la mer.

La plus grande partie de sel qu'on transporte sur le Pei-Ho, vient des côtes des deux provinces méridionales de Fo-Chien et de Quan-Tong, où on l'extrait de l'eau de la mer. On a, pour cette opération, de grands champs bien unis, bien nivelés, entourés d'un rebord de six pouces de hauteur et dont la surface est argileuse. On y introduit l'eau ou par des écluses, ou avec des pompes à chaînes, jusqu'à ce qu'il y en ait deux ou trois pouces. En été, la chaleur du soleil est assez forte pour évaporer cette

eau, et l'évaporation se faisant lentement et également, laisse de grands cristaux cubiques, qui forment cette espèce de sel, connue en Angleterre, sous le nom de *sel de baye.* On voit de ces fabriques de sel à l'embouchure du Pei-Ho, mais elles ne sont pas très-considérables. Sa situation, plus rapprochée du nord, n'est pas aussi favorable que celle des deux autres provinces, pour profiter de l'action du soleil. En Angleterre, et même dans quelques-unes des parties méridionales de la France, on emploie la chaleur artificielle pour compléter les procédés nécessaires à l'extraction du sel.

Le sel qui sort des provinces de Quan-Tong et de Fo-Chien, et qu'on transporte sur le Pei-Ho suffit pour charger annuellement deux mille jounques, du port de deux cents tonneaux chacune. Or, puisqu'un seul objet occupe une si grande quantité de bâtimens, on peut juger du nombre immense qu'il y en a sur le fleuve. Certes, le nombre des villes et des villages qui sont à la vue du Pei-Ho, et les multitudes d'habitans qui couvrent ses bords, ne surprirent pas autant les voyageurs que la quantité de jounques

qu'ils rencontroient à chaque instant, montant ou descendant le fleuve, ou bien à l'ancre dans des criques.

Les pyramides dont nous avons fait la description étoient près du port de Tien-Sing, nom qui signifie littéralement, en chinois, *lieu céleste*, et qui est en effet mérité par un climat agréable, un sol fertile, un air pur et un ciel serein. Tien-Sing sert d'étape générale aux provinces septentrionales de la Chine. Il est bâti au confluent de deux rivières, et sur une éminence doucement inclinée. Le palais du gouverneur est placé dans un endroit avancé, qui domine un vaste bassin, formé par la réunion des deux rivières et presqu'entièrement couvert de jounques de différente grandeur. La plupart de ces jounques ne passent jamais la barre, qui est à l'embouchure du Pei-Ho. Elles ne sont employées qu'au commerce qui se fait par des canaux, ainsi que par de grandes rivières dans tout l'intérieur de l'empire.

L'une des rivières qui se réunissent à Tien-Sing, et sur laquelle l'ambassade devoit poursuivre sa route, s'appeloit le *Pei-Ho*, nom qu'elles conservent toutes les deux, quand elles sont réunies. L'autre se nommoit

Yun-Leang-Ho, c'est-à-dire, la *rivière portant du grain.* Elle doit cette dénomination à la quantité de froment qui sort de la province de Schen-Sée, et qu'on envoie par cette rivière, et ensuite par le Pei-Ho, dans les environs de Pékin. — Quoique les voyageurs ne fussent pas encore très-avant dans la Chine, ils s'apperçurent que les noms de tous les objets qui les avoient frappés dans le pays, n'étoient ni des sons arbitraires et vagues, ni des mots d'une origine étrangère, mais avoient une signification qui exprimoit la nature et les qualités de ces mêmes objets. Cela seul fait présumer que dès les temps les plus reculés, la Chine a été possédée par la même race, qui a conservé son idiôme original, sans se mêler beaucoup avec les autres nations, et sans prendre leur langage.

Dans l'endroit où les deux rivières se réunissent à Tien-Sing, on a établi pour la commodité des habitans, un pont de bateaux qui se sépare pour laisser passer les jounques. Le long des quais, il y a des temples et d'autres beaux édifices ; mais le reste n'est composé que de boutiques de détail, et de magasins pour les marchandises ordinaires,

avec des cours et d'autres magasins pour les objets de marine. Les maisons particulières n'offrent, du côté de la rue, que des murs sans presqu'aucune ouverture, parce qu'elles reçoivent le jour par des cours intérieures. Les spectateurs étoient dans la rue, ou dans les bateaux qui couvroient le côté de la rivière opposé à la ville. Il n'y avoit que très-peu de femmes. Cependant la foule étoit immense, non-seulement depuis le terrein le plus élevé jusqu'au bord de l'eau, mais dans l'eau même, où des curieux s'avançoient pour contempler de plus près les yachts qui portoient les étrangers. Comme ces étrangers ne couroient pas risque d'être incommodés par la foule, rien de semblable à des soldats ou à des connétables ne se mêloit des mouvemens du peuple. Cependant malgré son extrême curiosité, ce peuple conservoit beaucoup d'ordre et de décence. On n'entendoit pas la moindre dispute; et par un sentiment de convenance mutuelle les chinois de la classe inférieure, lesquels portent ordinairement des chapeaux de paille, restoient découverts pendant que l'ambassade passoit. Ils aimoient mieux exposer leur tête rasée aux rayons d'un soleil brûlant, que

d'intercepter la vue des personnes qui étoient derrière eux. L'élévation graduelle des deux côtés de la rivière jusqu'aux extrémités de la ville, formoit de tout l'ensemble un grand amphithéâtre, où l'on ne voyoit que des têtes qui s'élevoient par rangs, les unes au-dessus des autres. Tous les visages étoient facilement apparens, et la multitude parut beaucoup plus considérable que celle que les Anglais avoient vue dans les autres parties de la Chine.

La flotte des yachts s'arrêta à-peu-près dans le centre de la ville, et vis-à-vis d'un pavillon où le vice-roi attendoit l'ambassadeur. Il s'y étoit rendu par terre, de Ta-Cou, en suivant une route bien plus courte que celle que font faire les détours de la rivière. L'ambassadeur débarqua avec les principales personnes attachées à l'ambassade, et accompagné de tous ses domestiques, ses musiciens et ses gardes. Il fut reçu au rivage, et par le vice-roi et par le légat, dont nous avons parlé dans le second volume. Un corps de troupes chinoises étoit aligné derrière eux, suivant un ordre de parade de front, qu'observa le capitaine Parish et que nous allons décrire.

Trois

Trois mandarins militaires, ou principaux officiers.

Une tente avec une bande de musiciens en avant.

Trois longues trompettes.

Un arc de triomphe.

Quatre grands étendards verds, cinq petits entre-mêlés avec les grands, et des archers auprès des petits.

Six grands étendards rouges, avec des hommes armés de fusils à mèche, et cinq petits étendards de la même couleur entre-mêlés avec les grands.

Deux grands étendards verds gardés par des hommes armés d'épées.

Tente de musiciens.

Arc de triomphe.

Comme il faisoit extrêmement chaud, plusieurs de ces militaires portoient des éventails avec leurs armes. Les éventails sont généralement en usage à la Chine parmi les personnes des deux sexes et de tous les rangs. L'emploi, dans une parade militaire, en paroîtra moins surprenant à ceux qui ont vu quelquefois dans d'autres parties de l'Orient, des officiers porter des parasols

en faisant faire l'exercice à leurs bataillons.

Le vice-roi conduisit l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite dans le pavillon, au fond duquel il y avoit un endroit obscur, un sanctuaire, où la majesté de l'empereur étoit supposée résider sans cesse. Il étoit enjoint de témoigner un grand respect à cette majesté ; et quelque singulier que ce fût, on alloit y faire une profonde inclination. Lorsque le vice-roi seul avoit reçu l'ambassadeur à Ta-Cou, il n'avoit point été question de ces cérémonies. Sa politesse ne lui avoit probablement pas permis de parler tout-à-coup de cet attribut d'immensité, et de vouloir le faire reconnoître par un étranger, qui n'étoit point habitué à croire qu'il pût être le partage d'aucun mortel : mais la présence du légat impérial dont le caractère paroissoit très-différent du sien, fut probablement ce qui obligea le digne et vénérable vice-roi, à n'omettre aucun des actes accoutumés du respect sans borne qu'on rend au sublime souverain de l'empire.

Lorsqu'on eut servi le thé, les confitures, et divers rafraîchissemens, et qu'on se fut fait des civilités réciproques, le légat annonça à l'ambassadeur que l'empereur étoit

à Zhé-Hol, en Tartarie, lieu qu'il avoit coutume d'habiter l'été, et où il vouloit célébrer l'anniversaire de sa naissance, qui étoit le treizième jour de la huitième lune répondant au 17 septembre. Il ajouta que c'étoit-là que sa majesté impériale souhaitoit recevoir l'ambassadeur. Indépendamment du désir qu'avoit lord Macartney de complaire aux vœux de l'empereur, il fut extrêmement flatté de pouvoir aller en Tartarie, parce qu'il auroit occasion de voir sur les frontières la grande muraille de la Chine, ouvrage dont on assure que le célèbre docteur Johnson disoit, dans un enthousiasme de curiosité, que le petit-fils de celui qui l'avoit vue, avoit quelque raison d'en tirer de la vanité.

Le reste de la conversation du légat ne fut pas aussi satisfaisant. Il dit qu'après que l'ambassade seroit arrivée par eau à Tong-Chou-Fou, à douze milles de Pékin, elle se rendroit directement par terre à Zhé-Hol, où l'on conduiroit tous les présens. Il n'y avoit, sans doute, point à craindre que plusieurs de ces présens se gâtassent dans ce voyage. Mais il étoit impossible de transporter sans risque, à travers les montagnes et les chemins escarpés de la Tartarie, les objets les plus pré-

cieux, les plus curieux, parce qu'ils consistoient en machines délicates, et étoient en partie composés de matières fragiles. On ne pouvoit pas, d'ailleurs, en arrivant à Zhé-Hol, présenter à l'empereur tous les présens à-la-fois. Il y avoit des machines compliquées, qu'on s'étoit trouvé obligé de démonter et d'emballer par pièces, afin de pouvoir les embarquer. Il falloit du temps pour les remettre dans l'état où elles devoient être. En outre, il sembloit nécessaire de les placer une fois dans le lieu où l'empereur faisoit sa principale résidence, et d'où elles ne sortissent plus, lorsqu'elles auroient été montées par les ouvriers, sous l'inspection du docteur Dinwiddie et de M. Barrow.

De tels monumens du génie et des connoissances de l'Europe, méritoient d'être conservés dans toute leur perfection. Mais le légat étoit contraire à toutes les mesures, qui pouvoient occasionner quelque retard dans les environs de Pékin; et il sembloit qu'il désiroit d'interdire la vue de cette capitale à toutes les personnes attachées à l'ambassade. Il n'avoit jamais eu l'habitude de se former de justes notions de la délicatesse des instrumens des sciences, ni de les ap-

précier ; et sans l'interposition du vice-roi, ceux qui composoient une partie des présens de l'ambassade anglaise étoient détruits. Enfin on décida qu'ils seroient déposés auprès de Pékin, dans un palais ordinairement destiné à recevoir des objets du même genre.

Dans le cours de cette discussion, on vit que le légat cachoit, sous un extérieur très-calme, un caractère méchant. Il sembloit que tous les étrangers inspiroient à cet homme injuste, et de la jalousie et un profond mépris. Mais ses défauts étoient balancés par l'urbanité et la politesse du vice-roi : lord Macartney eut seulement à regretter que le grand âge et les emplois de ce dernier, ne l'eussent pas mis dans le cas d'être chargé, à la place de l'autre, de ce qui concernoit l'ambassade.

Dès que l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite furent rentrés à bord de leurs différens yachts, le vice-roi leur envoya servir à chacun un magnifique repas, avec du vin, des fruits et des confitures, comme il avoit fait à Ta-Cou. Il joignit à cela un présent de thé, de soieries et de mousselines. Quoique ce présent ne fût pas

d'une grande valeur, il étoit accompagné de complimens si obligeans, qu'on le reçut de la manière qu'on crut la plus agréable à celui qui le faisoit. Le vice-roi envoya aussi un grand dîné et des présens pour les soldats, les musiciens, les ouvriers et les domestiques de l'ambassade.

Parmi les diverses preuves de son attention pour l'ambassadeur, le vice-roi fit élever un théâtre, vis-à-vis du yacht de son excellence. Le dehors du bâtiment était peint de couleurs très-brillantes, très-gaies, très-variées; car les Chinois ont un art particulier pour produire des effets extrêmement agréables, par le contraste des couleurs. Le théâtre et les décorations avoient le même avantage. Les acteurs jouèrent successivement, pendant le jour, et des pantomimes et des drames historiques. Ils avoient le costume que portoient les Chinois à l'époque où avoient vécu les personnages qu'ils représentoient. Le dialogue étoit un récitatif accompagné par plusieurs instrumens. Chaque pause étoit remplie par un grand fracas, dans lequel le loo n'étoit pas ce qui se faisoit le moins entendre. On voyoit les musiciens par derrière le théâtre qui, quoique large, avoit

peu de profondeur. En paroissant, pour la première fois, chaque acteur annonçoit quel rôle il jouoit, et en quel lieu se passoit l'action qu'on représentoit. L'unité de lieu étoit sans doute observée, car pendant la durée d'une pièce, la scène ne changeoit jamais. Les rôles de femme étoient remplis par des enfans ou par des eunuques.

Un drame attira particulièrement l'attention de ceux qui se rappeloient des scènes à-peu-près pareilles, qu'ils avoient vues sur le théâtre anglais. La pièce représentoit un empereur de la Chine et son épouse, vivant dans la suprême félicité, quand tout-à-coup leurs sujets se révoltent, la guerre civile s'allume, on combat, et enfin un général de cavalerie, le plus scélérat des rebelles, triomphe de son maître, le tue de sa propre main, et met en déroute l'armée impériale. L'impératrice, captive, paroît alors sur le théâtre, dans tout l'excès du désespoir que doit lui occasionner la perte de son époux et de son rang, comme la crainte de perdre aussi son honneur. Tandis qu'elle s'arrache les cheveux, et qu'elle fend les cieux de ses cris, arrive le vainqueur. Il s'approche d'elle avec respect, la traite avec douceur,

compatit à ses infortunes, lui parle d'amour et d'adoration, et, semblable à Richard III auprès de lady Anne, dans *Shakespear*, il parvient, en moins d'une demi-heure à sécher les pleurs de la princesse chinoise, qui oublie son défunt époux, et consent à donner la main à l'amant qui la console. La pièce finit par la célébration de son mariage et par une grande fête.

Pendant que l'ambassadeur étoit à Tien-Sing, il reçut des nouvelles de l'escadre qu'il avoit laissée à l'embouchure de la rivière. Sir Erasme Gower avoit eu un ordre pour obtenir les provisions qu'il demandoit, ordre qui étoit adressé aux mandarins de tous les endroits où la santé des équipages exigeroit que l'escadre s'arrêtât. Cependant, comme si l'on avoit cru, à Ta-Cou, qu'il se préparoit à retourner en Angleterre, d'où l'on savoit qu'il avoit été dix mois à venir, on lui offrit des provisions pour un an.

Parmi les passagers embarqués à bord de l'*Endeavour* pour retourner à Canton, étoient non-seulement le jeune interprète, qui n'osa pas se hasarder à aller à Pékin, mais deux missionnaires, auxquels il man-

quoit une permission pour être reçus dans cette capitale. Ces hommes, voués dès leur jeunesse à la propagation du christianisme dans les pays étrangers, avoient été depuis plusieurs années envoyés de Paris à Macao par les supérieurs des missions, afin qu'ils allassent joindre leurs frères à Pékin. Le moment de leur arrivée à Macao étoit celui où l'on persécutoit les chrétiens dans plusieurs provinces de l'empire. Cette persécution devoit son origine à quelques pratiques réelles ou prétendues des prédicateurs européens, ou de leurs prosélytes chinois, pour occasionner du trouble. La jalousie des prêtres des religions anciennement établies à la Chine, excitant les préjugés et les passions des mandarins, les induit souvent à faire revivre les édits qu'on a rendus contre l'introduction des doctrines et des sectes nouvelles, parce qu'on les croit faites pour porter atteinte à la tranquillité de l'empire.

La persécution ayant donc accru la difficulté qu'avoient les deux nouveaux missionnaires à traverser le pays sans être apperçus, ils furent retenus à Macao par le supérieur du clergé, qui les occupa à instruire de jeunes portugais, qui se destinoient

à la prêtrise. Cependant ils ne perdirent pas de vue leur premier dessein, et cherchèrent avec soin les occasions de l'exécuter. Avant de quitter l'Europe ils avoient voulu pouvoir devenir utiles à l'observatoire de Pékin, et s'étoient en conséquence attachés à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. L'un d'eux avoit reçu pendant quelque temps des leçons du célèbre astronome Lalande. Leurs talens et leur science une fois connus de l'empereur ne pouvoient manquer de les rendre recommandables à ses yeux, et de leur valoir à la longue une place dans le tribunal de mathématiques du palais impérial, seul département dans lequel les Européens peuvent être admis. Il n'y a à présent d'autres étrangers que des Portugais; et on croit que, par politique, cette nation en exclut ses rivales. Il faut avouer, cependant, que cette politique est purement coloniale, et que le cabinet de Lisbonne ne la suggère, ni ne l'encourage, et peut-être même n'en est pas instruit. Mais en supposant qu'elle existe à Macao, ou à Pékin, il est vraisemblable que, comme les deux missionnaires nouveaux n'étoient pas portugais, les qualités qui les rendoient utiles à Macao et celles

qui auroient pu servir à leur avancement à Pékin, contribuèrent également à leur faire susciter les obstacles qui les arrêtèrent longtemps dans la première de ces villes. A force de patience et de zèle, ils vainquirent ces obstacles et entrèrent dans la rivière Pei-Ho pour se rendre à Pékin; mais comme ils ne faisoient pas partie de la suite de l'ambassadeur, et que la permission qu'ils attendoient de la cour n'étoit point arrivée avant le départ de l'*Endeavour* pour Canton, ils furent forcés de se rembarquer dans ce navire.—Cependant les lecteurs apprendront peut-être avec plaisir, que la persévérance de ces hommes pieux fut enfin récompensée comme ils le désiroient, et que non-seulement l'empereur leur accorda la permission d'entrer dans la capitale, mais les prit à son service.

L'ambassadeur reçut à Tien-Sing la visite de tous les officiers civils et militaires, et la foule n'en étoit pas peu considérable. En cherchant à trouver de la ressemblance entre ces personnes et les Européens, on se rappeloit aussitôt ces hommes qui se distinguoient en France, sous le titre de gens de qualité, lorsque la monarchie y subsistoit

encore. Ils étoient polis et engageans dans leurs manières, prompts à devenir familiers et communicatifs, mais ils laissoient percer à travers leur urbanité, un sentiment d'amour-propre et de vanité nationale qui faisoit la base de leur caractère.

Lorsque les cérémonies du jour eurent cessé, et que l'ambassadeur fut seul, on vint lui dire qu'un chinois, qui avoit rodé long-temps autour du yacht, demandoit à être admis en sa présence. Aussitôt on introduisit un jeune homme, vêtu proprement et avec soin, d'une contenance modeste, et humble dans ses manières. C'étoit un jeune néophyte, sincèrement converti à la doctrine du Christ, et disciple fervent du missionnaire, par qui il avoit été arraché au paganisme, que professoient ses ancêtres. Dévoué aux ordres de son père spirituel, il remplissoit, en ce moment, un emploi qui n'étoit pas peu dangereux : il portoit des lettres à l'ambassadeur, sans la permission des magistrats de la ville d'où il venoit, et de celle où il étoit arrivé. Une telle communication est non-seulement défendue avec un étranger, mais très-gênée avec les gens du pays.

Il n'y a point, à la Chine, de poste établie

pour la commodité du peuple. L'empereur seul reçoit continuellement des messagers à cheval, qui lui apportent des nouvelles de toutes les parties de ses vastes états, et qui voyagent avec une célérité presqu'égale à ce que les Européens peuvent faire de mieux en ce genre. Les dépêches du souverain font en un jour cent cinquante milles. Mais les correspondances ordinaires du gouvernement et celles des mandarins sont portées par des messagers qui vont moins vîte. Ceux-ci sont quelquefois chargés des paquets des individus, qui obtiennent cette permission comme une faveur particulière. Mais la circonspecte prévoyance du gouvernement chinois, se réserve l'avantage exclusif de donner des nouvelles au peuple, ou de l'en priver, s'il le juge plus convenable.

Les lettres portées secrètement à l'ambassadeur, étoient d'un des principaux missionnaires de Pékin, lequel ne paroissoit pas borner son attention aux affaires spirituelles. Par la première de ces lettres, datée de Pékin, le 7 mai 1793, le missionnaire informoit son excellence : — « Que la nou-
» velle de l'ambassade anglaise étoit par-
» venue à l'empereur, le 3 du mois de dé-

» cembre précédent; que ce prince en avoit
» témoigné une grande satisfaction, et avoit
» donné l'ordre immédiat de faire ouvrir
» le port de Tien-Sing, pour la réception
» des vaisseaux employés en cette occasion;
» — Que lui, missionnaire, étoit extrême-
» ment flatté d'apprendre le même jour où
» il écrivoit » (ce qui étoit pourtant pré-
maturé), « que son excellence approchoit
» de Tien-Sing; qu'il la prioit d'agréer son
» respect, et qu'il étoit dans la résolution
» d'embrasser avec zèle toutes les occasions
» de rendre service à la compagnie et à la
» nation anglaise, ainsi qu'il l'avoit promis
» à messieurs Cox et Mierop, de Canton;
» — Qu'à la première nouvelle d'une am-
» bassade anglaise, il s'étoit donné tous les
» soins possibles pour préparer les esprits
» à lui faire un accueil favorable, et qu'il
» espéroit n'y avoir pas travaillé en vain;
» — Qu'enfin, il seroit toujours prêt pen-
» dant que son excellence séjourneroit en
» Chine, à lui rendre tous les services qui
» dépendroient de lui. »

La seconde lettre étoit du même missionnaire, écrite le 6 août, c'est-à-dire peu de jours avant sa réception. — L'écrivain

mandoit à l'ambassadeur: — « Que le gouver-
» nement chinois avoit enjoint à un mission-
» naire portugais (dont il disoit le nom) de
» se rendre promptement à Zhé-Hol, pour y
» remplir l'office d'interprète de l'ambassade
» et diriger l'ambassadeur pour tout ce qui
» avoit rapport aux cérémonies et à l'étiquette
» — Que lui (l'auteur de la lettre) croyoit
» devoir prévenir son excellence de se tenir
» sur ses gardes contre la mauvaise volonté
» et les desseins dangereux pour la nation
» anglaise, qu'avoit l'interprète nommé ;
» qu'il avoit déjà laissé appercevoir dans sa
» conversation combien il étoit opposé au
» succès de l'ambassade ; et que si la cour
» eût été à Pékin, il auroit espéré (lui
» l'écrivain) de pouvoir balancer le mal que
» devoit produire les discours téméraires
» et mal fondés de l'interprète, et un grand
» nombre de lettres de Canton et de Macao,
» qui contenoient des calomnies multipliées
» contre l'ambassade, et lui imputoient
» malignement des projets cachés. Mais
» qu'il craignoit beaucoup qu'on ne réussît
» à lui nuire à Zhé-Hol, où l'empereur
» résidoit, et où lui (l'écrivain) ne pouvoit
» pas se rendre à moins qu'il ne fût appelé

» par le gouvernement; qu'il avoit une » extrême envie, ainsi que ses collègues, » de témoigner à la nation anglaise, combien ils étoient reconnoissans de la protection qu'elle accordoit dans ses établissemens de l'Inde, aux missionnaires » employés à y propager le christianisme. » — Que comme on avoit diverses fois » annoncé l'arrivée de son excellence, il » avoit déjà envoyé trois fois sa première » lettre à Tien-Sing ». — Il concluoit en demandant que sa lettre fût tenue secrète, de peur que la connoissance de ce qu'elle contenoit n'attirât sur lui le ressentiment des Portugais.

Quoique ces deux lettres pussent avoir été dictées par un esprit de rivalité, d'ambition et d'intrigue, elles servirent à confirmer ce qu'avoient annoncé des personnes désintéressées, à Macao, à l'égard de la jalousie qu'occasionnoit l'ambassade. On ne hasarda de faire aucune réponse au correspondant inattendu. Il n'étoit même pas encore temps de prendre des mesures à ce sujet. On avoit, sans doute, bien moins à craindre de l'influence d'aucun européen, que des dispositions sinistres du légat, et des

des rapports, remplis de prévention, qu'il pouvoit faire au ministre.

Le soir, le temps étant favorable au départ, plusieurs yachts et autres bâtimens qui dépendoient de l'ambassade, ou y avoient rapport, firent voile jusqu'un peu au-delà de Tien-Sing. A mesure qu'on traversoit cette ville, on remarquoit qu'elle étoit très-étendue. Quelques-uns des observateurs jugèrent qu'il n'y avoit pas moins de distance d'une de ses extrémités à l'autre, que de Millbank à Lime-house, c'est-à-dire, qu'elle étoit aussi longue que Londres. Les mandarins qui y résidoient assurèrent qu'elle contenoit sept cent mille ames. Le nombre immense de spectateurs que les Anglais y virent, rendoit ce calcul vraisemblable, même sans y comprendre les personnes du voisinage, que le passage de l'ambassade avoit pu attirer, mais en songeant à la juste proportion de femmes et d'enfans qui ne s'étoient presque pas mêlés dans la foule. Les jounques, qui étoient assez nombreuses pour couvrir presqu'entièrement les eaux de la rivière qui partagent cette cité commerçante, contenoient plusieurs milliers d'hommes. Les hommes qui conduisent ces

bâtimens ne sont pas les seuls à qui ils servent d'habitation. Les femmes et les enfans des officiers et des matelots, résident aussi constamment à bord. Plusieurs y sont nés, et tous y passent leur vie. Tout rivage leur est étranger, et la terre est un élément sur lequel ils ne se hasardent que rarement.

Les maisons de Tien-Sing qui, ayant des boutiques pour le détail des marchandises, ou pour les gens de métier, étoient ouvertes sur la rue, paroissoient aussi remplies de monde que les jounques. On peut se former une idée des personnes qui logoient dans les autres habitations, non-seulement par le nombre des spectateurs vus dehors, mais par le constant et patriarchal usage de ce peuple, qui rassemble, sous un seul toit et dans de petits appartemens, toutes les branches et les générations existantes d'une même famille. D'après cet usage, conservé par les Chinois émigrés qui sont à Batavia, on trouva, en faisant un dénombrement exact de cette colonie, qu'il y avoit, dans chaque maison chinoise, dix hommes en état de porter les armes.

Les maisons de Tien-Sing sont bâties en briques bleues, ou couleur de plomb. Il y en

a très-peu de rouges. Les briques dont on se sert pour les petites demeures des gens pauvres, sont d'un brun pâle. Ces différentes couleurs ne proviennent point de la nature de la terre, mais des différentes méthodes de convertir cette terre en briques. Les dernières dont nous venons de faire mention, n'ont été exposées qu'à la chaleur du soleil, qui les cuit ou les durcit toujours imparfaitement. Les briques bleues ont reçu l'action d'un feu de bois, dans un fourneau construit exprès, et où la flamme ne peut pas atteindre la surface de la brique. Celles qui, au contraire, sont touchées par la flamme, deviennent rouges.

Quand l'argile est préparée et moulée en briques, on a coutume, dans l'Orient, de placer ces briques par rang, les unes au-dessus des autres. Elles sont alors molles et humides, et d'après la nature de la terre argileuse, singulièrement faciles à se coller les unes aux autres. Il est donc nécessaire de les tenir séparées par une substance qui, par sa qualité, ne puisse devenir adhérente ni à l'un ni à l'autre rang, sans quoi, les différens rangs de briques ne formeroient, en séchant, qu'une masse solide, incapable d'être employée à l'usage qu'on veut en faire. On prévient cet in-

convénient, en plaçant une couche de paille entre les divers rangs de briques ; et cette précaution est si essentielle, qu'elle a donné naissance à un proverbe oriental, qui a passé dans les langues de l'Occident.

Plusieurs maisons de Tien-Sing ont deux étages ; ce qui est contraire à la mode générale que les Chinois affectent dans leur manière de bâtir. La plupart préfèrent des maisons à un seul étage, pour se conformer à la forme première de toutes les demeures, et ils sont souvent embarrassés quand ils montent un escalier, ou qu'ils sont dans un endroit élevé, et qu'ils regardent en bas. Mais l'avantage d'être près des quais et de la rivière, dans une ville de commerce, a donné lieu à ce qu'on considère, dans ce pays-là, comme une duplication de bâtimens sur le même sol.

La jonction de deux rivières navigables, dont l'une passe dans les environs de la capitale, et l'autre communique avec quelques provinces éloignées, doit avoir rendu ce *lieu céleste* très-fréquenté, dès les premiers temps où les Chinois se sont réunis pour former un empire. Les annales du pays, confirmées par la tradition, rapportent que le bras sep-

tentrional du grand fleuve Jaune, se jetoit autrefois dans le golfe de Pékin, et continua à suivre ce cours, jusqu'à ce que la violence des débordemens forma un amoncèlement de terre, lequel, accru par des efforts prodigieux d'un travail humain, fit passer tout le fleuve dans le lit du bras qui coule vers l'orient, et qui, maintenant, porte la masse totale des eaux de ce vaste fleuve, à travers la province de Kiang-Nan, et dans la mer Jaune.

Les anciennes cartes de la Chine présentent le fleuve Jaune divisé en deux bras; mais ces cartes sont si confuses, si incorrectes, qu'on ne voit pas clairement si le bras septentrional se réunissoit aux rivières de Tien-Sing, ou s'il alloit seul se jeter dans le golfe. Dans le premier cas, l'étendue des eaux, autour desquelles la ville est bâtie, devoit être bien plus considérable qu'elle ne paroît à présent : aussi est-elle, en effet, représentée comme beaucoup plus grande sur les anciennes cartes, et sur-tout sur celle de Marc-Paul, qui appelle Tien-Sing la *Citta Celesta*. Tien-Sing avoit déjà, en ce temps-là, c'est à-dire, au treizième siècle, le rang de cité; mais elle ne fut long-temps regardée que comme une ville de peu de conséquence, et d'une

juridiction bornée, ainsi que l'indique la première terminaison de son premier nom de Tien-Sing-Wee. Par-tout où une ville, très-anciennement bâtie, subsiste encore, les premières maisons doivent, dans le cours des siècles, avoir souvent fait place à d'autres qu'on a, en quelque sorte, construites sur leurs ruines. C'est pourquoi les maisons qu'on y voit à présent, ont acquis, par une accumulation graduelle, des fondemens bien plus exhaussés que ne les avoient celles qui y existoient autrefois. La ville actuelle de Tien-Sing est bâtie sur un terrein élevé, quoique, de chaque côté, la campagne soit fort basse, et présente, comme la mer, une surface plane et uniforme, qui n'est bornée que par l'horizon.

En continuant sa route, l'ambassade ne vit qu'un pays cultivé avec le plus grand soin, ainsi que de l'autre côté de Tien-Sing. La plupart des champs étoient couverts de millet des Barbades, que les Chinois appellent *kow-leang*, c'est-à-dire, le grand bled. Dans toutes les provinces du nord de la Chine, ce grain est à meilleur marché que le riz; et c'est probablement le premier qu'on y ait cultivé; car on voit, dans les anciens

livres chinois, que la capacité des mesures étoit déterminée par le nombre de grains de cette espèce que ces mesures contenoient. Ainsi, cent grains remplissoient un *chou*, et cette mesure étoit divisée en proportions décimales. Les distances ou les mesures métriques étoient aussi calculées d'après des exemples tirés de la même plante. La paille ou la tige de ce bled est trop roide et trop forte, pour qu'on puisse en faire le même usage, auquel cette sorte de matière est employée ailleurs. Mais on en fait quelquefois des nattes grossières, ou des lattes pour recevoir le plâtre sur les murailles ou sur les plafonds. Le bas de la tige et la racine servent de chauffage, excepté quand on en a besoin pour faire des digues dans les endroits où les bords des canaux et des rivières manquent de consistance.

Les bords du Pei-Ho sont, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit, pour soutenir l'effort des débordemens. Dans d'autres, il y a des digues, faites aussi avec du granit, extrêmement longues, et garnies d'écluses de distance en distance, pour distribuer avec égalité l'eau dont on arrose les champs voisins. Du sable et de la vase accu-

mulés ont formé, dans quelques parties de la rivière, des îlots qui la séparent en deux bras étroits, et remplis de hauts fonds.

Le millet des Barbades étoit souvent planté par rangs, et entre ces rangs, il y en avoit alternativement d'autres d'une plante qui porte un grain plus petit, et a une tige plus humble. Tantôt c'étoit le *panicum italicum*, tantôt le *panicum crus galli* (1) qui se trouvoient ainsi abrités par leur grand voisin. Mais, après qu'on l'avoit cueilli, ils restoient exposés aux rayons du soleil, mûrissoient à leur tour, et tomboient sous la faucille. Quelquefois, sur le bord de la rivière, dans des coins où l'on avoit, par hasard, négligé de semer du grain, ou bien tout le long des champs de bleds, on voyoit une espèce de plante légumineuse qui ressembloit aux haricots. Quelquefois aussi, on voyoit des champs de féves, de bled de Turquie, et d'autres plantes, dont les grains donnent une huile bonne à manger. Nulle part, de mauvaises herbes ne diminuoient les productions utiles, ni ne partageoient avec elles la fertilité de la terre. Chaque champ avoit l'air d'un jardin propre et régulier. Le sol avoit déjà

(1) Espèces de millet.

fourni, cette année, une première récolte de bled et de légumes, pareils à ceux qu'on y voyoit. Le froment, dans les terreins secs, et le riz, dans les terreins humides, sont, dit-on, cultivés avec le plus grand avantage.

On ne voit dans ces plaines que peu d'arbres et de bétail; mais l'œil y est réjoui par la perspective d'innombrables habitations, et l'état florissant d'une culture très soignée. Cependant, la famine se fait quelquefois sentir dans cette partie de la province; et ce désastre est dû, tantôt aux débordemens qu'occasionnent, dans certaines saisons, les torrens qui tombent des montagnes, tantôt aux ravages des sauterelles. Les vols sont fréquens dans ces occasions; et, quoique le gouvernement se donne beaucoup de soins et exerce beaucoup de rigueur pour les arrêter, il ne peut pas parvenir à les empêcher totalement. Mais, comme ils sont commis par des hommes qu'aiguillonne la faim, et qui cèdent à l'impérieuse nécessité, ils cessent ordinairement au retour de l'abondance.

Les marées dont le flux avoit accéléré la marche des yachts qui portoient l'ambassade, cessèrent de se faire sentir à environ

trente milles au-delà de Tien-Sing. Quand il n'y avoit point de vent, ou qu'il n'y en avoit que très-peu, on voyoit communément les matelots faire usage de deux très-larges avirons, placés quelquefois sur le devant du yacht, comme les nageoires pectorales d'un poisson, et quelquefois du côté de la poupe. Il y a même des bâtimens où un seul aviron est à la poupe et un autre à la proue. Chaque aviron a un petit trou par où on le passe sur un pivot de fer, fixé dans une pièce de bois qui est en dehors du plat-bord. Lorsque les avirons sont une fois placés, on ne les en ôte plus, parce qu'ils font immédiatement au-dessous de la surface de l'eau, un mouvement vibratoire, par le moyen duquel ils écartent l'eau tantôt avec un côté de leur tranchant, tantôt avec l'autre. Lorsqu'on veut ramer avec ces avirons, on a besoin d'y employer plusieurs hommes, et ces hommes paroissent faire ce travail avec plaisir. Les mouvemens sont réglés par un air très-gai que chante le pilote, et auquel les rameurs répondent en chœur. Ce même air est chanté à bord de tous les bâtimens; et lorsque dans une nuit paisible, par un beau clair de lune, on l'en-

tend répéter de cent différentes jonques, qui suivent différentes directions, on se fait une agréable idée du contentement de cette classe laborieuse, qui vit continuellement sur l'eau, et forme une partie considérable de la population de la Chine.

Mais la méthode que nous venons de décrire ne suffisoit pas toujours pour faire avancer les yachts, parce que la brise étoit contraire ou trop foible pour aider à vaincre le courant. Alors on avoit recours à un moyen dont on s'étoit déjà servi à l'embouchure de la rivière. On tiroit les yachts avec des cordes. Dans beaucoup d'autres pays, on emploie pour cela des chevaux ou des mulets. Mais à la Chine, non-seulement le travail des hommes est celui qui coûte le moins, mais il n'est point épargné, toutes les fois qu'on est sûr de n'en point faire un vain usage. Pour faire remonter les vaisseaux, la principale corde est attachée au haut du grand mât, et elle est jointe à une autre qui part de la proue. La première est extrêmement longue, et a vers son extrémité plusieurs autres cordes attachées en double, chacune desquelles forme une espèce de bandoulière pour les hommes qui halent

le bâtiment. Souvent ces hommes substituent un morceau de planche à la partie de la corde qui porteroit sur leur poitrine, et dont la pression gêneroit le mouvement de leurs poumons. Ainsi arrangés, les haleurs vont en ligne au son d'un air commun, qui les aide à régler leurs pas et à unir leurs efforts, dès lors beaucoup plus efficaces. En outre, cette chanson les distrait, les anime, et leur fait oublier les malheurs de leur condition, pour ne s'occuper que de leur travail.

Il y avoit environ quinze hommes pour haler chaque yacht de l'ambassade, et ils étoient au moins cinq cents, employés à ce service, et relevés alternativement par un pareil nombre. Tous ces hommes étoient bien musclés, bien faits, mais ils avoient les épaules extrêmement arrondies. En été, ils sont nus depuis la ceinture jusqu'en haut. Aussi cette partie de leur corps est couleur de cuivre : mais ils sont d'ailleurs fort blancs, comme il est aisé de s'en appercevoir, parce qu'ils se déshabillent entièrement quand ils ont besoin d'entrer dans l'eau.

Le pays plat et quelquefois marécageux, où passe la rivière, est favorable à la pro-

duction des insectes : aussi y en a-t-il beaucoup, dont l'aiguillon est tres-désagréable. D'autres ne sont incommodes que par leur bourdonnement perpétuel. Il y a une espèce de cigale, dont la musique n'est point du genre vocal, mais est produite par le mouvement de deux membranes, en forme de petites lames, qui recouvrent l'abdomen de l'insecte. C'est le signal amoureux que fait le mâle pour attirer sa femelle, signal qu'elle ne peut lui rendre, car elle est entièrement dépourvue de ces organes. Ce sol fécond donne naissance à une autre espèce d'insecte, qui n'est guère moins gros qu'un colibri.

CHAPITRE II.

CONTINUATION DU VOYAGE SUR LE PEI-HO. LES VAISSEAUX ANGLAIS QUITTENT LE GOLFE DE PÉ-CHÉ-LÉE.

UNE foule d'objets attiroit sur le rivage l'attention des voyageurs, et les engageoit souvent à quitter les yachts, dont la marche étoit si lente, qu'on pouvoit aisément faire des excursions à terre. Mais les Anglais s'apperçurent bientôt qu'ils étoient surveillés avec une jalousie, une suspicion qui surpassoit tout ce qu'ils avoient lu ou entendu raconter de la rigoureuse police des Chinois. Ce changement étoit l'effet des ordres du légat (1). Il étoit difficile d'attribuer d'inutiles mesures de contrainte à la seule mauvaise humeur; et cependant on ne pouvoit pas y trouver d'autre cause. Enfin, d'après plusieurs mots que les mandarins laissèrent échapper dans leur conversation familière avec l'interprète, celui-ci découvrit que la cour était depuis peu de temps très-mécontente de la nation anglaise. Voici la seule

(1) Ce légat, dont l'auteur anglais n'a point voulu dire le nom, s'appeloit *Tching-ta-zhin*. (*Note du Traducteur.*)

explication qu'on put obtenir à cet égard, avec beaucoup de difficultés et de précautions.

Dans une guerre que l'empereur de la Chine faisoit au Thibet, son armée éprouva plus de résistance, et fit de plus grandes pertes qu'on n'en avoit prévu en marchant contre un ennemi tel que celui qu'on croyoit avoir à combattre. Aussitôt quelques officiers chinois s'imaginèrent qu'on leur avoit opposé des manœuves européennes et même des soldats européens. Ils dirent qu'ils avoient vu, parmi les ennemis, des chapeaux aussi bien que des turbans; et on conclut que ceux qui portoient ces chapeaux ne pouvaient être que des Anglais. Cependant le gouvernement chinois sema, par politique, des bruits contraires parmi le peuple. Il déclara que les Anglais lui avoient fourni des secours. L'ambassadeur étoit convaincu qu'aucun de ces faits n'étoit vrai: mais il n'en sentoit pas moins que la créance du premier suffisoit pour que la cour de la Chine cessât d'avoir des dispositions favorables pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, et même aucune confiance en lui.

Quoique l'empereur parût personnellement flatté de l'ambassade, et que les ordres

qu'il avoit donnés pour sa réception fussent absolus, les ministres déjà prévenus, pouvoient croire que la mission des Anglais s'accordoit avec leurs hostilités supposées, ainsi qu'avec leur puissance réelle dans l'Inde, et soupçonner que quelque intention perfide étoit cachée sous une offre de présens et d'amitié. On sait qu'il n'y a pas encore long-temps que de semblables soupçons portèrent la cour ottomane à interdire aux voyageurs anglais le passage de l'Egypte, parce que, dit-elle, dans sa proclamation, leurs gens de guerre se déguisent en marchands, levent les plans des places étrangères, et font des observations sur l'état de défense de ces places, afin de revenir en force les attaquer avec une plus grande certitude de succès.

Ce n'est point une politique rare dans l'Orient que de préparer une attaque contre une nation étrangère, en lui envoyant une ambassade, en apparence amicale, mais réellement destinée à examiner sa situation.

Le cabinet de Londres connoissoit parfaitement les préventions qu'on pouvoit chercher à exciter contre les Anglais, à l'égard des vues ambitieuses que sembloit prouver leur agrandissement dans le Bengale; et il avoit

avoit indiqué à l'ambassadeur la méthode la plus judicieuse, pour écarter tous les soupçons qu'occasionnoit une domination si accidentelle et si peu recherchée. Mais il étoit impossible de prévoir qu'on imputeroit aux Anglais d'avoir pris les armes contre les Chinois, ce que véritablement ils n'avoient jamais fait. Ce ne fut que l'année suivante, lorsqu'à son retour de Pékin, l'ambassadeur passa à Canton, qu'il apprit, par les dépêches de Londres et de Calcutta, ce qui avoit donné lieu à une si fausse assertion.

Il y avoit eu, quelque temps auparavant, des hostilités entre le gouvernement de Lassa, situé au nord-nord-est de Calcutta, et celui de Napoul, situé au nord-ouest de cette ville, et tous deux au nord de la soubabie ou vice-royauté du Bengale. Napoul touche immédiatement au territoire britannique, qui s'étend jusqu'à l'extrémité septentrionale des plaines de l'Indostan. De ces plaines, à quinze milles de distance seulement, la terre s'élève de sept mille pieds, et du sommet de ces montagnes, comme dit l'ouvrage instructif et élégant du major Rennell, le voyageur étonné contemple avec étonnement la plaine qu'il a

laissée derrière lui, et qui ressemble à un immense océan.

A l'ouest du Napoul et à l'est de Boutan, est situé le grand Thibet, où les armes anglaises pénétrèrent il y a plus de 20 ans, par des passages fortifiés, et obligèrent le gouvernement à demander la paix. Le Techou-Lama, ou chef spirituel et souverain du Thibet, envoya, à cette occasion, un ambassadeur au gouverneur-général de Calcutta; et en revanche, celui-ci fit partir, quelque temps après, une ambassade pour Lassa. Depuis cette époque, il n'y a pas eu le moindre différend entre le gouvernement du Bengale et celui du Thibet. Au contraire, des liaisons amicales les ont rapprochés, des échanges commerciaux se sont faits d'un pays à l'autre, et l'on a eu l'espoir de les voir s'accroître.

Quoiqu'à l'époque de la guerre dont nous venons de parler, l'empereur de la Chine fût disciple de la religion du Lama, et regardé comme son protecteur temporel, il ne se mêla point des affaires du Thibet. Mais bientôt après il invita le Lama, à la doctrine duquel il paroissoit dévotement attaché, à venir à sa cour, pour conférer avec lui sur

ses principes religieux. Les relations de Pékin disent que l'empereur accueillit le Lama comme le chef de sa secte, et le type visible de la divinité qu'il adoroit, et qu'il lui rendit des honneurs extraordinaires. Elles parlent aussi des regrets de sa majesté impériale, à la mort du Lama, qui fut emporté par la petite vérole, quelque temps après son arrivée en Chine.

Cependant une perte si soudaine fit naître de violens soupçons au Thibet. On s'imagina que la correspondance et les liaisons du Techou-Lama avec le gouvernement anglais du Bengale avoient donné de l'ombrage à l'empereur de la Chine, lequel cédant aux suggestions d'une politique souvent en usage dans l'Orient, avoit attiré le Lama à sa cour, avec des intentions toutes différentes de celles qu'il lui avoit témoignées. Il est certain que Sumhur-Lama, frère du Techou, fut si effrayé de sa mort, qu'il s'enfuit de Lassa, et emporta d'immenses trésors qui, probablement, servirent à le faire bien accueillir du rajah de Napoul. Afin de se mieux concilier l'amitié de ce rajah, il lui fit la description des mines d'or et d'argent des environs de Lassa, et lui confia qu'il y avoit d'immenses

richesses dans le Pou-Ta-La, c'est-à-dire, dans le grand temple bâti près de cette capitale. Séduit par l'espoir de conquérir ces richesses, le rajah fit partir une armée qui, après vingt jours de marche, rencontra les troupes du Thibet assemblées pour s'opposer à son passage. On se livra plusieurs batailles. La victoire resta toujours du côté des assaillans; et la paix fut enfin conclue, à condition que le pays de Lassa paieroit au rajah de Napoul un tribut annuel de trois laks de roupies.

Dans les vicissitudes du pouvoir, si fréquentes dans plusieurs parties de l'Orient, Lassa avoit déjà été dépendant de Napoul, et sa monnoie portoit l'effigie d'un ancien rajah, comme celle de son principal souverain. Le rajah actuel voulut faire revivre cette coutume, et il en fit une clause du nouveau traité qui, ce semble, fut conclu par l'intervention d'un chef, dépendant de l'empereur de la Chine et résidant habituellement à Lassa. Vraisemblablement le vaincu ne se soumit à cette condition que dans le dessein de s'en affranchir dès qu'il pourroit obtenir des secours étrangers. On s'adressa, pour cela, au gouverneur-général

du Bengale, qui refusa de s'en mêler.

Le rajah de Napoul, enhardi par ses succès à Lassa, envoya des troupes à Diggurah, autre district du Thibet, et pilla les trésors du Lama de cette ville, lequel étoit aussi un des grands-prêtres de la religion de l'empereur. Ces diverses aggressions du rajah contre les chefs spirituels de la foi de sa majesté impériale, et contre les pays qu'elle protégeoit, la déterminèrent enfin à les venger. Malgré la longueur et les difficultés de la route que ses troupes avoient à faire, avant d'arriver sur le pays ennemi, elle fit partir soixante-dix mille hommes qui arrivèrent sur les frontières du Thibet, en 1791. De là à Napoul, il y a plus de cinq cents milles, et le pays est difficile et inégal. Quelques montagnes du Thibet, qu'on voit des plaines du Bengale, à la distance de cent cinquante milles, dit le major Rennell, sont ordinairement couvertes de neige. Le même officier les croit aussi élevées qu'aucune montagne de notre hémisphère ; et il ajoute que le pays du Thibet est généralement un des plus hauts de l'Asie, et fait partie de ces contrées où prennent leur source, non-seulement les rivières de l'Inde et de

la Chine, mais celles de la Tartarie et de la Sibérie.

Quoique le Thibet soit situé au midi de la zone tempérée, et par les quarante degrés de latitude nord, son climat est extrêmement rude. Indépendamment des obstacles qu'un tel pays opposoit naturellement au passage d'une armée, les montagnes du côté du Napoul étoient fortifiées par l'art. Les troupes du rajah étoient nombreuses et animées par leurs premiers succès. Ce prince n'étoit peut-être pas sans espoir de secours du côté du Bengale; et il le réclamoit en qualité de voisin et d'allié. Il avoit long-temps, par des avances amicales, essayé de se lier intimement avec les Anglais, et il y avoit enfin réussi en concluant un traité de commerce avec eux. Il n'étoit point extraordinaire que des alliés du Bengale, ou dépendans de lui, en obtinssent des troupes pour quelques services particuliers. Vers l'époque même dont nous parlons, les Anglais envoyèrent au rajah de Deringha, un petit détachement pour l'aider à rentrer en possession de ses états, situés à l'est du Bengale, et non loin des frontières occidentales de la Chine. Ils fournirent aussi des troupes pour faire

cesser les troubles du pays d'Assam, que désoloient une bande de vagabonds du Bengale. Le rajah de Napoul se vanta d'obtenir un pareil secours, afin d'encourager son armée, et fit même courir le bruit qu'il l'avoit reçu pour intimider ses ennemis.

D'un autre côté, le général de l'armée chinoise écrivit d'un style emphatique au gouverneur-général du Bengale, et parlant au nom de son maître : — « La fleur de » la race impériale, le soleil du firmament » de l'honneur, le joyau resplendissant » sous la couronne et sur le trône de l'em- » pire chinois » ; il demandoit que « — l'on » envoyât des troupes anglaises pour s'em- » parer du rajah et le châtier comme il le » méritoit ».

Parmi les idées extravagantes qu'avoit suscitées aux souverains de la Chine leur autorité illimitée sur tout ce qui les entouroit immédiatement, étoit celle d'une monarchie universelle; et on cite, comme un exemple de la modération et du bon sens de l'empereur actuel, sa renonciation à une prétention anssi absurde. Cependant il est possible que de pareilles notions existant encore dans l'esprit du général des

troupes chinoises au Thibet, lui fissent croire que le gouverneur du Bengale n'hésiteroit pas à accéder à sa demande. La lettre par laquelle il faisoit cette demande, étoit écrite dans la langue de l'empereur son maître, et ne put point être alors traduite à Calcutta; mais on sut à-peu-près ce qu'elle contenoit, par une autre lettre de Dhalary-Lama, qui régnoit au Thibet.

Il est nécessaire d'observer ici que dans l'Indostan le chaud et le froid ne varient pas dans le cours de l'année d'une manière assez sensible pour occasionner la principale division des saisons, en hiver et en été, comme en Europe. Pendant les premiers six mois de l'année, le temps est extrêmement sec; et durant les derniers six mois, la pluie tombe avec une abondance inconnue dans les autres climats; les rivières débordent, inondent les plaines, détruisent les routes et changent presqu'entièrement l'aspect du pays. L'année y est donc justement divisée en deux parties qu'on appelle la *saison sèche* et la *saison pluvieuse*.

Cette dernière saison, qui survint bientôt après la réception des lettres dont nous venons de parler, rendoit long et difficile

le voyage de Calcutta à Lassa. En outre, le messager, porteur de ces dépêches, fut retenu en route par la maladie. Le général chinois ne recevant point de réponse à l'époque où il y avoit compté, fut aisément disposé à prêter l'oreille au bruit qui s'étoit répandu dans le pays, et il crut qu'en effet les troupes anglaises avoient, contre son attente, marché au secours du rajah. Ce qui fortifia encore cette opinion, fut la manière vigoureuse dont le rajah se défendoit.

Il n'étoit pas absolument impossible que quelques cipayes, déserteurs des troupes que la compagnie des Indes anglaise entretient dans le Bengale, connoissant les manœuvres militaires des Européens, et portant même l'uniforme anglais, eussent passé dans l'armée du Napoul, et y fussent accueillis avec joie. La mauvaise saison, et l'inégalité du pays augmentoient le danger des assaillans, et rendoient leur succès incertain. L'idée d'avoir de doubles forces à combattre, devoit ajouter à l'honneur de la victoire, et diminuer la honte de la défaite. En conséquence, on dit qu'on manda à Pékin que les troupes anglaises s'étoient jointes au rajah. Les relations in-

times qu'avoit le général chinois avec la cour, l'éloignement du pays où il étoit envoyé, les loix de l'empire qui empêchent toute personne employée dans une armée, de correspondre sur des objets qui ont rapport à la guerre, sans la permission du commandant en chef, l'ignorance générale du peuple de la Chine, relativement à toutes les matières politiques, son silence prudent sur de tels sujets, avoient déjà mis ce général à même d'accréditer de pareils mensonges, lorsqu'il commandoit une armée contre le Tunquin. Alors, malgré ses fautes et sa déroute, il étoit parvenu à satisfaire l'empereur et à recevoir la récompense due au mérite et au succès. Sa conduite étoit également blâmable, comme vice-roi de Canton, où il commettoit des injustices, opprimoit sans cesse les étrangers, et les haïssoit peut-être à cause du mal qu'il leur faisoit.

Revenons : on étoit si peu fondé à accuser les Anglais de soutenir le rajah de Napoul, que l'homme qui commandoit alors au Bengale d'une manière si honorable pour lui et si avantageuse pour son pays, se conduisit dans cette affaire, non-seulement avec la plus stricte neutralité, mais avec une judi-

cieuse attention pour l'empereur de la Chine. Il résolut d'envoyer une députation amicale au rajah de Napoul, pour l'assurer que les membres du gouvernement de Bengale désiroient ardemment de le délivrer d'une guerre ruineuse, mais que la correspondance qu'ils avoient entretenue avec les Lamas, et les rapports commerciaux qui subsistoient depuis long-temps entre l'Angleterre et l'empire de la Chine, leur interdisoient absolument toute espèce d'hostilités contre aucune de ces puissances, lorsqu'ils n'étoient point provoqués par elles. —Que ce n'étoit que par le moyen d'une négociation conciliatoire qu'ils pouvoient le secourir; et que pour l'entreprendre efficacement, il étoit nécessaire de commencer à correspondre avec les commandans des troupes chinoises et thibétiennes.

Le gouverneur-général du Bengale se promettoit encore un autre avantage de la députation qu'il envoyoit au Napoul. La jalousie que les chefs de ces pays nourrissoient contre les Anglais, avoit jusqu'alors été cause que ces derniers n'en savoient pas plus sur l'intérieur du Napoul que sur l'intérieur de la Chine. On pensa donc qu'il ne falloit

épargner ni peine, ni attention pour tirer avantage d'une occasion si favorable d'acquérir des notions certaines sur la population, les mœurs, les coutumes, le commerce, les manufactures et les productions naturelles d'un pays avec lequel on devoit désirer d'entretenir la communication la plus amicale.

Le gouverneur-général écrivit immédiatement à Dhalary-Lama : — « Que la compagnie des Indes anglaise n'avoit rien de » plus à cœur que de conserver les relations » les plus amicales avec toutes les puissances » de l'Inde ; et que sentant toute la sagesse » de ces principes, il étoit soigneux de ne » point transgresser les loix de l'amitié pour » se mêler d'une manière hostile de querelles qui s'élevoient entre les puissances » étrangères, excepté quand le besoin de » se défendre, ou des attaques non provoquées l'y obligeoient. — Que le gouverneur-général avoit envoyé au rajah de » Napoul une réponse conforme à ces sentimens, lorsque ce rajah lui avoit fait » demander un secours de troupes. — Que » Dhalary-Lama ne pouvoit pas ignorer que » les Anglais étoient depuis long-temps liés

» d'amitié avec le rajah de Napoul, ainsi
» qu'avec l'empereur de la Chine, dont la
» protection s'étendoit sur le Lama et sur
» la compagnie des Indes anglaise. Que de-
» puis plusieurs années les Anglais faisoient
» le commerce avec les sujets de l'empereur,
» et qu'ils avoient en ce moment une fac-
» torerie dans ses états. Que par rapport à
» l'empereur, et sachant que sa majesté
» impériale avoit une grande vénération
» pour le Lama, le gouverneur-général
» désiroit que le pays de ce dernier pût
» jouir d'une paix durable, et mettre un
» terme à la guerre qui ne pouvoit qu'o-
» pérer la ruine et le malheur de ses
» sujets. — Que le gouverneur-général se
» croiroit donc heureux si son entremise
» pouvoit contribuer de quelque manière à
» rétablir l'harmonie et la paix entre le
» Lama et le rajah de Napoul, et qu'il
» étoit prêt à s'employer comme ami et
» médiateur. Cependant, que comme la
» présente saison des pluies ne permettoit
» pas qu'on fît des démarches pour une telle
» médiation, il suspendoit l'effet de ses
» intentions jusqu'à ce que les pluies eussent
» cessé, et qu'alors il députeroit un homme

» de confiance pour faire connoître tous ses » sentimens. — Qu'il espéroit que par ses » soins la paix régneroit de nouveau entre » le Lama et le rajah de Napoul, et que » leur amitié ne feroit que s'accroître. » — Que son homme de confiance seroit » accompagné par quelques Cipayes qui lui » serviroient de gardes, ainsi qu'à ses do- » mestiques. — Que le gouverneur-général » le prévenoit de cela, afin d'empêcher le » mauvais effet des rapports mensongers. »

Cependant, soit pour profiter de l'occasion, soit pour céder à des circonstances pressantes, les troupes chinoises et thibétiennes voulurent, le plutôt possible, mettre un terme à la guerre, en attaquant le rajah de Napoul. Elles dédaignèrent et l'inconvénient des pluies, et la médiation offerte; et le rajah désespérant des secours qu'il s'étoit vainement flatté d'obtenir des Anglais, rendit le butin qu'il avoit enlevé, et conserva la possession de son ancien territoire.

Dès le commencement de la guerre, le général chinois avoit menacé d'exterminer la race du rajah, et de réunir ses états à ceux de la Chine. Si cela étoit arrivé, l'empire britannique eût été limitrophe de l'empire

chinois. Mais soit qu'il craignît qu'un tel voisinage ne fût pas du goût des Anglais, qui pouvoient chercher à l'empêcher, soit qu'il fût satisfait de la gloire qu'il avoit acquise, et qu'il se rappelât combien son armée avoit souffert dans les premiers combats, il affecta de procurer au rajah le pardon de l'empereur, sous prétexte que son pays étoit d'une petite étendue, et son peuple d'une tribu étrangère; et qu'en outre, il consentoit à payer un tribut et à livrer les os, les femmes, les enfans et les effets de Sumhur-Lama, premier instigateur de la guerre.

Mais quoiqu'il fût venu pour protéger le pays de Lassa en faveur de Dhalary-Lama, il y établit un chef temporel, auquel il commit le soin de toutes les affaires civiles et politiques. Il allégua pour raison de cette conduite, que très-anciennement le territoire de Lassa avoit appartenu au trône impérial, et qu'il lui resteroit à jamais.

Ainsi elles font maintenant partie de l'empire chinois, ces contrées qui avoient été jusqu'alors considérées comme appartenant au grand Lama, qui en étoit le souverain suprême pour tout ce qui concernoit les affaires spirituelles, tandis qu'à l'égard des

affaires temporelles, l'empereur de la Chine en paroissoit seulement le protecteur, en qualité de premier disciple de la foi. D'après ces nouvelles limites, il n'y a plus entre la Chine et les possessions britanniques du côté de l'Indostan, qu'un territoire dont la largeur n'a qu'environ un degré de latitude, et dans une partie duquel se trouvent les états du rajah de Napoul. Les frontières occidentales de la Chine avoient déjà été rapprochées de l'est de l'Indostan, depuis l'année 1773, où le général chinois *Akoui* (1) soumit entièrement

(1) Akoui, l'un des plus illustres généraux de la Chine, naquit parmi les Tartares-Manchoux, et possédoit une compagnie héréditaire dans la bannière *rouge simple*. Il passa sa jeunesse à étudier les sciences chinoises et y fit de si grands progrès, qu'il n'étoit aucun livre estimé dont il ne pût rendre compte. Lorsqu'il eut vaincu les Miao-Tsée, il conduisit à Pékin leur roi Sonom, et deux cent cinquante parens ou officiers de ce prince. L'empereur Tchien-Long fit couper par morceaux Sonom, son frère Cholopen, sa tante Atchim, et quelques-uns de ses ministres. Le reste fut envoyé en exil. Akoui fut fait ministre et se distingua singulièrement dans cette place; ensuite il répara les dégâts occasionnés par les débordemens du fleuve Jaune et du Kiang. Employé depuis à faire des recherches sur les vexations des mandarins, il les dévoila avec une intégrité qui entraîna la perte des coupables. (*Note du Trad.*)

entièrement, la nation des Miao-Tsée, dont une partie vivoit sur le territoire chinois, et s'étoit révoltée, et l'autre habitoit un pays indépendant à l'occident de la Chine.

Si les divisions, qui ont fréquemment lieu entre les princes qui possèdent les contrées situées sur les limites orientales de l'Indostan, engagoient désormais l'empereur de la Chine à y prendre part, comme il en a pris à celles des princes voisins des limites septentrionales, le gouvernement britannique et le gouvernement chinois auroient nécessairement beaucoup d'occasions de discuter et de s'expliquer ensemble, et il leur faudroit beaucoup de précautions pour éviter d'être enveloppés dans les querelles de leurs vassaux ou de leurs alliés.

Les événemens du Thibet et du Napoul, n'accrurent point les relations entre les frontières de l'Indostan et de la Chine. Le général chinois vainqueur du Napoul, montra autant de répugnance que les souverains de ce dernier pays, à recevoir un envoyé anglais, et il écrivit au gouverneur-général une lettre très-polie pour le dissuader de faire partir la députation annoncée.

Il lui observa : — « Que comme de la ville
» où résidoit le gouverneur-général, jusqu'à
» Napoul, le voyage étoit très-long, il s'ex-
» poseroit à de grands embarras en y envoyant
» quelqu'un. Et pourquoi, disoit-il, cher-
» cher des embarras inutiles? Il espéroit que
» le gouverneur changeroit d'intention. Sans
» doute, ses conseils avoient eu un effet mé-
» rité, en engageant le rajah à se soumettre
» au joug impérial ». — Il terminoit sa lettre en reconnoissant la justice, l'attachement, l'amitié du gouverneur-général.

Si une copie de cette lettre étoit parvenue jusqu'aux mains de l'empereur, elle auroit suffi pour réfuter tous les rapports qu'on avoit pu lui faire sur les prétendus secours que les Anglais avoient donnés à son ennemi. Mais l'auteur de la lettre n'étoit nullement disposé à la transmettre à sa majesté impériale, parce qu'il ne vouloit pas avouer la fausseté des bruits qu'il avoit semés lui-même, et il étoit peu vraisemblable que l'empereur fût instruit de cette fausseté par une autre voie, puisqu'il n'y avoit eu jusqu'alors aucune communication entre les cours de Londres et de Pékin.

Si l'ambassade que le cabinet de Saint-

James se proposoit d'envoyer en Chine en 1787, et dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, n'avoit pas été suspendue par la mort prématurée de l'homme (1) qui avoit été choisi pour remplir la place de ministre plénipotentiaire à la cour de Pékin, sa présence auroit probablement prévenu tous les mal-entendus à l'occasion de la guerre du Thibet. Peut-être même cette guerre n'eût pas eu lieu. Il falloit les agressions répétées du rajah de Nâpoul pour forcer l'empereur à s'engager dans une entreprise aussi éloignée et aussi incertaine. Quoique sa première guerre contre les Eleuths (2) de la Tartarie se fût terminée par la conquête de leur pays, elle ne lui offrit d'abord que des succès incertains. Ses troupes furent souvent défaites. Il périt un grand nombre de soldats. La querelle dura long-temps, et coûta des sommes immenses. Les ministres chinois n'aimoient point la guerre ; et l'âge avancé de l'empereur lui faisoit attacher beaucoup moins de prix aux conquêtes. Oui, s'il y avoit eu en Chine en 1789 ou 1790, un homme accrédité par le roi d'Angleterre, il auroit pu demander

(1) Le colonel Cathcart.

(2) Les Eleuths ou Zongores.

au gouvernement du Bengale d'employer de bonne heure son influence sur le rajah de Napoul, pour qu'il cessât de faire des incursions dévastatrices dans le Thibet. L'empereur eût préféré cette méthode de parvenir sans risque, à son but, d'après le même principe qui engagea depuis le commandant de son armée à s'adresser au gouverneur du Bengale. Peut-être aussi seroit-il plus avantageux pour le Bengale, que le Thibet eût conservé son état d'indépendance, plutôt que d'être devenu province d'un autre empire.

Si avant de quitter le voisinage de Canton, lord Macartney eût, par bonheur, été instruit des événemens de la guerre du Thibet, il auroit pu détruire l'effet des faux rapports qu'ils avoient occasionnés : mais il ignoroit encore complétement toutes les circonstances qui servoient de prétextes aux rumeurs injurieuses, semées contre les Anglais; et il fut privé des moyens ordinaires de réfuter la calomnie, c'est-à-dire, de pouvoir faire connoître les détails de l'affaire qu'on envenimoit. Toutefois l'ambassadeur réussit dans les soins qu'il se donna pour convaincre les deux mandarins que l'histoire qu'on leur

avoit débitée, n'avoit aucun fondement. Remplis de confiance en lui, ils ne pouvoient manquer de croire à la vérité de ses assertions : mais ils n'étoient point autorisés à communiquer directement avec la cour; et ils craignoient que, prévenu comme on l'étoit dans cette cour, une déclaration favorable de leur part ne fût attribuée à une vénale partialité pour leurs nouveaux amis. D'ailleurs, comme ils étoient de race chinoise, ils n'avoient aucune espèce d'influence sur le légat tartare. Une secrète antipathie subsiste toujours entre ces deux nations.

Le légat étoit le seul à qui il fût permis de correspondre avec le gouvernement, relativement à l'ambassade. L'ambassadeur employa tous les moyens possibles pour captiver sa bienveillance. Il profita des occasions qui se présentèrent pour l'informer de la grande distance qu'il y avoit de Calcutta à Napoul et au Thibet; et, pour lui représenter de quelles foibles conséquences étoient les relations des Anglais avec ces deux pays, en comparaison de leur commerce à Canton, et par conséquent combien plus ils mettoient de prix à ce qui

avoit rapport à ce dernier objet. Il fit aussi mention des instructions constamment données au gouverneur-général du Bengale, instructions qui portent d'avoir une attention particulière pour ceux de ses voisins qui sont alliés de l'empire de la Chine ou sous la protection immédiate de cet empire.

Un déni plus formel d'avoir secouru les ennemis des Chinois, lorsqu'il n'y avoit point d'accusation avancée, ou même lorsqu'on n'avouoit point qu'il y eût réellement lieu de le croire, n'auroit pu servir qu'à renforcer la probabilité du fait, aux yeux d'un homme tel que celui à qui l'ambassadeur avoit à faire. Quelque changement qu'opérassent à cet égard les observations de ce ministre, dans l'opinion du légat, elles n'en produisirent que très-peu pour tout le reste. Le légat ne montra aucune disposition à rendre justice aux Anglais, ni à l'ambassade. Soit par méfiance, soit par mauvaise volonté, il refusa d'expédier, par les messagers du gouvernement, les lettres que l'ambassadeur écrivoit à sir Erasme Gower, et cependant il savoit bien que l'empereur avoit bien voulu faire parvenir, lui-même,

à son excellence, un paquet qui avoit été porté à Zhé-Hol. Il n'y avoit pas moyen de faire passer des dépêches sans la permission du légat; et les démarches qu'on fit pour obtenir de pouvoir correspondre avec les commissaires de la compagnie à Canton, furent également inutiles. L'ambassade fut ainsi privée des communications les plus nécessaires, et n'eut que fort peu d'espoir d'être mieux traitée à l'avenir. Le légat étoit la créature et l'ami du grand colao ou premier ministre : d'après la conduite de l'un on pouvoit juger des intentions de l'autre.

Telles étoient les circonstances contrariantes dans lesquelles se trouva l'ambassade avant d'arriver dans la capitale. Elle n'alloit que lentement contre le courant de la rivière. Dans cette route, on rencontroit à chaque instant de grandes jounques qui revenoient de porter du bled à Tong-Chou-Fou dans le voisinage de Pékin. Elles se hâtoient de s'en retourner avant l'hiver, parce que dans cette saison, la rivière est constamment gelée, quoiqu'elle soit par les quarante degrés de latitude nord. La plupart de ces grandes jounques étoient au service du gouvernement et employées à charier les impôts

levés en nature. Cette manière de percevoir des impôts a, au moins, l'avantage d'empêcher que les individus ne soient forcés de vendre le produit de leur travail au-dessous de sa valeur, afin de payer ce qu'ils doivent à l'état; nécessité où ils pourroient se trouver si les impôts étoient exigés en argent monnoyé ou en lingots, qui ont également cours à la Chine.

Une partie des taxes sur le grain est destinée à remplir les greniers construits dans toutes les provinces de l'empire, pour remédier au malheur que la disette fait éprouver dans les endroits où l'on ne peut pas tirer des secours des marchés étrangers.

Sur le pont de chaque grande jonque, est une longue rangée d'appartemens habités par plusieurs familles. Les Anglais calculèrent que chacun de ces bâtimens ne contenoit pas moins de cinquante personnes et qu'entre Tong-Chou Fou et Tien-Sing, il y avoit au moins mille jonques à grain, ce qui faisoit cinquante mille habitans. Une quantité immense d'autres bateaux de diverse espèce, descendoit ou remontoit la rivière, ou étoit à l'ancre devant les villes bâties sur ses bords; et les personnes qui demeu-

roient dans ces bateaux, étoient au moins au nombre de cinquante mille. Ainsi, sur un seul bras d'une rivière, la population de ces habitations mobiles s'élevoit à cent milles personnes.

Dans cette peu profonde rivière, la vase ou l'argile délayée, que remuent les grandes jounques, ou qui se détache de ses bords peu solides, ou enfin, qui est entraînée des montagnes éloignées, reste mêlée à son eau, en si grande quantité, que cette eau en est peu potable. Mais on l'éclaircit promptement par le procédé, très-simple, que voici :

On mét un petit morceau d'alun dans le creux d'un bambou, percé de plusieurs trous. Ensuite on remue pendant trois ou quatre minutes avec ce bambou, l'eau qu'on a puisée dans la rivière. Les particules de terre se mêlant avec l'alun, sont précipitées au fond du vase, et l'eau qui est au-dessus reste pure et diaphane. Cette méthode n'est point due à la connoissance de l'attraction particulière de différens corps. Elle est à peine connue des chimistes, dans les pays où la théorie de cette attraction est familière. Des hommes qui n'ont qu'une simple pratique, se contentent

de faire des essais sur les choses dont ils ont besoin. Les nombreux Chinois, vivant sur les rivières, ont cherché jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé, le moyen de rendre l'eau potable. L'eau du Nil est aussi, dit-on, purifiée par l'alun. La même propriété de ce sel a été découverte en Europe par des ouvriers, employés dans différentes manufactures, où le mélange de l'argile et d'autres terres rendoit l'eau mauvaise.

A la Chine, les personnes d'un rang élevé sont si difficiles sur la qualité de l'eau, qu'elles en boivent rarement sans qu'elle ait été distillée. Tous les autres Chinois font infuser du thé ou quelques autres végétaux salubres dans l'eau dont ils font usage. Ils la prennent ordinairement chaude, ainsi que le vin et tous les autres liquides. L'habitude a tant d'effet sur les sens, que lorsque les liqueurs spiritueuses ou fermentées sont chauffées, cette nation les trouve plus agréables, comme plus saines.

Il est d'autres pays où l'on croit aussi que les breuvages chauds sont plus sains. Dans le chaud climat de l'Indostan on a bâti le long de quelques grandes routes des *choultries* ou cabarets, comme on bâtit

ailleurs des asyles pieux; et dans ces choultries, tous les voyageurs trouvent des liqueurs foibles, mais chaudes.

Mais quoique les Chinois aiment à boire chaud, ils savent cependant jouir pendant l'été de l'agréable fraîcheur que produit la glace. Ils s'en servent principalement pour leurs fruits et leurs confitures, qui, d'après cela, méritent véritablement le nom de *rafraîchissemens*. Dans les jattes qui, à la Chine, sont généralement employées au lieu de plats, on sert des morceaux de glace entre-mêlés avec des amandes d'abricots et des noix, ou des graines et des tranches de la racine chevelue du *lien-wha*, qui est le *nymphœa nelumbo* (1), et probablement le *lotus* des Egyptiens. On en présenta souvent à l'ambassadeur et à sa suite dans les déjeûners que lui donnèrent les principaux mandarins.

Quoique le thé soit le breuvage général des Chinois, qu'ils le boivent entre les repas, et qu'ils en présentent à toutes les heures du jour, à ceux qui leur rendent visite, ils aiment aussi beaucoup, et sur-tout dans les provinces du Nord, les liqueurs fortes, les

(1) Lis aquatique, ou nenuphar.

liqueurs spiritueuses. Lorsqu'à la Chine la société est animée, et que quelque convive veut se retirer, on essaye de l'empêcher de partir, ou de le faire revenir s'il est déjà parti, en faisant usage des mêmes expédiens qui ont lieu en Europe dans les parties de plaisir.

Les mandarins se livrent habituellement aux délices de la table. Ils font divers repas par jour avec des viandes fortement assaisonnées, et chaque repas est composé de plusieurs services. Ils emploient une partie de leurs momens de loisir à fumer du tabac mêlé avec des substances odoriférantes, et quelquefois même avec un peu d'opium, ou bien ils mâchent des noix d'arèque.

Quoique les livres d'agrément, tels que les histoires, les romans, les pièces de théâtre abondent à la Chine, la lecture n'y est pas devenue un amusement universel, comme dans toutes les contrées polies de l'Europe. Les jouissances sensuelles et casanières, plutôt que les exercices du corps et les plaisirs de l'ame, semblent être les principales ressources des Chinois pour remplir les heures où ils n'ont point d'occupations sérieuses.

Les deux mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin passoient une grande partie de leur temps à s'entretenir avec l'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade, par le secours des interprètes. A la vérité, ils faisoient bien moins de questions que de réponses. Les Chinois sont, de tous les hommes, les plus curieux à l'égard des étrangers qui paroissent parmi eux, parce qu'on en voit très-rarement, excepté à Canton: mais quant au pays d'où sortent ces étrangers, ils sont plus indifférens. Ils ont été élevés dans l'habitude de renfermer leurs idées dans leur propre pays, qu'ils appellent emphatiquement le *royaume du milieu.* Nul Chinois ne songe à le quitter, si ce n'est quelqu'habitant de la côte, qui est sans fortune, ou quelque marin, dont la classe est presque séparée du reste de la société. Les marchandises étrangères que consomment les Chinois ne leur rappellent que Canton, d'où ils les reçoivent comme si elles y étoient fabriquées. Les autres pays, hors l'Asie, sont rarement cités dans leurs livres ou marqués sur leurs cartes informes. Ils ont quelques brillantes descriptions de l'Indostan, et un conte rapporté dans l'ou-

vrage de l'abbé Raynal (1), se trouve aussi dans les écrivains chinois. Ce conte dit que dans un certain canton de l'Indostan, le gouvernement étoit si parfait, et le peuple si strictemeut vertueux, qu'une bourse ou un joyau perdu sur un grand chemin, étoit placé, par celui qui le trouvoit, dans l'endroit le plus remarquable, afin que le voyageur qui l'avoit laissé tomber pût le voir plus facilement en revenant le chercher. Certes, les Chinois n'ont point emprunté ce trait de l'auteur français, ni celui-ci ne l'a pris dans leurs livres; et cette coïncidence semble devoir faire croire que le conte est fondé sur quelque vérité.

Il n'est pas douteux que les personnes qui sont employées dans le gouvernement de la Chine doivent avoir connoissance des pays avec lesquels il a des relations; de même que les marchands connoissent les lieux avec lesquels leur commerce a des rapports. Mais les autres classes de la société n'ont rien qui les intéresse hors de la Chine; et la masse du peuple seroit peut-être peu satisfaite d'entendre raconter, à l'égard des pays étran-

(1) Histoire de l'établissement et du commerce des Européens dans les deux Indes.



gers, autre chose que des contes merveilleux, qui ne se passent point chez elle, et des faits qui ne sont point dans la nature.

Quant aux deux mandarins qui étoient à la suite de l'ambassade, ils trouvoient du plaisir à répondre, autant qu'ils en étoient capables, à ce qu'on leur demandoit sur leur pays. Quoique leur opinion se ressentît de la partialité nationale, ils sembloient s'attacher à être exacts dans les faits qu'ils racontoient. Chow-ta-zhin, sur-tout, qui étoit un homme de cabinet, ne donnoit en général de renseignemens, que d'après les documens publics.

Le légat avoit rarement des conversations familières avec l'ambassadeur. On ne jugeoit même pas convenable de faire, en sa présence, beaucoup de questions sur la Chine. Quoiqu'il fît la route par terre et avec beaucoup de pompe, il rendoit chaque jour visite à lord Macartney. Sa marche étoit précédée par des soldats ou des domestiques, qui annonçoient à haute voix son approche, pour qu'on lui laissât le chemin libre. Sa voiture étoit une de ces chaises à porteur, dont nous avons parlé dans un autre endroit : mais elle étoit plus ornée de glands de soie. Elle étoit portée par quatre hommes. Des cordes

peu tendues étoient attachées aux extrémités des bâtons de la chaise, et on passoit dans ces cordes, un court bambou, dont chaque bout étoit appuyé sur les épaules d'un des porteurs. Ainsi il y avoit deux porteurs devant et deux derrière, et quatre autres marchoient à leur suite, pour les relever. Des domestiques, portant des parasols et d'autres marques d'honneur, accompagnoient la chaise, qui étoit, en outre, suivie par plusieurs hommes à cheval.

Il est très-rare qu'un mandarin, d'un rang élevé, voyage ou sorte jamais de sa maison, sans un train convenable à sa dignité. Il est si essentiel, pour les hommes revêtus de quelqu'emploi, de conserver sans cesse les dehors faits pour inspirer du respect au vulgaire, que si on les voyoit passer dans la rue, sans leur suite, on regarderoit cela comme une sorte de dégradation. Ils sont, en conséquence, soigneux de conserver l'importance de leur rang, et d'exiger du peuple tous les honneurs qui leur appartiennent. Cette habitude fait qu'ils sont plus attentifs à rendre ce qu'ils doivent aux autres, et principalement aux étrangers de distinction, reçus parmi eux.

A chaque ville un peu considérable et à chaque poste militaire, situé sur le bord de la rivière, les troupes étoient rangées en ligne jusqu'à ce que les yachts, qui portoient l'ambassade, eussent passé, et on tiroit trois coups de canon pour la saluer. Ces canons étoient des espèces de pétards courts, qui ne servent que pour les saluts. On n'y met qu'une petite quantité de poudre. Ensuite, ils sont plantés perpendiculairement dans la terre, et remplis de terre ou de sable. Après que la cérémonie militaire étoit achevée, les soldats alloient déposer dans le magasin de leur corps-de-garde, leurs armes et leurs uniformes pompeux, jusqu'à ce qu'il se présentât une nouvelle occasion de les reprendre. Dans l'intervalle, ces soldats ne portent rien qui les distingue. Ils ont le vêtement commun du peuple, et sont employés dans les manufactures, ou à la culture des terres. De cette manière, ils se rendent certainement plus utiles en temps de paix; mais aussi ils ont moins ce courage et cette discipline nécessaires pour la guerre. La paie des soldats et ce qu'on leur accorde en outre, valent mieux que ce que gagnent les hommes du peuple. Quelque ombre de ce pouvoir qu'ils excercent en

corps, sous leurs officiers, les suit encore alors qu'ils ne sont plus sous les drapeaux, et enfin un enrôlement est considéré comme une sorte de préférence. Aussi ne faut-il ni force ni stratagême pour recruter les armées chinoises.

Dans les endroits où le grand chemin étoit rapproché de la rivière, l'ambassade rencontroit, chaque jour, quelque poste militaire. Ce chemin étoit bien fait, mais étroit. On y voyoit peu de voitures; et il n'y en avoit aucune qui eût plus de deux roues, soit celles qui portoient des voyageurs, soit celles qui servoient à charrier des marchandises. Ni les unes, ni les autres n'étoient suspendues sur des ressorts. Les hommes au-dessus du commun voyageoient à cheval, dans des chaises à porteurs, ou dans des palanquins; et les dames alloient, pour la plupart, dans des litières bien fermées, et suspendues entre des chevaux ou des mulets; mais ces voitures n'étoient employées que pour de petits voyages, ou dans les endroits éloignés des rivières et des canaux.

Semedo dit, dans son histoire de la Chine, qu'autrefois les carrosses étoient très-en usage dans cet empire, et que c'est de là que la

mode en vint en Italie au seizième siècle; mais que les Chinois y ont renoncé depuis, parce qu'ils regardent ces voitures comme embarrassantes et dispendieuses.

Quelques anciens voyageurs parlent de la coutume qu'avoient les Chinois d'appliquer l'invention des voiles à leurs chariots. Ils l'ont en partie conservée; mais apparemment qu'autrefois elle étoit usitée dans des parties de la Chine, moins fertiles que les bords du Pei-Ho, car Milton dit :

Le Sericanien, dans ses stériles plaines,
Imitant avec art les ailes d'un vaisseau,
Court, à l'aide des vents, sur son char de roseau.

Ces chariots de roseau sont de petites charrettes, ou plutôt des brouettes de bambou, qui ont une grande roue. Quand il n'y a point assez de vent pour faire marcher la charrette, un homme, qui y est véritablement attelé, la tire en avant, tandis qu'un autre la tient en équilibre et la pousse par derrière. Lorsque le vent est favorable, la voile rend inutile le travail de l'homme qui est en avant. Cette voile consiste en une natte attachée à deux bâtons, plantés sur les deux côtés de la charrette. Une si simple invention ne peut servir que quand on veut

faire aller la charrette vent arrière; et elle est vraisemblablement due à quelqu'individu qui ne vouloit avoir, ni de compagnon de son travail, ni d'associé à ses profits, ou qui ne pouvoit pas en trouver. Des machines compliquées, et susceptibles d'être appliquées à d'importans objets, prennent ordinairement leur origine dans des pays où l'esprit est excité à faire des efforts, et à chercher des inventions, par l'espérance du bénéfice qui provient des découvertes pour améliorer la qualité de quelqu'article de consommation, ou pour le fournir en plus grande quantité et à meilleur marché que par les méthodes déjà connues.

Il ne paroissoit point qu'il y eût le moindre défaut de construction dans les ponts placés le long du Pei-Ho. A la vérité, il n'y en avoit point qui le traversât, et qui pût conséquemment gêner la navigation; mais plusieurs, bâtis en pierre de taille, étoient jetés sur divers courans d'eau, qui se réunissoient à la rivière, ou sur des canaux auxquels elle fournissoit de l'eau. Les restes d'un pont qu'on voyoit en un endroit, montroient quelle avoit été la violence d'un débordement, qui en avoit emporté une

partie. Non loin de ce pont, étoit un palais considérable, entouré d'un jardin et de beaucoup de terrein, planté pour l'agrément. Le tout étoit clos d'un mur, et avoit une triple porte du côté de la rivière. On dit que ce lieu appartenoit à l'empereur, et étoit quelquefois habité par une partie de sa famille. On ne voyoit point de propriété particulière de pur agrément. Tous les grands édifices étoient, dit-on, destinés à quelqu'usage public, ou occupés par des personnes revêtues de quelqu'emploi. S'il étoit un homme qui eût reçu une grande fortune de ses pères, mais qui n'occupât aucune place dans le gouvernement, certainement il n'en montroit pas plus d'ostentation; il jouissoit de ses richesses dans l'obscurité.

Depuis leur arrivée en Chine, les personnes qui composoient l'ambassade avoient à peine vu un nuage se mouvoir dans les cieux : elles n'avoient pas non plus apperçu une seule éminence entr'eux et l'horizon. Ce ne fut que le quatrième jour après leur départ de Tien-Sing, qu'elles distinguèrent de hautes montagnes bleues du côté du nord-ouest. Ces montagnes annonçoient l'approche de Pékin, au-delà duquel elles

étoient situées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette grande capitale, et à un demi-mille de la cité de Tong-Chou-Fou, où le Pei-Ho cesse d'être navigable, si ce n'est pour des canots. L'ambassade interrompit, pour quelque temps, ses voyages par eau. Il y a, de Tien-Sing à Tong-Chou-Fou, environ quatre-vingt-dix milles.

Les premiers compagnons de voyage de l'ambassade, lesquels étoient à bord du *Lion* et de l'*Indostan*, ne restèrent pas long-temps dans le golfe de Pé-Ché-Lée; mais, pendant qu'ils étoient à l'ancre, ils déterminèrent les situations suivantes :

Latitude du mouillage.........	38°.	51'	.	nord.
Longitude d'après la montre marine	117	50	.	est.
Longitude d'après plusieurs observations du soleil et de la lune, faites le 29 juillet 1793...............	118	7		
Longitude prise également le 30.	117	58		
Moyenne proportionnelle des deux jours........................	118	2	30"	
Variation de la boussole, par amplitude, le 27 juillet............	1	30		ouest.
Le 28	1	20		
Latitude des îles de sable, qui sont dans le golfe, et que le vieux				

pilote nomma *Cha-Lou-Pou-Tien*..	39	1	nord.
Longitude des mêmes îles, d'après les montres marines	118	40	est.
Latitude de l'embouchure du Pei-Ho..........................	39	»	nord.

La hauteur des marées au mouillage étoit d'environ huit à neuf pieds. Elles fluoient et refluoient irrégulièrement, et de tous les points du compas : mais le principal courant de la marée montante partoit du sud-est, et celui du reflux, du nord-ouest.

— Le 6 août, premier jour de la nouvelle lune, la marée monta à neuf heures quarante minutes du matin. Elle s'éleva à dix pieds. La pleine mer fut à une heure, et elle resta dans cet état jusqu'à quatre heures après-midi. Le vent souffloit alors modérément de l'est. Il n'y eut presque pas de différence dans la marée du lendemain. — Ces observations furent faites avec exactitude, pour accéder à la demande d'un astronome célèbre, qui souhaitoit que ces faits fussent bien déterminés, pour compléter une *Théorie des Marées* à laquelle il travailloit.

Le 8 août, les vaisseaux mirent à la voile, et le 12, ils passèrent le détroit de Mi-a-Tau.

Ils naviguèrent dans le golfe, en compagnie de plusieurs jonques, de différente grandeur. Quelques-unes avoient quatre grands mâts d'une égale hauteur, et dont aucun n'avoit de haubans. Ils étoient fixés dans la contre-quille par une forte et massive carlingue, et appuyés par des jambes de force, qui portoient sur les étambraies. Les voiles étoient les unes de natte, les autres de toile de coton. Les cables et les cordages étoient, pour la plupart, de chanvre, et paroissoient bien travaillés. Les plus petites jonques passèrent seules le détroit de Mi-a-Tau; les autres prirent leur route par le nord des îles qui portent le même nom. L'expérience leur avoit sans doute appris que c'étoit le meilleure passage.

A Ten-Chou-Fou, sir Erasme Gower éprouva les bons effets des ordres donnés en sa faveur, par le vice-roi de Pé-Ché-Lée. On lui fournit des provisions pour tout son équipage. De là, il partit pour aller examiner la baie de Ki-San-Seu, qu'on appelle quelquefois la *baie de Zeu-a-Tau*, où il arriva le 15 août. Il trouva la baie assez bonne dans toutes ses directions pour qu'un vaisseau y pût hiverner avec sécurité. Elle est très-vaste.

L'eau y a de cinq à neuf brasses de profondeur; le fond y est solide et retient bien les ancres.

Cependant l'aiguade et le bois de chauffage étoient éloignés de la baie. La fatigue qu'occasionnoit le besoin d'aller chercher ces objets pouvoit devenir funeste à l'équipage du *Lion*, dont le nombre étoit diminué et la santé affaiblie. La stérilité des campagnes voisines et la pauvreté des habitans firent douter qu'on pût procurer aux malades et aux convalescens de l'escadre les choses nécessaires à leur rétablissement. D'après cela, on résolut de se rendre à Chu-San, où l'on avoit à espérer plus de secours. La saison étoit favorable, le chemin court; et la première fois qu'on l'avoit fait, on avoit trouvé qu'en aucun lieu du monde, la mer n'offroit aussi peu de danger que de Chu-San à la rivière de Tien-Sing.

CHAPITRE II.

L'AMBASSADE DÉBARQUE PRÈS DE TONG-CHOU-FOU. ELLE TRAVERSE PÉKIN, POUR SE RENDRE DANS UN PALAIS QUI EST AU-DELA. ELLE RETOURNE DANS LA CAPITALE.

L'AMBASSADE avoit, jusqu'alors, suivi sa route vers la capitale de la Chine, sans fatigue et sans embarras. Les voyageurs n'avoient pu qu'être flattés de trouver, dans tous les objets qui s'offroient à eux, une nouveauté agréab'e aux yeux, ou intéressante pour l'esprit. L'uniformité même du pays qu'ils avoient traversé, étoit un spectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaison. On peut, d'après une théorie agréable et sacrée, considérer cette vaste plaine, comme une partie de ce qu'étoit la terre dans le premier état de sa formation, conservant encore sa surface égale et féconde, tandis que des bouleversemens ont répandu sur le reste l'inégalité et la difformité. Mais ceux qui observent attentivement les opéra-

tions de la nature, voient que cette partie de la Chine, n'est qu'une création subséquente à d'autres points du globe plus élevés, et qu'elle ne consiste qu'en terres d'alluvion, entraînées par les torrens qui tombent des montagnes voisines, déposées au pied de ces montagnes, et forçant graduellement la mer à se retirer.

Vers l'extrémité occidentale de l'immense plaine, qui probablement a été formée, comme nous venons de le dire, est bâti Pékin, capitale de la Chine. Il faut traverser cette ville pour se rendre de Tong-Chou-Fou au palais d'automne de l'empereur, appelé *Yuen-min-Yuen*, c'est-à-dire le *jardin de verdure perpétuelle*. C'est-là qu'il falloit déposer les présens qui ne pouvoient point être transportés sans danger à Zhé-Hol. L'ambassadeur et sa suite devoient demeurer tout près de ce même palais de Yuen-min-Yuen, pendant qu'on feroit les préparatifs nécessaires pour leur voyage en Tartarie.

Comme il ne naviguoit pas, entre Tong-Chou-Fou et Pékin, des bateaux de la grandeur des yachts, dans lesquels l'ambassade avoit jusqu'alors voyagé, les personnes qui

la composoient débarquèrent près de la première de ces villes, et furent logées dans un temple ou monastère, qu'on avoit préparé pour les recevoir. On mit le bagage et les présens dans deux magasins qu'on construisit exprès, avec des bambous très-forts et des nattes d'un tissu tellement serré, que la pluie ne pouvoit les pénétrer. Chacun de ces magasins avoit plus de deux cents pieds de long. Ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre, et entourés de fortes palissades où il y avoit des portes aux deux extrémités. Des sentinelles étoient placées tout autour, et des écriteaux, attachés à des poteaux, défendoient à toutes personnes d'approcher avec du feu. Ces grands magasins furent construits en peu d'heures. Tous les effets qui appartenoient à l'ambassade, et qui composoient la cargaison de trente bâtimens, furent mis à terre et emmagasinés en un seul jour. A la Chine, les matériaux et les ouvriers sont toujours prêts, dès que l'état en a besoin. Il y a aussi une activité et une bonne volonté dans l'obéissance, qui prouvent que la récompense est proportionnée au travail.

Le temple où logèrent l'ambassadeur et sa suite, avoit été fondé, depuis plusieurs

siècles, par un riche dévot, qui avoit en même-temps laissé de quoi suffire à l'entretien de douze prêtres de la religion de Fo, laquelle est la plus généralement répandue à la Chine. Maintenant cet édifice sert, au besoin, de *choultry* ou de *caravensera*, où logent les personnes d'un certain rang, lorsqu'elles voyagent pour le service public. La divinité la plus remarquable de ce temple, est une personnification de la providence, sous la forme d'une femme, tenant dans sa main un plateau rond au milieu duquel est peint un œil. Cette figure a de la grâce et de la dignité.

M. Hickey, peintre de l'ambassade, et cité dans le premier volume de cet ouvrage, a fait du monastère et du temple, où l'on voit cette statue, une description que nous allons copier.

Il est situé sur une hauteur, dont la pente est assez douce, à environ un demi-mille de la rivière, et près des fauxbourgs de Tong-Chou-Fou. Tout autour est une autre muraille, où il y a une petite porte en face de la rivière. Lorsque les Anglais y étoient, cette porte étoit gardée par des soldats chinois, et il y avoit à côté une tente où se

tenoit une troupe de musiciens, qui jouoient de leurs instrumens toutes les fois que l'ambassadeur ou les principales personnes de l'ambassade passoient devant eux. En entrant par la petite porte, on traverse plusieurs cours et plusieurs bâtimens fort bas, et on arrive aux édifices particulièrement consacrés aux exercices de la religion. Ceux-ci sont séparés des autres par un mur dans lequel on a pratiqué une entrée, qui a la forme exacte d'un cercle, et dont le diamètre est d'environ huit pieds. En dedans de ce mur, on voit deux temples placés vis-à-vis l'un de l'autre, et ayant entr'eux une aire spacieuse. Le devant de chacun de ces temples forme un portique, soutenu par des colonnes de bois, peintes en rouge, vernissées, et d'un très-petit diamètre proportionnément à leur longueur. Elles diminuent légèrement depuis la base jusqu'au chapiteau, qui n'a guère d'autre ornement que de la dorure. La base repose simplement à terre, comme dans l'ancien ordre dorique. L'intérieur de ces temples est de toute hauteur, et n'a rien qui cache la charpente de la couverture. On y remarque plusieurs statues de divinités mâles et femelles. Quelques-unes sont sculptées en bois

et peintes de diverses couleurs, mais d'un goût moderne et d'un travail médiocre; d'autres sont de porcelaine.

La suite nombreuse de l'ambassadeur occupa presque tous les logemens du monastère. Il n'y resta qu'un seul prêtre pour soigner les lampes du temple, et prendre les ordres de son excellence. Les autres moines se retirèrent dans un monastère voisin: mais ils se rendoient dans le temple lorsque les heures de la dévotion les y appeloient. Les appartemens qu'ils avoient cédés aux Anglais étoient frais et agréables, malgré la chaleur de la saison. A l'extrémité de chaque chambre étoit une estrade en planches de plus d'un pied de haut, et telle à-peu-près qu'on en voit dans quelques corps-de-garde en Europe. Un gros drap de laine non tissu, mais travaillé comme le feutre dont on fait les chapeaux, étoit étendu sur l'estrade; et ce drap, avec un oreiller, formoit le lit où reposoient les prêtres. Les autres classes de la société, ou du moins les gens du peuple, en Chine, ne couchent guère d'une manière plus molle, et gardent, la nuit, une grande partie de l'habillement qui les couvre le jour.

Les logemens séparés qui appartenoient aux supérieurs du monastère furent occupés par l'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade. Le reste fut mis dans les autres chambres, où la négligence des prêtres avoit laissé s'introduire des scorpions et des scolopendres. Quelques Anglais, qui n'avoient point voyagé dans le midi de l'Europe, ne connoissoient ces nuisibles insectes que par les descriptions qu'ils en avoient lues; et quand ils en virent pour la première fois dans leur chambre à coucher et sur leurs habits, ils en eurent tant d'horreur, qu'il sembloit qu'il n'en falloit pas davantage pour leur donner mauvaise idée d'un pays qui produisoit de pareils animaux. Mais il y avoit moins de danger qu'on ne le croyoit; car quoique ces animaux puissent faire beaucoup de mal, ils en font très-peu, même dans les pays où ils abondent le plus; et ils n'en firent aucun dans la circonstance dont nous parlons. La brûlante température, favorable à l'existence de ces insectes, étoit extrêmement incommode. Le thermomètre de Farenheit montoit, à l'ombre, à quatre-vingt-six degrés. Cependant les Anglais se déroboient à l'excès de la chaleur dans les cours

qui

qui séparoient les temples, et pour cela ils tendoient horizontalement des toiles du faîte d'un toit à l'autre. Des cordes attachées à ces toiles donnoient aux personnes qui étoient dessous, la facilité de les mouvoir dans le sens qu'elles jugeoient convenable, pour introduire l'air dans les endroits d'où le soleil se retiroit successivement.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambassade à Tong-Chou-Fou, tous les Anglais furent invités à un banquet que donnèrent les mandarins. L'heure à laquelle ce banquet eut lieu fit juger que c'étoit un déjeûner; mais la quantité de différentes espèces de viande qu'il y avoit, en faisoit un repas très-substantiel. Quoique le thé accompagnât chaque service, il n'étoit considéré que comme un accessoire. On avoit placé les tables dans la partie des nouveaux magasins que ne remplissoient pas les présens et le bagage; car aucun autre endroit couvert n'eût été assez grand pour cela. Il paroît, d'après cet exemple, que quand les Chinois veulent traiter quelqu'un avec beaucoup de politesse, l'étiquette consiste non-seulement à l'inviter lui-même, mais toutes les pesonnes de sa suite, quelles qu'elles soient. Donner

à manger est une partie si essentielle de leur savoir vivre, qu'ils ne la négligèrent point dans cette occasion, bien que l'hospitalité de l'empereur rendît la leur assez inutile.

Les spectateurs étoient en si grand nombre sur le vaste et sablonneux terrein qui s'étend entre le monastère et la rivière, qu'on y avoit dressé des échoppes où l'on vendoit différentes choses, mais principalement des fruits et des liqueurs. Les haltes étoient ombragées par de grandes toiles carrées, que soutenoit, dans le milieu, une longue perche plantée dans la terre. Le feu où l'on cuisoit les viandes étoit en plein air; et il y avoit des pompes du côté de la rivière, pour servir en cas d'accident. Ces pompes étoient construites comme celles d'Europe. On dit aussi que c'est à l'Europe que les Chinois en doivent l'invention, et qu'ils les font en partie avec des matières que leur fournissent les Européens. Ils ont commencé à faire usage de ces pompes depuis l'incendie qui eut lieu à Canton, dans le temps où l'amiral Anson y étoit, et où, par le moyen de ces machines, son équipage arrêta si habilement les progrès du feu. D'autres inventions européennes seront vraisemblable-

ment adoptées en Chine à mesure qu'on aura plus de relations avec cet empire, et la seule importation de ces articles ajoutera beaucoup au commerce de l'Angleterre

Ni parmi la multitude assemblée près de Tong-Chou-Fou, ni dans la foule que l'approche de l'ambassade avoit attirée ailleurs, depuis son entrée en Chine, on ne remarquoit pas un seul homme vêtu en mendiant, ou qui parût vouloir demander l'aumône. Beaucoup de gens, il est vrai, avoient l'air peu aisés; mais aucun n'étoit réduit à la nécessité, ou nourri dans l'habitude d'implorer la oharité d'un étranger. Disons aussi que la saison n'étoit point celle qui détruit ou diminue les ressources ordinaires des paysans, et les force quelquefois à avoir recours à des excès criminels pour se procurer de quoi subsister. Mais dans ces temps-là même, l'empereur est leur appui. Il ordonne d'ouvrir les greniers publics; il remet les impôts à ceux qu'accable l'infortune; il leur accorde des secours pour rétablir leurs affaires. Il paroît, aux yeux de ses sujets, remplacer, en quelque sorte, la providence, pour veiller en leur faveur. Il sait parfaitement combien la chaîne qui maintient ainsi

son pouvoir absolu est plus forte que ne le seroit la crainte du châtiment. Il est même si jaloux du privilége exclusif d'exercer la bienfaisance envers son peuple, que quelques riches marchands lui ayant une fois proposé de venir au secours d'une province malheureuse, non-seulement il rejeta cette offre, mais il en fut très-offensé. En même-temps, il accepta les dons d'une veuve opulente de la province de Tien-Sing, pour contribuer aux frais de la guerre du Thibet. Mais indépendamment des maux généraux que tout gouvernement sage est attentif à prévenir ou à soulager, des accidens particuliers et le défaut de moyens de subsister sont cause, que dans la plupart des autres pays on est, en tout temps, affligé par le spectacle d'êtres humains, dont l'existence dépend des secours précaires de ceux qui ont de quoi soulager l'infortune, quoiqu'ils puissent y être exposés à leur tour.

L'Ambassadeur avoit, de temps en temps, donné des gratifications aux équipages des yachts et aux autres chinois employés pour l'ambassade; mais ces largesses n'étoient jamais demandées, et on les faisoit à l'insçu des mandarins. Comme ces mandarins avoient

déjà insisté pour mettre sur le compte de l'empereur quelques bagatelles qu'ils avoient achetées pour une ou deux personnes de l'ambassade, quelques anglais allèrent eux-mêmes dans la ville voisine pour faire de petites emplètes. D'ailleurs, leur curiosité étoit un motif suffisant pour leur faire prendre ce parti. Des mandarins prirent alors la peine de les accompagner. Van-ta-zhin, sur-tout, qui étoit né à Tong-Chou-Fou, voulut leur en faire les honneurs. Il les fit passer par un grand faubourg, qui montre l'accroissement de cette ville depuis la construction des murailles qui entourent ses premiers bâtimens. Ces murailles sont solidement bâties en briques, et plus hautes que les maisons qu'elles renferment, et qu'on a, pour la plupart, construites de bois. La rivière les baigne d'un côté, et d'ailleurs elles sont défendues par un fossé très-large. Les voyageurs ne virent point de canons sur les remparts; il y avoit seulement quelques mousquets debout auprès des portes. Les principales rues étoient droites, pavées avec de grandes pierres carrées, et avoient des trottoirs de chaque côté. Un tendelet traversoit les rues et les abritoit contre les rayons d'un

soleil brûlant. Beaucoup d'hommes du peuple étoient nus depuis la ceinture en haut. Plusieurs grands magasins contenoient différentes sortes de grains, dont on dit qu'une provision pour plusieurs années est toujours en réserve, pour l'approvisionnement de la capitale. La plupart des maisons avoient des boutiques sur la rue, les unes remplies de marchandises, les autres occupées par des gens de métier; et, de tous côtés on déployoit une industrie, qu'excitoit, sans doute, le voisinage de Pékin : le dehors des boutiques étoit peint de couleurs très-variées et très-agréables. Il y avoit aussi de la dorure et de riches enseignes avec des écriteaux pour attirer les chalands. Les principales marchandises exposées en vente, étoient du thé, des soieries, de la porcelaine venant du midi de la Chine, et des fourrures de différente espèce, dont la plus grande partie est tirée de la Tartarie. Les voyageurs remarquèrent avec plaisir parmi ces marchandises des draps d'Angleterre; mais il n'y en avoit qu'en petite quantité.

L'aspect des Anglais interrompit, pour quelque temps, les occupations du peuple. D'autres Européens qui, pour la plupart,

étoient des missionnaires, avoient traversé cette ville; mais pour éviter de se faire remarquer, ils s'étoient vêtus de longues robes à la mode du pays, et ils avoient laissé croître leur barbe comme les Chinois. Les habits courts, les visages rasés de nos voyageurs, formoient un nouveau spectacle. Cependant, celui qui excita le plus de surprise fut un nègre qui servoit une des principales personnes de l'ambassade. Il avoit été pris à Batavia pour remplacer un domestique qu'on avoit renvoyé en Europe. Sa peau, couleur de jais, sa tête laineuse, les traits particuliers à son espèce, étoient absolument nouveaux pour cette partie de la Chine. On ne se rappeloit pas d'y avoir vu rien de semblable. Quelques-uns de ces spectateurs doutoient qu'un tel être appartînt à la race humaine, et les enfans crioient que c'étoit un *fan-quée*, c'est-à-dire un diable noir. Mais son air de bonne humeur les réconcilia bientôt avec sa figure; et ils continuèrent à le regarder sans crainte et sans déplaisir.

En parcourant les rues, les voyageurs remarquèrent en plusieurs endroits le type d'une éclipse de lune qui devoit avoir lieu sous peu de temps. Dans un climat où l'air

est pur, et dont les hommes de tout état se tenant presque toujours hors de leurs maisons, sont portés à observer ce qui se passe dans les cieux, et s'accoutument aisément à le lier avec les événemens terrestres, comme si ces événemens en dépendoient, quelques rapports accidentels ont servi à fortifier ces idées, et la vanité de prédire contribue aussi beaucoup à créer la prétendue science de l'astrologie. Les éclipses étant en particulier considérées comme faites pour influer sur les opérations de la nature, et sur les destinées des hommes, les époques où elles ont lieu sont nécessairement devenues un objet d'attention et d'inquiétude. Le gouvernement chinois, toujours attentif à fonder son autorité sur l'opinion que le peuple a de sa sagesse supérieure et de ses soins constans pour maintenir la tranquillité et le bonheur de l'empire, a profité du préjugé sur les éclipses, en se réservant exclusivement la faculté de communiquer au peuple tout ce que la science et les observations astronomiques peuvent apprendre à cet égard. Cette communication se fait ensuite, comme dans l'occasion dont nous venons de parler, au moment le plus propice

et avec une solemnité qui accroît encore la vénération du peuple pour ce prévoyant pouvoir dont il reçoit des instructions si intéressantes.

Quant aux éclipses de soleil, il est aisé de concevoir combien la disparution de cet astre au milieu de sa brillante carrière, et les ténèbres soudaines dans lesquelles il semble que la nature va s'anéantir, doivent paroître terribles à ceux qui ignorent les causes d'un pareil événement ,et la brièveté de sa durée. Dès les temps les plus reculés, les habitans de la Chine croient que les éclipses de soleil présagent quelque grande calamité; et comme on prend beaucoup de peine pour leur persuader que leur prospérité est due à la sagesse et aux vertus de leur souverain, ils croient aussi qu'il y a de sa faute s'il paroît dans les cieux quelqu'augure funeste. L'empereur a la prudence de régler sa conduite d'après cet incommode préjugé. Il n'entreprend jamais rien d'important à l'approche d'une éclipse de soleil. Il affecte, au contraire, de se retirer loin de la présence de ses courtisans, et d'examiner avec soin l'administration de l'empire, afin de corriger les erreurs qui peuvent avoir été commises,

et par rapport auxquelles il semble que l'éclipse a lieu. Il invite en même-temps ses sujets à lui dire librement leur avis.

Quelques-uns des mandarins, qui accompagnèrent les Anglais à Tong-Chou-Fou, connoissoient fort bien la véritable cause des éclipses. Ils savoient aussi qu'il y avoit à la cour de Pékin des Européens employés à les calculer; mais ils croyoient que les Chinois étoient en état de les prédire avec assez d'exactitude. Leur conversation n'apprit pourtant point par quels moyens ils faisoient cette prédiction. Il y a, parmi les Chinois, d'attentifs, de patiens observateurs: mais ils ne possèdent pas assez la science du calcul pour parvenir à la solution d'un problême compliqué. Les premières opérations de l'arithmétique ne sont pas généralement connues du peuple. Dans les boutiques où les Anglais achetèrent quelques marchandises, on enregistroit régulièrement les articles vendus, et les divers prix en étoient marqués en caractères communs, équivalant aux mots qui expriment les nombres dans les autres langues. Mais cet état n'offroit point une suite de figures distinctes, qui pussent s'appliquer aux opérations ordinaires de l'arith-

métique, d'après des principes semblables à ceux que les Européens emploient pour les chiffres arabes, et qui leur donnent toujours sur la même ligne, et à mesure qu'ils sont plus à gauche, une valeur décuple. Les Chinois font leurs calculs, par le moyen d'une machine, appelée *swan-pan*, dans laquelle des boules sont enfilées avec des fils d'archal sur différentes colonnes, et arrangées dans le système des chiffres arabes. Les boules représentant les unités, sont sur la première colonne à droite, avec une progression décuple pour les autres colonnes de droite à gauche.

La multiplication décimale et la subdivision des quantités et des mesures, dont les Chinois font usage à chaque instant simplifient beaucoup leurs calculs. Ainsi, par exemple, un *leang*, qui équivaut à une once d'argent, est divisé en dix *chen*, le *chen* en dix *fen*, et le *fen* en dix *lies*. Les subdivisions idéales de l'argent vont beaucoup plus loin, mais toujours, ainsi que les quantités croissantes, dans les mêmes proportions décimales. — Un *lie*, qui fait la millième partie d'un *leang*, est une monnoie de cuivre dans laquelle il y a beaucoup d'alliage. Il est de

forme circulaire, et a, dans le milieu, un trou carré, pour qu'on puisse l'enfiler avec une ficelle; et, par ce moyen, des dixaines simples et multipliées de cette monnoie, ont cours. Souvent on en donne aussi un plus petit nombre sans être enfilé.

Une monnoie d'une si petite valeur convient parfaitement à la dernière classe du peuple, qui s'en sert pour acheter une petite quantité de marchandises, suivant son plaisir ou ses besoins. D'ailleurs, sans ce moyen d'échange, on pourroit quelquefois demander un plus haut prix des objets qu'on vendroit. A la Chine, le thé est comme la bière en Angleterre, vendu dans des tavernes, soit dans les villes, soit sur la grande route, et sur le bord des rivières et des canaux. On ne paye une tasse de thé qu'un *lie*, et on voit assez ordinairement un voyageur chargé, et fatigué, poser un moment son fardeau, se rafraîchir avec une tasse de thé, et poursuivre ensuite sa route.

Ces *lies*, appelés collectivement *chen*, sont, dans le fait, la seule monnoie empreinte qui circule en Chine. Le gouvernement a, sans doute, considéré qu'une seule espèce de monnoie peut strictement servir de règle

pour tous les prix ; car la valeur relative de deux ou de plusieurs métaux pris séparément, est sujète à varier, suivant le plus ou moins de demandes qu'éprouvent ces métaux, lorsqu'on veut les employer à d'autres usages qu'à des moyens d'échange, et suivant la quantité qu'on en expose en vente ; de sorte que la monnoie d'un métal devient intrinsèquement plus ou moins précieuse que celle d'un autre métal, quoique l'empreinte qu'elles portent, leur ait originairement donné une égalité relative.

Parmi les Chinois, l'argent est proprement une marchandise. Il n'y en a point de monnoyé. Les paiemens s'y font en lingots, dans la forme qu'ils ont en sortant du creuset où ils ont été affinés, et avec un simple caractère qu'on y empreint pour attester leur poids, qui est communément de dix onces.

La valeur de l'argent varie suivant qu'il est sorti du trésor impérial une plus ou moins grande quantité de ce métal. Les piastres d'Espagne sont communes dans toute l'Asie. On a vu, dans le premier volume de cet ouvrage, qu'elles étoient connues du pilote de la Cochinchine. Les marchands de Tong-Chou-Fou les connoissoient aussi très - bien.

L'or est rarement employé dans les relations commerciales ; mais on en fait usage pour les objets de parure et pour les meubles. En général, la valeur de l'argent, à la Chine, a été proportionnément plus forte que celle de l'or, excepté lorsque, par des demandes extraordinaires, les marchands étrangers ont fait hausser le prix de ce dernier métal. La même chose a eu lieu, quand l'empereur actuel a employé une grande quantité d'or à décorer les temples du Lama, en Chine et en Tartarie.

A la mort d'un souverain de la Chine, la monnoie qui porte son nom est dépréciée. La matière qui la compose est d'un si bas aloi, qu'on en peut faire fort peu d'usage; et l'ancienne monnoie est commune dans le pays. Quelques Chinois curieux ont des collections de monnoies : mais il n'y en a aucune assez précieuse pour que des artistes soient tentés de la contrefaire. La série de ces monnoies, correspondant aux souverains dont les annales de l'empire font mention, peut être considérée comme une confirmation de l'histoire de la Chine. Une pareille série a été apportée en Europe ; et quoiqu'incomplète, elle remonte bien au-delà de l'ère chrétienne.

Les histoires de la Chine rapportent, et la tradition confirme, le penchant naturel des empereurs à transmettre à la postérité leur nom et leur gloire par les monumens les plus durables. Mais une politique cruelle a engagé chaque dynastie, au moment où elle est montée sur le trône, non-seulement à exterminer les restes de la race de ses prédécesseurs, mais à détruire tous les monumens qui pouvoient rappeler leur mémoire. C'est pourquoi les édifices qu'on a laissé subsister, ne portent aucune trace des souverains qui les ont érigés. Un de ces édifices, qui a l'air très-antique, est dans un coin reculé de Tong-Chou-Fou, et semble n'avoir aucune espèce de rapport avec le reste de la ville, dont sa situation l'empêche d'être un ornement. Il y est même de si peu d'utilité, qu'on ne sait pas avec certitude qu'elle fut sa destination première. Construit en brique, il ressemble extérieurement à ce qu'on appelle en Europe des pagodes chinoises, et qu'on croit être des lieux consacrés à des exercices religieux. Mais quoique très-vaste et parfaitement solide dans le premier et le second étage, l'édifice de Tong-Chou-Fou ne peut pas avoir eu une telle destination. On ne voit, dans

ces deux premiers étages, ni porte ni fenêtre. Il n'y reste aucun vestige d'escalier, ni aucun autre moyen de monter au troisième étage, où il y a une porte. Les étages, au nombre de onze, sont distingués par une espèce de corniche, ou un rang de briques saillantes qui règne tout autour de l'édifice ; et ils sont bien conservés quoiqu'en partie couverts d'herbe et de mousse. On pense avec assez de vraisemblance, que ce bâtiment fut construit avant la fondation de Tong-Chou-Fou, même avant qu'on élevât la grande muraille de la Chine, et qu'il étoit destiné à servir pour une sentinelle, afin qu'on pût être en garde contre l'approche soudaine du Tartare ennemi.

On voit, à la Chine, plusieurs sortes de ces édifices élevés et circulaires, que les Européens nomment *pagodes ;* ils y sont employés à différens usages, mais jamais à aucun culte religieux. Les temples chinois ne sont guère plus hauts que les maisons ordinaires. On en a un exemple dans celui où logea l'ambassade, à son passage à Tong-Chou-Fou. La présence des étrangers n'empêchoit pas qu'il n'y eût une affluence de dévots. L'interprète chinois, qui étoit zélé chrétien, et même prêtre de l'église catholiqe, voyoit,

avec

avec regret, les Anglais examiner curieusement les images, et assister aux cérémonies de la religion de Fo; car il craignoit qu'ils ne fussent frappés de la ressemblance qu'il y a entre les formes extérieures de cette religion et celles de l'église romaine.

Cette ressemblance est telle, que quelques missionnaires ont conjecturé que les Nestoriens avoient autrefois porté en Chine, par la voie de la Tartarie, quelque lueur du christianisme. D'autres se sont imaginé que l'apôtre Thomas y étoit allé. Mais le missionnaire Premare pensoit, en considérant les pratiques des sectaires de Fo, que c'étoit un tour que le diable avoit voulu jouer aux Jésuites.

L'un d'eux observe, que la plupart des cérémonies des prêtres de Fo ont tant d'analogie avec celles des catholiques romains, qu'un Chinois qui entreroit dans une église de ces derniers, pourroit croire qu'on y adore les divinités de son pays. Sur l'autel d'un temple chinois on voit souvent, derrière un écran, une statue qui ressemble à celle de la vierge Marie; on la nomme *Chin-Mou*, c'est-à-dire la mère sacrée; elle est assise dans une alcove, et tient un enfant dans ses bras; une auréole, qu'on

appelle le cercle de gloire, est autour de sa tête, et des cierges brûlent sans cesse devant elle. Les longues et grossières robes des *Ho-chaungs* ou prêtres de Fo, et leur ceinture de corde, les fait ressembler aux moines de l'ordre de Saint-François. Ils vivent, comme ces derniers, en célibataires; demeurent ensemble dans des couvens, et s'imposent quelquefois des pénitences volontaires et une rigoureuse abstinence.

Les temples de Fo renferment encore plus d'images que les églises chrétiennes; et la plupart ont plus d'analogie avec la religion des anciens Romains, qu'avec celle des nouveaux. On y voit une figure de femme, qui a beaucoup de rapport avec celle de Lucine; et c'est elle qu'invoquent les jeunes filles, qui veulent avoir un époux, et les jeunes femmes qui n'ont point d'enfans. La doctrine de Fo, admettant une divinité subordonnée pour chaque genre de vœux que l'esprit humain puisse former, n'a pu manquer de trouver beaucoup de prosélytes parmi les classes du peuple, qui ne sont point contentes du sort que leur promettent les causes et les événemens naturels. Le gouvernement ne s'oppose point aux progrès de cette secte, et

XIV.



ne se mêle jamais des opinions particulières. Il ne proscrit que les religions qu'il croit pouvoir troubler la tranquillité de l'état.

Il n'y a point en Chine de religion dominante. Les prêtres d'aucun culte ne sont payés, préférés, ni encouragés par l'état. L'empereur professe une religion ; plusieurs mandarins en ont une autre ; la majorité du peuple en suit une troisième, qui est celle de Fo. Ces hommes, qui sont les plus ignorans, conséquemment les moins capables d'expliquer les phénomènes de la nature, et qui d'ailleurs se trouvent exposés à beaucoup de besoins qu'ils sont hors d'état de satisfaire par des moyens naturels, aiment à supposer un pouvoir extraordinaire qui opère les choses qu'ils ne peuvent comprendre, et exauce des vœux qui, sans lui, resteroient sans effet.

Nul peuple n'est plus superstitieux que le commun des Chinois. Non-seulement des offices habituels attirent dans les temples les prêtres et les femmes, mais tous les disciples de Fo s'y rendent lorsqu'ils sont à la veille de se marier, d'entreprendre un voyage, ou de conclure quelqu'autre affaire importante. Ils croient qu'alors il est nécessaire pour eux

de consulter la divinité tutélaire; et ils s'y prennent de différentes manières. — Quelques-uns mettent, dans le creux d'un bambou, plusieurs petits bâtons consacrés, qui sont marqués et numérotés. Le consultant, à genoux devant l'autel, secoue le bambou jusqu'à ce qu'un des bâtons tombe à terre. On en examine la marque; et celle qui y correspond dans un livre que le prêtre tient ouvert, répond à la question qu'on a faite. Quelquefois les réponses se trouvent écrites sur une feuille de papier collée dans l'intérieur du temple. D'autres jettent en l'air un polygone de bois, dont chaque face a sa marque particulière; et quand il tombe, la marque qui se trouve en haut, est celle qui indique la réponse du livre du destin. Si cette réponse est favorable, celui qu'elle concerne se prosterne avec gratitude, et entreprend avec confiance l'affaire qui l'intéresse. Mais si la réponse est contraire, il jette une seconde fois le bois en l'air. Il le jette même, s'il le faut, une troisième, et c'est celle qui décide irrévocablement ce qu'il doit faire. Du reste, le peuple paroît avoir fort peu de considération pour les prêtres. Les temples sont toujours ouverts pour ceux qui désirent

d'interroger le sort. Ils le remercient quand ses décrets sont propices à leurs vœux : mais ils jettent les bâtons consacrés pour savoir ce qu'ils doivent penser de l'avenir, plus souvent qu'ils ne prient pour se rendre le destin favorable, et leur culte consiste plus en actions de grâces qu'en invocations.

Peu de Chinois, dit-on, portent leurs vœux sur d'autres objets que ceux qui ont rapport aux avantages de cette vie. Cependant la religion de Fo professe la doctrine de la transmigration des ames, et promet le bonheur à des conditions, qui sans doute se bornoient, dans l'origine, à la pratique des vertus morales, mais qui, depuis, ont été remplacées par des contributions pour l'édification ou la réparation des temples, et l'entretien des prêtres, et par une attention stricte à des règles particulières. Ceux qui négligeront de remplir ce devoir, disent les prêtres, en seront cruellement punis. Leurs ames passeront dans le corps des plus vils animaux, et les souffrances qu'elles éprouveront, seront proportionnées aux fautes qu'elles auront commises, sous une forme humaine.

Tandis que les Anglais observoient quel-

ques - unes des coutumes religieuses des Chinois, un événement donna occasion à ces derniers d'observer une cérémonie religieuse des Anglais, en voyant les funérailles d'un des leurs, lequel mourut dans le court séjour que l'ambassade fit à Tong-Chou-Fou. C'étoit un ingénieux et habile ouvrier en cuivre et en autres métaux. Sorti de Birmingham pour s'établir à Londres, il y vivoit honnêtement de son travail lorsqu'il entendit parler de l'expédition qu'on préparoit pour la Chine. Il avoit appris qu'à Pékin on avoit fait, dans les arts, plusieurs découvertes avantageuses qui n'étoient point connues en Europe; et entr'autres celle d'une espèce de clinquant qui ne se ternissoit pas, ou qui, du moins, duroit beaucoup plus long-temps que celui qui étoit fait suivant les méthodes européennes. Il imagina que s'il parvenoit à connoître les procédés des Chinois, il se mettroit en état d'assurer une fortune à sa famille. Il ne devoit pas espérer de jouir long-temps lui-même du bénéfice que lui procureroit les secrets qu'il décrouvriroit, car il étoit d'un âge avancé, d'un tempérament foible et très-valétudinaire. Cependant il crut que

ce ne seroit pas trop que d'abréger sa propre vie dans un périlleux voyage, s'il pouvoit communiquer à ses enfans les moyens de prospérer.

Pendant le séjour que l'ambassade fit à Madère, lord Macartney voyant que la santé de cet homme avoit décliné dans la traversée, le pressa de s'en retourner à Londres. Mais il étoit affermi dans sa résolution. Il continua le voyage; et quoiqu'il fût attaqué de la maladie épidémique qui emporta rapidement plusieurs anglais, jeunes et robustes, il arriva jusqu'à une journée de la capitale où il se flattoit d'obtenir ce qu'il désiroit. Son tempérament, affoibli par la maladie et par la fatigue, ne put résister plus long-temps, et il périt victime de l'affection qu'il portoit à ses enfans. C'étoit un homme probe, d'un caractère tranquille et modeste, et ayant des mœurs très-décentes. Aussi fut-il regretté de ses compagnons de voyage de tous les rangs; et son humble état ne l'empêchera pas d'être cité dans la relation de l'ambassade à laquelle il étoit attaché. Il se nommoit *Eades*. Ses funérailles furent accompagnées par le plus grand nombre de ceux de ses compatriotes qui étoient à Tong-Chou-

Fou, et par une foule immense de Chinois. Tout ce qui se pratique dans les enterremens, en Angleterre, fut observé, et la cérémonie se fit avec beaucoup de gravité et de décence, non-seulement par respect pour la mémoire du mort, mais par rapport aux Chinois, qui considèrent la moindre légéreté, la moindre inattention, dans ces occasions solemnelles, comme une marque de barbarie et d'inhumanité.

Cet anglais fut enterré au milieu de plusieurs tombeaux chinois entremêlés de cyprès. Le lieu étoit loin de toute espèce de temple, mais près du grand chemin qui sort de Tong-Chou-Fou. Les cimetières des Chinois ne sont sanctifiés que par la vénération de ceux dont les cendres des pères y reposent. Le peuple conserve ces asyles sacrés avec tout le soin possible. On les visite chaque année pour réparer les brèches, que qu'accident peut y avoir occasionnées, et pour en ôter les herbes qui y ont cru, ou la boue qu'il peut y avoir à l'entour. Les Chinois préfèrent toujours, pour placer leurs cimetières, les endroits où la terre n'est pas propre à la culture, parce qu'alors ces lieux doivent naturellement rester plus tranquilles:

cependant, le plus pauvre paysan ne touche point à l'endroit où un peu de terre assemblée, annonce que les restes de quelqu'un y reposent, et cet humble monument est respecté jusqu'à ce que le temps et les effets graduels de l'air l'aient mis entièrement de niveau avec le sol qui l'environne.

La campagne qui environne Tong-Chou-Fou, est plane et fertile jusqu'à plusieurs milles de distance. On fournit à quelques anglais le moyen de s'y promener à cheval. Les chevaux de cette partie du pays sont forts et ont les os gros. Il paroît qu'on ne prend aucun soin pour en perfectionner la race. En Chine, les mulets se vendent plus cher que les chevaux, parce qu'on les nourrit plus facilement, et qu'on peut les faire travailler davantage. Beaucoup de chevaux ont la peau tachetée avec la même régularité que celle des léopards; et cela est même si commun, qu'il n'est pas possible de soupçonner qu'on emploie la fraude pour les faire paroître de cette couleur. Mais on dit que pour avoir des chevaux ainsi marquetés, on se sert, entr'autres moyens, de celui de croiser ceux qui sont de couleur opposée. La selle et le reste des harnois des chevaux

chinois sont, pour l'élégance, aussi loin de ceux qu'on fait en Angleterre, que les chevaux eux-mêmes le sont des coursiers arabes.

Les Anglais rencontrèrent plusieurs cavaliers chinois, qui, à leur approche, mettoient pied à terre par civilité. C'est, à la Chine, une marque de respect dont un homme ne s'abstient jamais envers ses supérieurs ; et la coutume s'en est étendue dans les autres parties de l'Orient. Le gouverneur et les conseillers de Batavia ne manquent point d'exiger un pareil hommage de toutes les personnes qui résident dans la colonie. A la Cochinchine, à Java, à Sumatra, les Anglais remarquèrent en beaucoup de circonstances, que la Chine donnoit le ton aux pays situés dans les environs des mers chinoises. La couleur jaune que porte l'empereur de la Chine, est affectée par tous les souverains de l'orient de l'Asie.

On voit quelquefois à la Chine un mélange des coutumes orientales et occidentales. Dans les environs de Tong-Chou Fou, la saison de la moisson donna aux Anglais occasion d'observer qu'on battoit quelquefois le bled avec des fléaux pareils à ceux d'Eu-

rope, et quelquefois on le faisoit fouler sous les pieds des chevaux, suivant la manière décrite par les auteurs orientaux. Les Chinois se servent aussi d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi, et ils emploient ces différens moyens sur des aires élevées, et construites avec de la terre et du sable. Ils ont toujours vané le bled avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis le commencement de ce siècle. L'invention en est vraisemblablement due à la Chine.

Dans les campagnes que les Anglais parcoururent, la récolte d'automne consiste principalement en maïs et en millet. Il y a peu d'enclos, parce qu'il y a peu de bétail ; à peine y voit-on quelques pâturages. Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, sont pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des féves, et la paille la plus fine qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. On laisse souvent pourrir sur la terre les racines du bled et les plus grosses tiges des autres plantes, afin qu'elles servent d'engrais.

Les habitations des paysans sont éparses, au lieu d'être réunies en villages. Les cabanes sont propres et commodes. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Il est vrai que le vol ne s'y commet que très-rarement. On ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne soit accompagné de quelque dangereuse violence.

Les femmes des paysans chinois sont d'un grand secours dans leur famille. Non-seulement elles élèvent leurs enfans et ont tous les soins du ménage, mais elles font la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maisons. Elles élèvent des vers-à-soie; elles filent du coton qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles font leurs étoffes; car les femmes sont les seuls tissserands de l'empire. Cependant, la plupart de ces femmes ne manquent pas de nuire à leur santé, ou au moins de s'ôter une partie de leur force, en voulant, à l'imitation des femmes de qualité, sacrifier au préjugé qui fait estimer les petits pieds. Quoique l'opération qu'elles subissent à cet égard, ne commence sitôt, ni ne soit suivie avec tant de soin que celle

des dames, pour qui la beauté doit être un objet plus précieux, elle suffit pour les estropier et les défigurer.

Malgré toute l'utilité dont les paysannes sont dans leur ménage, les maris s'arrogent un empire extraordinaire sur elles, et les tiennent à une si grande distance, qu'ils ne leur permettent pas toujours de s'asseoir à leur table, mais se font servir par elles. Cet empire est, à la vérité, tempéré par les maximes d'une conduite douce envers tous ceux avec qui on a le plus de rapports, maximes qui sont de bonne heure inculquées dans l'esprit des enfans des dernières, comme des premières classes de la société. Les hommes avancés en âge vivent au milieu des jeunes gens de leur famille. Ils modèrent, dans l'occasion, leur impétuosité et leur violence. L'influence de l'âge sur la jeunesse, est maintenue par les sentimens de la nature, par l'habitude de l'obéissance, par les préceptes d'une morale, d'accord avec les loix du pays, et par les soins continuels et l'art louable qu'emploient les parens à cet effet.

Les vieillards qui n'ont plus la force de travailler, communiquent à ceux de leurs

descendans qui sont déjà dans l'âge viril, ou au moment d'y entrer, les règles qu'on leur a enseignées dans leur jeunesse, et la sagesse qu'ils doivent à l'expérience. Des sentences d'une morale simple sont écrites dans la chambre où se rassemblent tous les mâles de la famille; et il y en a toujours quelqu'un en état de les lire aux autres. Dans chaque maison, on voit un tableau contenant le nom de tous les ancêtres des personnes qui y demeurent. Leurs actions sont souvent rappelées dans la conversation; et leur bon exemple sert à exciter les autres à marcher dans le même sentier. Les descendans d'une même race visitent ensemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères. Ce soin commun et d'autres circonstances, rapprochent, unissent les parens les plus éloignés. Ils ne peuvent se perdre de vue, et rarement ils cessent de prendre un intérêt réciproque à ce qui les touche. Le fils est obligé de travailler pour l'entretien et le soulagement de son père et de sa mère; le frère doit prendre soin de son frère et de sa sœur lorsqu'ils sont dans l'infortune; et l'oubli de ces devoirs exciteroit une telle horreur, qu'on n'a pas besoin de les prescrire par

une loi positive. Tout homme réduit à l'indigence, par maladie ou par quelqu'autre accident, a droit d'avoir recours à ses parens, même les plus éloignés. Les mœurs, bien plus fortes que les lois, et une affection produite et nourrie par une intimité continuelle, assurent des secours à celui qui en a besoin. Ces mœurs, ces coutumes expliquent clairement un fait dont nous avons déjà fait mention, et qui malheureusement paroît extraordinaire aux Européens ; c'est qu'à la Chine, on ne voit jamais des malheureux chercher à exciter la compassion, ou implorer la charité des passans. Il faut ajouter que cet avantage n'est point dû au nombre d'institutions publiques de bienfaisance. Il ne se réalise point, à la Chine, le vœu de ce monarque persan, qui désiroit qu'aucun infortuné ne manquât de trouver du secours dans les hôpitaux. Mais ces établissemens sont peu nécessaires dans un pays où la chaîne qui unit les rejetons d'une famille, fait que si l'un d'entr'eux éprouve des besoins, tous les autres l'aident sans délai et sans lui faire éprouver la moindre humiliation.

Cependant, il arrive rarement que les in-

firmités des hommes, ou la foiblesse des enfans les rendent totalement incapables de payer, par quelque travail, la subsistance qu'ils reçoivent. Dans les manufactures établies dans les maisons, il faut souvent peu de forces pour exécuter des choses très-essentielles; et dans la campagne, le sol est léger et la culture facile. Dans le voisinage de Tong-Chou-Fou, on laboure avec des bœufs, car il y fait trop froid pour les buffles, mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. On y attelle les bœufs par le cou, et non par les cornes, comme dans le continent de l'Europe.

Plusieurs hommes de Tong-Chou-Fou, furent employés à conduire les présens et le bagage de l'ambassade, à Houng-Ya-Yuen, lieu situé au-delà de Pékin, près du palais d'automne de l'empereur. Comme ces objets avoient été jusqu'alors transportés par mer, ou sur la rivière, on n'avoit pas fait beaucoup d'attention à leur poids. Mais il fallut enfin les faire charrier par des animaux, ou par des hommes : on ne pouvoit, sur-tout confier qu'à des hommes, ceux des présens qui couroient risque d'être endommagés par le

dur

dur mouvement des voitures sans ressorts. —Quelques Anglais avoient, en préparant leurs équipages, moins considéré la route qu'ils devoient faire par terre, que celle qu'ils feroient d'abord par mer. En se disposant à se rendre dans un pays lointain, où ils n'étoient jamais allés, ils se pourvurent inutilement de quelques objets qu'ils devoient y trouver, et d'autres dont ils prévoyoient la possibilité de se servir, mais dont ils ne se servirent jamais.

Après avoir fait le calcul des moyens nécessaires au charroi des présens et du bagage, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petits chariots, quarante brouettes, plus de deux cents chevaux, et près de trois mille hommes; observons, en outre, que rien de tout cela ne devoit servir ni pour les mandarins eux-mêmes, ni pour les gens de leur suite.

Les plus gros, les plus pesans fardeaux étoient portés par des hommes qui s'arrangeoient de la manière suivante : De chaque côté du fardeau étoit attaché un long et fort bambou, et si deux hommes ne suffisoient pas pour chaque bambou, on mettoit un bambou plus court sous chaque bout des

premiers ; et alors, les bouts des quatre bambous reposoient sur les épaules de huit hommes ; en ajoutant de nouveaux bambous à ceux-là, la force d'un plus grand nombre d'hommes pouvoit être appliquée au fardeau, dans une proportion géométrique, chacun d'eux supportant une égale quantité de poids, en levant et chariant des fardeaux très-considérables.

L'ambassadeur, et trois autres anglais, voyagèrent en chaise à porteur, qui sont, en Chine, les voitures le plus en usage pour les gens d'un rang élevé, même lorsqu'ils font de longs voyages. D'autres anglais étoient à cheval, ainsi que les mandarins, dont le principal se tenoit à côté de la chaise de l'ambassadeur. Les soldats chinois marchoient à pied et faisoient faire place ; les domestiques et les gardes de l'ambassadeur étoient sur des voitures à roues ; les chaises à porteur, les chariots, les cavaliers, les présens, le bagage, occupoient un grand espace sur la route. Cette route forme, pour Pékin, une magnifique avenue ; et c'est par là qu'arrivent toutes les personnes et les marchandises qui vont des provinces de l'est et du midi dans la capitale. Elle est

131a

parfaitement unie; le centre, d'environ vingt pieds de large, est pavé avec des tables de granit, qu'on y transporte d'une très-grande distance, et qui ont depuis six jusqu'à seize pieds de long, et environ quatre pieds de large. De chaque côté est un chemin non pavé, assez large pour les voitures. La route est, en grande partie, bordée d'arbres, et principalement de saules, d'une grosseur considérable.

Bientôt les voyageurs passèrent sur un pont de marbre, d'une construction digne de la matière qu'on y avoit employée. La perfection d'un tel édifice consiste, sans doute, dans la manière dont il répond au but qu'on s'est proposé en le construisant; et ce pont semble ne laisser rien à désirer à cet égard. Il est très-large, solidement bâti, et traversant un ruisseau qui ne déborde jamais, il est fort peu élevé au-dessus du niveau du chemin.

En suivant la route, quelques-uns des gardes de l'ambassadeur, fatigués d'être renfermés dans des voitures qui alloient très-lentement, prirent le parti de descendre et d'aller à pied: par ce moyen, le peuple, qui s'étoit rendu en foule sur la route pour

voir les étrangers, eut occasion d'examiner leur figure, leur air et leur costume. Les joues rouges, les cheveux poudrés de ces gardes, et leurs habits serrés et courts, qui n'empêchoient point de distinguer leurs formes, excitèrent une attention particulière. L'air étoit brûlant. Le thermomètre de Farenheit étoit à quatre-vingt-seize degrés dans les voitures couvertes. Les gardes qui alloient à pied, paroissoient être un peu incommodés de la poussière, du soleil, de la fatigue et de la foule qui les pressoit. Plusieurs des spectateurs s'en apperçurent, et s'écartèrent pour les laisser respirer plus librement : mais pour un petit nombre d'autres, ignorans et légers, tout cela ne fut qu'un sujet de plaisanterie.

On fit halte, pour déjeûner, dans un village qui étoit sur la route. Le cabaret où l'on entra, ne ressembloit point aux nouvelles maisons de ce genre qu'on voit en Angleterre. Il n'y avoit ni élégance, ni décorations; mais les appartemens, quoique petits, étoient propres et bien aérés. On y servit toute espèce de rafraîchissemens. En partant de là, sinon plutôt, les Anglais étoient à tout instant dans l'attente de découvrir cette

capitale, qu'on dit être la plus grande ville du monde. Cependant ni des édifices très-remarquables dans les environs, ni des maisons de plaisance, ne leur annonçoient qu'ils alloient la voir incessamment. Enfin, ils arrivèrent à l'entrée d'un des faubourgs du côté de l'est.

Ils passèrent dans une rue pavée qui étoit remplie de monde, et où l'on voyoit, sur-tout, beaucoup d'ouvriers, de marchands et d'acheteurs. Le peuple ne paroissoit pas autant s'être rassemblé pour contempler les étrangers qu'on attendoit, que pour vaquer à ses occupations. Amusé un moment par la vue du cortége, chacun retournoit bientôt à ses affaires. On fut environ quinze minutes à traverser ce faubourg, après quoi on se trouva devant les murs de la cité de Pékin.

L'arrivée de l'ambassadeur fut annoncée par le bruit du canon. On avoit préparé des rafraîchissemens en-dedans de la porte de la ville, pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Près de la porte, les murs étoient revêtus en pierre; ailleurs, ils étoient de brique. Une tour, à plusieurs étages, pour placer une sentinelle, est élevée au-dessus de la porte. A chaque étage on a peint des em-

brasures pour du canon, comme on peint quelquefois des sabords sur les côtés d'un vaisseau marchand. En-dehors de la porte, on voit un mur demi-circulaire avec une porte latérale. Cet ouvrage est construit d'après les principes des fortifications européennes; et il n'y a pas de doute que ce ne soit une addition moderne. Les murailles de la ville sont d'environ quarante pieds de haut. Le parapet a des créneaux profonds, mais point d'embrasures régulières. Il n'y paroît pas, non plus, de canons. On voit seulement dans les merlons, des meurtrières pour les archers. Les murailles ont environ vingt pieds d'épaisseur à leur base, et douze vis-à-vis du terre-plein sur lequel le parapet est élévé. Le côté extérieur de ces murailles est, non pas tout-à-fait perpendiculaire, mais peu incliné, et l'intérieur forme un angle considérable, parce que les rangs de briques y sont placés en forme de degré les uns en arrière des autres, et ainsi qu'on représente la façade des pyramides d'Egypte. Les murs sont flanqués de tours carrées, qui s'élèvent à environ soixante pas de distance l'une de l'autre, et s'avancent en-dehors de la courtine, qui s'étend de l'une à l'autre,

d'environ quarante à cinquante pieds. Plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts, où l'on a pratiqué du côté de la ville, des montées de terre en talus.

L'entrée de Pékin offre un coup-d'œil bien différent de celui des villes européennes, où les rues sont souvent si étroites et les maisons si élevées, que du bout d'une rue on croit voir les maisons qui sont à l'autre bout pencher les unes vers les autres, et se réunir. A Pékin, la plupart des maisons n'ont qu'un étage, et aucune n'en a plus de deux. Les rues qui les divisent ont beaucoup plus de cent pieds de large : aussi, ces rues sont aérées, claires et gaies.

La rue où passa l'ambassade n'étoit pas pavée. On l'avoit arrosée pour empêcher qu'il y eût de la poussière. Elle étoit traversée par un léger et bel édifice appelé par les Chinois *Pai-Lou*, mot qu'on a traduit par celui d'arc de triomphe, quoique le monument auquel on l'applique n'ait rien qui ressemble à un arc. Ce monument est en bois, et consiste en trois belles portes, dont celle du milieu est la plus haute et la plus large. Au-dessus de ces portes, il y a un

triple toit très-richement décoré. De grands caractères dorés et placés sur les montans et sur les traverses annoncent pour quoi on a érigé le Paï-Lou. C'est pour honorer quelques hommes distingués, ou pour perpétuer la mémoire d'un événement intéressant.

La première rue que suivirent les Anglais s'étend en ligne directe vers l'ouest jusqu'à l'endroit où elle est interrompue par un mur du palais impérial, mur qui fait face à l'est, et qu'on appelle *le mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. Là, on apperçoit plusieurs édifices publics qu'on considère comme appartenant à l'empereur, et qui sont aussi converts en jaune. Ces toits ne sont point interrompus par des cheminées. Les croupes et le faîte en sont symétriquement échancrés et forment un feston renversé, dont l'effet est plus agréable que celui que produiroient de longues lignes droites. En outre, ils sont ornés d'une grande quantité de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, et le plus grand nombre n'a de modèle que dans l'imagination. Le tout resplendissant comme de l'or sous les rayons du soleil, frappa l'œil des

Anglais d'une apparence de grandeur qu'on n'a pas coutume de chercher dans cette partie d'un édifice. On voyoit près de la porte, d'immenses magasins de riz ; et en regardant à gauche le long de la muraille de la ville, on appercevoit un bâtiment qu'on dit être un observatoire, érigé par l'empereur Yong-Lo (1). C'est aussi, dit-on, au même prince que Pékin doit ses principaux embellissemens.

Sur le devant de la plupart des maisons de cette grande rue sont des boutiques, peintes, dorées et ornées comme celles de Tong-Chou-Fou, mais avec plus de magnificence. Au-dessus de quelques-unes, il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. Il y a devant les portes beaucoup de lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier; et la forme en est si variée, qu'il semble que les Chinois y aient employé tout le pouvoir de leur imagination. En-dehors, ainsi qu'en-dedans des boutiques, il y avoit beaucoup de marchandises déployées et exposées en vente.

(1) Yong-Lo, empereur de la dynastie des Ming, vivoit vers la fin du quatorzième siècle. (*Note du Traducteur.*)

Indépendamment de l'arrivée de l'ambassade, diverses circonstances contribuoient à rassembler la foule dans cette vaste rue. On voyoit s'avancer du côté de la porte une suite de personnes dont, conformément aux idées européennes, les vêtemens blancs sembloient annoncer la cérémonie d'un mariage; mais l'aspect d'un jeune homme accablé de douleur, montra bientôt que c'étoit une pompe funèbre. Le corps du mort étoit dans un très-beau cercueil carré, au-dessus duquel étoit un dais peint de couleurs très-gaies et très-jolies, et précédé par des drapeaux de soie mélangée. A la suite du cercueil venoient plusieurs chaises à porteur, couvertes de drap blanc, et contenant les femmes de la famille du mort.

A la Chine, la couleur blanche marque l'affliction de ceux qui la portent. Aussi, est-elle soigneusement évitée par ceux qui désirent de manifester des sentimens contraires. On ne la voit jamais dans les fêtes nuptiales. Les Anglais furent bientôt témoins d'une cérémonie de ce genre. La jeune épouse, qui n'avoit point encore été vue par son époux futur, étoit portée dans une chaise superbement dorée, ornée de guirlandes de fleurs

artificielles, et suivie par des parens, des domestiques et d'autres personnes chargées de son trousseau, seule dot que les parens donnent en mariage à leurs filles.

La foule n'étoit pas peu augmentée par les principaux mandarins qui ne sortent jamais qu'avec une nombreuse suite. Il y avoit aussi des multitudes de peuple autour des gens qui vendoient à l'encan, des empyriques, des diseurs de bonne aventure, des chanteurs, des jongleurs, des conteurs enlevant à leurs auditeurs quelques *chen* (1), qui avoient sans doute une autre destination.

L'ambassade fournissoit, dit-on, amplement matière aux contes qui captivoient en ce moment l'imagination du peuple. On débitoit que les présens qu'elle apportoit à l'empereur, consistoient en tout ce qui étoit rare dans les autres pays et inconnu à la Chine. On assuroit gravement que parmi les animaux, compris dans ces raretés, il y avoit un éléphant pas plus grand qu'un singe, mais aussi féroce qu'un lion; et un coq qui se nourrissoit de charbon. Tout ce qui venoit d'Angleterre étoit supposé différer de

(1) Le *chen* est une monnoie de cuivre, ainsi qu'on l'a vu plus haut. (*Note du Traducteur.*)

ce qu'on avoit vu jusqu'alors à Pékin, et posséder des qualités absolument contraires à celles qu'on savoit lui être propres. La vue des étrangers, qui portoient des curiosités si extraordinaires, suspendit, pour un moment, les diverses occupations du peuple. Il se pressa en foule pour les voir passer. Les soldats chinois, qui servoient de gardes pour faire reculer les spectateurs, étoient armés de longs fouets, dont ils sembloient vouloir frapper les rangs les plus avancés; mais ils ne les menaçoient qu'avec une douceur analogue à leur caractère et à cette sorte d'indifférence qu'inspire une autorité qu'on exerce depuis long-temps. Dans le fait, leurs fouets ne frappoient presque jamais que la terre.

Aussitôt que les Anglais furent arrivés auprès de la façade orientale du mur jaune, ils tournèrent à droite, le long de ce mur, et trouvèrent du côté opposé au nord, beaucoup moins de mouvement qu'ils n'en avoient vu dans la première rue. Au lieu de boutiques, il n'y avoit que des maisons, dont la façade même étoit invisible, car un mur fermant une cour, au-devant de chaque maison, empêchoit les passans de voir la

cour dans laquelle s'ouvroit la porte d'entrée; ce mur s'appelle le mur de *respect.* L'ambassade fit halte vis-à-vis de la triple porte, qui est presque dans le centre du côté nord du mur du palais impérial. Ce mur paroissoit enclorre une grande quantité de terrein qui n'étoit point uni, comme tout celui qu'on voyoit en dehors du mur. Une partie, au contraire, formoit de petites montagnes presque à pic; les grands creux qu'on avoit faits en prenant de la terre pour construire ces montagnes, étoient remplis d'eau. Au sein de ces lacs artificiels, dont les bords sont irrégulièrement variés, s'élèvent de petites îles, avec plusieurs édifices de fantaisie entre-mêlés d'arbres. Les principales demeures de l'empereur sont bâties sur des montagnes de différente hauteur; le tout a presque l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosks, faits pour la retraite et le plaisir. C'est dans un de ces cabinets que s'est passée la scène affreuse qui a mis un terme à l'existence de la race des empereurs qui ont bâti ce magnifique palais.

Vers le milieu du dernier siècle, un

homme que la fortune sembla quelque temps favoriser, et qui se crut destiné à devenir la tige d'une nouvelle dynastie, profita de la foiblesse, du luxe de la cour, et de cette indolence qui, plus encore que le luxe, avoient entraîné à leur perte les premières races des empereurs. A la tête d'une armée de Chinois, d'abord rassemblée par l'espoir de rendre le pays plus heureux, et maintenue ensuite par l'appât séduisant du pillage, le rebelle s'avança jusqu'aux portes de Pékin. L'infortuné monarque trop foiblement défendu, et ayant trop peu d'énergie pour oser faire quelque résistance, montra cependant des sentimens assez élevés pour ne pas se soumettre à un ennemi, qui avoit été son sujet. Déterminé à sauver sa fille unique du déshonneur qui la menaçoit, il la poignarda de sa main; ensuite il se servit d'une corde pour mettre un terme à sa propre vie. Cette action, comme nous venons de le dire, eut lieu dans un des édifices qui avoient été construits pour des scènes moins sanglantes.

De l'endroit où les Anglais eurent occasion de jeter un coup-d'œil à travers la porte de l'enceinte du palais, et d'appercevoir une partie des jardins et des bâtimens, ils

virent aussi une rue qui alloit droit au nord, et aboutissoit aux murailles de la ville. Là, ils remarquèrent un vaste édifice d'une hauteur considérable, lequel renferme une cloche de forme cylindrique, et d'une grandeur prodigieuse. En frappant avec un maillet de bois sur la partie extérieure de cette cloche, on lui fait rendre un son assez fort pour être distinctement entendu de toute la capitale. Au-delà, mais plus du côté de l'ouest, est une des portes septentrionales dont on apperçoit la haute tour, malgré beaucoup de bâtimens intermédiaires.

En s'avançant au-delà des portes du palais, droit à l'ouest, et entre le mur jaune et les maisons qui sont dans la partie septentrionale de la ville, on rencontre un lac de quelques acres d'étendue. Les Anglais le virent en automne, et il étoit presqu'entièrement couvert des feuilles velues du *nymphœa nelumbo*, ou lien-wha des Chinois. Indépendamment des autres propriétés que la nature lui a données, la feuille de cette plante a, par sa structure, et par la manière dont elle pousse immédiatement autour de la tige, l'avantage de défendre du contact de l'eau, la fleur et le fruit qui

croissent dans son centre. Quelque profondeur qu'ait le lac ou la rivière où croît le lien-wha, il n'y a qu'un débordement soudain qui puisse empêcher la tige de cette plante de parvenir jusqu'à la surface de l'eau où ses feuilles s'étendent, se reposent, nagent, et quelquefois s'élèvent au-dessus. Le lien wha qui résiste au froid rigoureux de l'hiver de Pékin, est très-difficilement conservé dans les serres d'Europe; ses feuilles sont aussi belles et aussi odorantes que ses graines sont agréables au goût.

Les Anglais continuèrent à marcher vers l'ouest, on leur montra la maison où demeuroient quelques Russes, et ce qui étoit plus singulier, ils virent une bibliothèque de manuscrits étrangers , l'un desquels étoit , dit-on, une copie arabe du Koran. Parmi les spectateurs étoient quelques Mahométans , distingués par des bonnets rouges; il y avoit aussi des femmes qui, pour la plupart, étoient nées en Tartarie, ou de race tartare. Leurs pieds n'étoient point estropiés comme ceux des chinoises; et leurs souliers sans pointe et à semelle, d'un pouce d'épais, paroissoient aussi grossiers que ceux des dames chinoises étoient délicats. Quelques-unes de

ces

ces tartares étoient bien parées, avoient des traits fort jolis, et un teint relevé par le secours de l'art. Il paroissoit que la manière de se farder, la plus à la mode, étoit de mettre beaucoup de rouge sur le milieu de la lèvre inférieure. Il y avoit des femmes dans des voitures couvertes, et il est bon d'observer qu'on trouve dans plusieurs quartiers de Pékin, des voitures et des chevaux de place. Quelques dames tartares étoient à cheval, et montoient à califourchon comme des hommes.

De tous côtés, on voyoit des ouvriers portant leurs outils et cherchant de l'emploi, et des colporteurs offrant des marchandises à vendre. Plusieurs rues étroites avoient une porte à chaque bout, avec des gardes pour rétablir l'ordre, quand il arrive quelque tumulte; la nuit on ferme ces portes, et on ne les ouvre que dans des cas extraordinaires.

L'ambassade passa par une rue, qui s'étend du nord au sud, d'un bout à l'autre de la cité tartare : cette rue a presque quatre milles de long, et n'est interrompue que par différens pai-lous, ou portes triomphales. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins et d'autres grands

édifices, et avoir marché un peu plus de deux heures, depuis l'entrée du côté de l'orient, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Près de cette porte, et en-dehors de la muraille de la ville, coule le petit ruisseau qui commence là à s'élargir beaucoup, fait ensuite presque tout le tour de Pékin, et va du côté de Tong-Chou-Fou se jeter dans le Peï-Ho.—Le faubourg par où les Anglais sortirent du côté de l'occident, étant plus considérable que celui par où ils étoient entrés dans Pékin, ils furent plus de vingt minutes à le traverser.

Les Anglais s'arrêtèrent à l'extrémité du faubourg pour se communiquer réciproquement l'impression que Pékin avoit faite sur leur esprit. Ils savoient bien qu'un coup-d'œil si rapide ne pouvoit pas les mettre en état d'apprécier cette ville, mais à l'exception du palais impérial, tout ce qu'ils venoient de voir ne répondoit point à l'idée qu'ils s'étoient formée de la capitale de la Chine. Ils pensèrent qu'un Chinois qui auroit de l'impartialité, seroit plus satisfait en contemplant les vaisseaux, les ponts, les places, les édifices publics, et le déploiement de richesses de la capitale de la Grande-

Bretagne, qu'ils ne l'avoient été en voyant Pékin.

En sortant de Pékin, et marchant droit au nord-ouest, on trouve un chemin de granit, pareil à celui qui y mène quand on vient de Tong-Chou-Fou. Le chemin du côté du nord-ouest conduit à la ville de Hai-Tien, qui n'est point entourée de murailles, et ne contient guère d'autres maisons que celles qui servent à la vente des marchandises et au logement des ouvriers, près du palais d'automne de Yuen-Min-Yuen. Le palais est un peu au-delà de la ville. Il y a dans cette ville quelques missionnaires italiens, que la cour emploie comme artistes : c'est, vraisemblablement, pourquoi elle les loge auprès d'elle. — Les boutiques de Hai-Tien abondent non-seulement en choses nécessaires, mais en colifichets et en bagatelles, faits pour amuser les riches et les oisifs des deux sexes. Il y a même des cages contenant des insectes, tels que la bruyante cigale et une grosse espèce de grillon (1).

Entre la ville de Hai-Tien et le palais de Yuen-Min-Yuen étoit la maison de plai-

(1) *Gryllus.*

sance où logèrent l'ambassadeur et sa suite. Cette maison étoit renfermée dans un enclos de plus de douze acres. Il y avoit un jardin coupé par des sentiers qui alloient en serpentant; un petit ruisseau qui faisoit le tour d'une île; un bosquet d'arbres de différente espèce, entre-mêlés de tapis de gazon et dont le sol étoit artificiellement inégal; et enfin, des rochers irrégulièrement entassés.

Les bâtimens consistoient en divers pavillons séparés et construits autour de petites cours. Les appartemens étoient beaux et commodes. Il y en avoit plusieurs ornés de paysages en miniature. Ces tableaux paroissoient dessinés correctement. Les règles de la perspective y étoient observées : mais ce qui prouvoit qu'ils étoient l'ouvrage des Chinois, c'est qu'on y avoit totalement négligé les effets de la lumière et des ombres. Un lac y étoit représenté au milieu des arbres et des maisons : mais un Chinois auroit cru faire une faute, en rendant l'ombre d'aucun de ces objets, apparente dans l'eau. — La maison avoit été occupée par des ambassadeurs des cours étrangères, ou par les premiers mandarins des provinces éloignées, lorsque l'empereur habitoit le palais d'au-

tomne. Mais depuis quelque temps elle étoit vide et avoit besoin de réparations.

Le gouverneur du palais et l'ambassadeur se firent réciproquement beaucoup de complimens et de politesses. Le premier désira de connoître l'opinion de lord Macartney, relativement à la manière dont il falloit placer les présens qui devoient rester dans le palais. On décida que les principaux articles seroient mis de chaque côté du trône, dans une des salles d'audience. L'extérieur de cette salle est magnifique. On y arrive après avoir traversé trois cours carrées, environnées de bâtimens séparés les uns des autres. La salle est placée sur une plate-forme de granit, élevée de quatre pieds au-dessus du niveau de la cour. Son toit avancé est soutenu de chaque côté par deux rangs de colonnes de bois. Le fût de ces colonnes est peint et vernissé, et le chapiteau orné de cartouches et de devises très-brillamment colorées, et portant sur-tout des dragons dont les pieds sont armés de cinq griffes. Les dragons peuvent être représentés sur les maisons et les équipages des princes de la cour de l'empereur, mais avec quatre griffes seulement à chaque pied. Les cinq

griffes sont réservées pour l'empereur seul.

Un réseau de fil-d'archal doré, qu'on peut à peine appercevoir, enveloppe l'entablement de la salle, afin d'empêcher les oiseaux de se percher sur aucune des pointes les plus avancées, qui sont en grand nombre et dans un ordre régulier. L'intérieur de la salle a plus de cent pieds de long, plus de quarante pieds de large, et au moins vingt pieds de haut. Entre la salle et le rang intérieur des colonnes du côté du midi, il y a des panneaux qui, tous, ou du moins la plupart, peuvent être ouverts et fermés à volonté.

Cette salle, spacieuse et bien éclairée, étoit très-propre au déploiement des présens. Il n'y avoit d'ailleurs que le trône, quelques grands vases d'ancienne porcelaine, avec une pendule à sérinette, jouant douze vieux airs anglais, et faite au commencement de ce siècle, suivant l'inscription qu'elle portoit, par Georges Clarke, de la rue de Leadenhall, à Londres.

Le trône, placé dans une espèce de sanctuaire, et ayant quelques marches sur le devant et de chaque côté, n'est ni riche, ni pompeux. On voit au-dessus, des caractères chinois qui annoncent la gloire et la perfection. Il y a des deux côtés des trépieds et des

s'étend virtuellement sur la terre entière. D'après ces idées, il est rare qu'ils fassent

chinois qui annoncent la gloire et la perfection. Il y a des deux côtés des trépieds et des

encensoirs, et devant le trône est une petite table, ou plutôt un autel sur lequel on fait des offrandes de thé et de fruits, parce qu'en l'absence même de l'empereur, on suppose que son esprit est toujours présent en ce lieu.

Les Anglais y allèrent par hasard dans le temps de la pleine lune, époque d'une grande fête pour les sectateurs de Fo. Parmi les différens noms qui appartiennent à l'empereur, en qualité de souverain, il y en a un qui a le même son que celui par lequel on désigne quelquefois la divinité en Chine ; et la composition des caractères écrits, qui servent pour l'un et l'autre, et qui est toujours supposée faire quelqu'allusion à l'objet qu'on veut exprimer, est précisément la même. Cette conformité a, sans doute, pris sa source dans une considération partiale en faveur du pouvoir, qui, relativement à l'état moral et à la condition des hommes en Chine, réside presqu'entièrement dans la personne du souverain. Aux yeux d'un nombre immense de ses sujets, le reste du monde est de très-peu de conséquence ; et ils croient que l'empire de ce prince s'étend virtuellement sur la terre entière. D'après ces idées, il est rare qu'ils fassent

aucune différence entre ce que lui doivent les autres nations ou les individus étrangers, et les hommages sans bornes qu'ils lui rendent eux-mêmes. Puisqu'ils lui adressent des sacrifices en son absence, il n'est point étonnant qu'ils l'adorent présent. Le ko-téou, ou adoration, comme l'expriment les mots chinois, consiste en neuf prosternemens solemnels, à chacun desquels le front doit frapper la terre. Il est difficile d'imaginer un signe extérieur d'une plus grande soumission, d'une plus profonde humilité, et qui annonce une persuasion plus intime de la toute-puissance de l'être à qui on rend un pareil hommage.

La cour de la Chine attend ces prosternemens de la part des étrangers, comme des sujets et des vassaux de l'empire. Le légat, qui en avoit déjà fait mention à l'ambassadeur, commença à le presser de se soumettre devant lui à cet usage, lorsqu'il approchoit du trône impérial. Lord Macartney étoit préparé à répondre à cette demande. Le roi d'Angleterre lui avoit donné, en termes généraux, des instructions relatives à des propositions de cette nature. Il connoissoit, d'ailleurs, avec quelle obstination la cour de

la Chine exige des cérémonies, qui ne lui rendent peut-être les ambassades si agréables, que parce qu'elles sont accompagnées de marques d'humiliation de la part des puissances qui les lui adressent. C'est dans cet esprit qu'on avoit pris soin d'écrire, en gros caractères chinois, sur les pavillons des yachts et des chariots de l'ambassade : — « AMBASSADEUR PORTANT TRIBUT DU PAYS » D'ANGLETERRE ».

Comme il étoit possible que la signification de ces caractères ne fût point expliquée à lord Macartney, il ne crut pas devoir s'en plaindre formellement, parce que, d'ailleurs, si on lui avoit refusé une satisfaction à cet égard, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, il eût été obligé de s'arrêter en chemin, et de terminer sa mission d'une manière aussi fâcheuse que soudaine. Cependant, ces caractères avoient été remarqués. Ils étoient répétés dans la gazette de la cour. Ils devoient être insérés dans les annales de l'empire. Ils pouvoient passer en Europe par le moyen des Russes qui résident à Pékin, et des missionnaires qui s'y rendent des divers pays catholiques. Il importoit donc que l'ambassadeur fût encore plus attentif à toutes

ses actions, de peur qu'on ne les représentât comme peu convenables pour le souverain qu'il avoit l'honneur de représenter.

Sous le règne qui précéda celui de l'empereur actuel, de pareilles considérations empêchèrent l'ambassadeur de Russie de se soumettre aux cérémonies d'usage, pour approcher le trône chinois, jusqu'à ce qu'on eût fait un pacte, en forme, par lequel on convint, qu'en pareille occasion, les Chinois rendroient les mêmes honneurs aux souverains russes.

Les Hollandais qui, dans le dernier siècle, se soumirent sans difficulté à toutes les cérémonies qu'on leur prescrivit, parce qu'ils espéroient d'obtenir en retour quelques avantages lucratifs, se plaignirent ensuite d'être traités avec négligence, et renvoyés sans qu'on leur promît la moindre faveur.

On dit que quelques missionnaires, résidant à la cour de la Chine, y ont montré que la Hollande n'occupoit qu'un point sur la carte, et ont observé que sa prépondérance politique étoit proportionnée à son peu d'étendue. Il est possible qu'on ait essayé d'appliquer la même règle à l'Angleterre. Les ministres de la Chine ont,

jusqu'à présent, reçu des renseignemens si inexacts, si incertains, si partiaux, sur l'état réel des diverses puissances européennes, que les différens degrés de répugnance que montreroient les ambassadeurs de ces puissances pour les prétentions de supériorité affectées par la cour de Pékin, pourroient y servir de mesure pour juger de leur importance relative. D'un autre côté, l'Europe a aujourd'hui un commerce si étendu, et des communications si fréquentes avec le reste du globe, que le représentant d'une de ces puissances, quelqu'éloigné que soit le pays où il est envoyé, ne peut y rien faire que les autres regardent comme insignifiant, ou négligent d'observer. Certes, il n'est pas raisonnable de supposer que la prospérité d'une nation ne dépend pas en partie du caractère qu'elle déploie au-dehors, et du rang qu'elle y maintient. Si l'on eût oublié ce principe, il y auroit eu lieu d'appréhender que dans les dispositions où étoient alors les ministres chinois, on eût sacrifié la dignité sans obtenir plus de faveur. Le cabinet de Londres vouloit avoir des relations diplomatiques à Pékin pour détruire peu-à-peu les préventions qu'on avoit conçues contre les Anglais depuis leur

première apparution sur les côtes de la Chine, préventions qui avoient été fortifiées par les mensonges débités contr'eux. A ces préventions, se joignoit encore la nouvelle et défavorable impression dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la guerre du Thibet

Malgré l'hospitalité avec laquelle l'ambassade étoit traitée, et les distinctions et même la splendeur qni l'accompagnoient, on voyoit que plusieurs hommes en place, et principalement les chefs tartares, se méfioient de ses desseins. Ils sembloient craindre que les Anglais n'eussent envie de partager enfin, avec les Tartares eux-mêmes, la domination de la Chine. Il n'est point de gouvernement qui haïsse, redoute autant que celui de la Chine, les principes de la révolution française; et comme ces principes, ainsi que l'ambassade anglaise venoient de l'Occident, le gonvernement chinois étoit encore plus éloigné de vouloir étendre ses relations avec cette partie du globe; et le voisinage de la France sembloit devoir nuire à l'Angleterre à une très-grande distance de l'Europe (1).

(1) On voit que la passion emporte ici l'auteur, dont l'esprit est en général très-calme. Peut-être est-il

Quand ces circonstances extraordinaires et défavorables qui ne pouvoient être ni prévues, ni empêchées, n'eussent pas eu lieu : on n'auroit pas pu s'attendre que des avantages soudains dussent résulter d'une communication directe entre les cours de Londres et de Pékin. Les Anglais n'avoient réellement à espérer qu'un changement en leur faveur dans l'esprit du gouvernement, et de cette partie du public dont les opinions influent insensiblement sur ses supérieurs. Un tel changement ne pouvoit donc être que graduel, et cependant il importoit à-la-fois et aux intérêts des possessions britanniques de l'Indostan, et à ceux du commerce, sinon de toute l'Europe, au moins de l'Angleterre. L'ambassadeur ne parut ni découragé, ni inquiet à l'égard du résultat de ses négociations: mais il en étoit intérieurement affecté.

Un essai pour établir des relations amicales et utiles, avec une cour soupçonneuse

permis à un Français de douter de la vérité de ces assertions : mais en suspposant que les Chinois craignent et haïssent les principes de notre liberté, je demande si les Anglais n'ont pas contribué à les leur faire craindre et haïr? (*Note du Traducteur.*)

et repoussante, exigeoit qu'on levât, dès le commencement, les principales difficultés. Ce n'étoit qu'en cherchant à cultiver la bienveillance de cette cour, par l'entremise d'agens capables, et par une conduite judicieuse, polie, et non abjecte, qu'on pouvoit obtenir son estime et sa confiance. Il étoit enfin de la plus grande conséquence que dans cette première ambassade, le représentant du roi d'Angleterre ne voulût point, pour s'assurer personnellement un accueil agréable, accepter des propositions, ou consentir à des actes qui pouvoient blesser la dignité de son souverain et l'honneur de son pays, aux yeux des autres nations. Si, au contraire, cette dignité, cet honneur, étoient respectés la première fois qu'on traitoit à la cour de la Chine, les successeurs de l'ambassadeur pouvoient ensuite, sans s'exposer à de fâcheuses conséquences, se conformer aux usages du pays.

Quoique le légat n'ignorât point ce qui s'étoit passé du temps de l'ambassadeur russe, il espéroit, d'après le caractère traitable de l'ambassadeur anglais, que, sans y mettre aucune condition, ce ministre accéderoit à sa demande. Un tel succès ne lui eût pas

fait peu d'honneur aux yeux des ministres qui étoient plus attachés que l'empereur lui-même, à cette antique prétention de supériorité sur toutes les nations. Pour donner plus d'effet à ses sollicitations, le légat employa aussi celles des mandarins les plus intimement liés avec son excellence. Ceux-ci s'acquittèrent de cette commission d'une manière très-adroite et très-insinuante. Ils commencèrent par des remarques sur les coutumes des différentes nations, et l'avantage que trouvoient les voyageurs à se conformer à ces coutumes dans quelque pays où ils allassent. Parlant ensuite de la manière dont on étoit présenté à l'empereur, ils citèrent le prosternement comme une cérémonie ordinaire, qu'il seroit désagréable de faire avec mal-adresse, et ils dirent qu'en conséquence, on avoit coutume de la pratiquer quelque temps auparavant.

Ils ne furent pas, alors, peu surpris d'entendre citer un fait, attesté par l'histoire; c'est qu'un Européen (1), revêtu du caractère d'ambassadeur auprès d'un puissant monarque de l'Orient (2), s'étant soumis à sa

(1) Timagoras.
(2) Le roi de Perse.

prosterner devant lui, fut, à son retour parmi ses compatriotes (1), condamné à perdre la vie, comme ayant dégradé la nation qu'il représentoit. On observa encore aux mandarins que, dans les temps modernes, de moindres condescendances avoient été sévèrement réprimées; qu'on regardoit les actions des hommes publics, moins comme les leurs propres, que comme celles des souverains qu'ils représentoient. — Que d'après ces principes, un monarque ne devoit point s'attendre que les ambassadeurs des puissances étrangères se soumissent à des cérémonies pratiquées par ses propres sujets, et qu'il y avoit une distinction juste et nécessaire entre des actes d'hommage et de soumission, et des marques volontaires d'estime et d'amitié.

Dans cette circonstance délicate, l'ambassadeur résolut d'employer tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour satisfaire aux vœux supposés de l'empereur, sans manquer à son devoir envers son propre souverain. Il ne prétendit donc point se dispenser de la cérémonie du prosternement : mais il offrit de l'accomplir à des conditions qui, sans la rendre moins respectueuse pour la

(1) Les Athéniens.

personne

personne de l'empereur, en écartoient le principal inconvénient, c'est-à dire, empêchoient qu'on ne pût la regarder comme un acte d'hommage et de dépendance du représentant d'un souverain étranger.

Les conditions qu'il proposa, étoient qu'un Chinois, d'un rang égal au sien, feroit devant un tableau où le roi d'Angleterre étoit peint en habit de cérémonie, les mêmes prosternemens qu'on exigeoit du représentant de ce roi, devant le trône impérial.

Il étoit important que cette proposition fût donnée par écrit, et traduite exactement en chinois, de peur que quelque méprise ou quelque mauvaise volonté ne lui fissent manquer son effet. Quoique né en Chine, l'interprète de l'ambassade ignoroit absolument le style nécessaire pour le palais impérial; et en s'occupant du latin et de l'italien pendant plusieurs années qu'il étoit resté à Naples, il avoit perdu l'habitude d'écrire les caractères chinois, caractères compliqués, dont le nombre ne s'élève pas à moins de quatre-vingt mille. Les missionnaires européens, employés par la cour, entendent la langue, mais ils entreprennent rarement d'écrire, et sur-tout des papiers officiels, pour lesquels

ils emploient un Chinois lettré, auquel ils expliquent verbalement ce qu'ils ont besoin de communiquer.

Le légat, qui ne visoit à rien moins qu'à obtenir un consentement pur et simple à ce qu'il proposoit, n'étoit nullement disposé à recevoir des stipulations par écrit, et n'auroit offert ni accordé volontairement aucun secours pour cela. Cependant, ces difficultés pouvoient être surmontées par le moyen des missionnaires européens. Lord Macartney savoit que ces missionnaires étoient très-disposés à lui rendre visite : il demanda qu'ils en obtinssent la permission. Il n'y avoit pas de doute que quelques-uns d'entre eux ne fussent très-nécessaires pour suppléer l'interprète dont la santé étoit quelquefois dérangée, et pour expliquer les choses dont les personnes attachées à l'ambassade avoient besoin dans les occurrences les plus ordinaires. En outre, il étoit vraisemblable que, grâce aux lettres de recommandation, portées à ces missionnaires de la part de leurs supérieurs et de leurs amis d'Italie, il s'en trouveroit quelqu'un qui hasarderoit de procurer une traduction fidèle des papiers les plus nécessaires à l'ambassadeur,

et peut-être aussi de donner beaucoup de renseignemens utiles.

Après plusieurs sollicitations, l'ambassadeur vit plusieurs missionnaires : mais ils ne lui furent présentés que d'une manière cérémonielle, circonspecte, en présence du légat, et ayant à leur tête le jésuite portugais, dont faisoient mention les lettres d'un autre missionnaire que nous avons rapportées plus haut. Ce jésuite sembloit avoir tout l'orgueil qu'inspire quelquefois l'habit ecclésiastique, orgueil accru en lui par l'honneur d'avoir été récemment décoré d'un bouton bleu, qui le rendoit supérieur à ses collègues, car ils ne portoient que le bouton blanc. Cependant il étoit peu propre à servir d'interprète à un ministre britannique : il n'entendoit ni la langue anglaise, ni celle (1) qu'on parle le plus généralement dans l'Europe moderne. D'ailleurs, en parlant à ses compagnons, il laissoit suffisamment appercevoir combien il étoit contraire aux Anglais, tandis que les missionnaires des autres pays donnèrent des marques évidentes de bonne volonté et de zèle pour le succès de l'ambassade.

La visite des missionnaires ayant fourni

(1) C'est sans doute le français. (*Note du Traduct.*)

l'occasion de demander que l'ambassade quittât Houng-Ya-Yuen, pour aller à Pékin, parce qu'on feroit plus commodément dans cette capitale les préparatifs nécessaires pour le voyage de Zhé-Hol, le jésuite encouragea le légat à résister à cette demande, en faveur de laquelle s'étoient réunis tous les autres Européens. Dans une autre entrevue, qui fut la seule que l'ambassadeur put avoir avec ce Portugais, ce ministre essaya de l'attacher aux intérêts de la nation anglaise. Le jésuite changea, en effet, de ton, et assura qu'il rendroit service à l'ambassade; ce que promirent aussi pour lui quelques-uns de ses compatriotes, qui étoient des hommes très-estimables. Mais les Chinois préférèrent l'interprète de son excellence, parce que comme il étoit né dans le pays, il avoit une prononciation plus agréable pour eux, que l'accent étranger du missionnaire.

Ce dernier voulut se faire un mérite auprès de l'ambassadeur, en persuadant au légat d'écrire à l'empereur pour connoître sa volonté relativement au désir qu'avoit son excellence d'aller à Pékin; sans quoi il prétendoit que ce déplacement ne pouvoit avoir

lieu. Mais le gouverneur du palais de Yuen-Min-Yuen, qui étoit d'un rang supérieur à celui du légat, et avoit plus de pouvoir que lui, se mêla de cette affaire ; et aussitôt l'ambassade fut conduite à Pékin. Là, tous les Anglais furent logés dans un vaste palais consistant en plusieurs corps de bâtimens, qu'un receveur des revenus et des douanes de Canton avoit, dit-on, fait construire avec le produit de ses rapines sur le commerce britannique. Mais ce palais avoit été confisqué au profit de la couronne, à cause d'autres rapines exercées depuis sur les Chinois, par le même homme, dans un emploi qu'il avoit rempli plus près de la capitale.

Ce palais étoit construit sur le modèle général de ceux des grands mandarins. Un mur de brique très-élevé, et formant un parallélogramme, entouroit tout l'emplacement. Ce mur étoit, en dehors, simple, blanchâtre, et n'avoit qu'une porte dans l'un de ses angles, laquelle s'ouvroit sur une rue étroite, et ne promettoit nullement les superbes édifices auxquels elle conduisoit. Dans toute sa longueur, il supportoit le faîte d'un toit, dont le bord reposoit sur un autre mur parallèle; et sous ce toit étoient divers

appartemens de domestique, et les offices. Le reste de l'enceinte étoit divisé en plusieurs cours carrées et de différente grandeur. Dans chaque cour étoit un bâtiment placé sur une plate-forme de granit et entouré d'une colonnade. Les colonnes étoient de bois, de près de seize pieds de haut, de seize pouces de diamètre à leur pied, et diminuant graduellement de plus d'un sixième. Elles n'avoient ni chapiteau, ni base, suivant la stricte signification de ces termes, dans les ordres d'architecture grecque. Elles n'avoient même aucune division du côté de l'entablement : mais elles étoient unies dans la partie qui supportoit la corniche, ainsi qu'en bas, où elles reposoient dans le creux d'une pierre ronde, qui formoit un cercle autour d'elles, à-peu-près comme dans l'ordre toscan.

Entre les colonnes, et à environ un quart de la longueur, depuis la corniche en bas, on avoit sculpté des ornemens en bois, qu'on pouvoit appeler un *entablement*, et dont la couleur étoit différente de celle des colonnes qui étoient toutes peintes en rouge. La colonnade servoit de support à cette partie du toit qui s'avançoit en courbe jusqu'au-delà

de la plate-forme, et se relevoit vers les angles. Par ce moyen, on étoit à couvert dans chaque partie de ces vastes édifices, dans l'ensemble desquels on comptoit, au moins, six cents colonnes.

Le principal appartement fut occupé par l'ambassadeur. A côté de cet appartement, étoit une salle construite pour un théâtre particulier et pour des concerts. Il y avoit, sur le derrière, des appartemens particuliers, et tout autour une galerie pour les spectateurs.

Un seul de ces bâtimens avoit plus d'un étage; c'étoit celui des femmes, lorsque le propriétaire habitoit le palais. Il étoit situé dans la cour la plus reculée. Le devant consistoit en une salle longue et très-élevée, avec des fenêtres garnies de papier de Corée, à travers lequel il étoit impossible de distinguer aucun objet. Dans le fond, étoit une galerie à la hauteur d'environ dix pieds, laquelle conduisoit dans diverses petites chambres, qui n'étoient éclairées que par la salle. Les fenêtres de ces chambres étoient garnies de gaze, montée sur des châssis de bois, et ornée de fleurs, de fruits, d'oiseaux, d'insectes, brodés à l'aiguille ou peints en miniature. Quoique plus

petit, cet appartement étoit plus élégant que la plupart des autres. Il y avoit en outre, sur le derrière, une petite cour avec des offices; et tout y sembloit fait pour la retraite.

Dans l'une des premières cours, étoit une grande pièce d'eau, au milieu de laquelle s'élevoit un pavillon en pierre, représentant exactement un de ces bateaux chinois qui sont couverts. Dans d'autres cours, on avoit planté des arbres; et la plus grande offroit une pile de rochers, entassés comme au hasard, mais solidement fixés les uns sur les autres. A l'une des extrémités, étoit un endroit, préparé pour un petit jardin, qu'on n'avoit pas, sans doute, eu le temps d'achever. Le propriétaire de ce palais avoit peu joui du fruit de ses rapines; et il étoit en ce moment condamné à être exécuté pour prix de ses iniquités.

Dans ce palais, on eut bientôt occasion de voir un des missionnaires de Pékin. Bien disposé en faveur de l'ambassade, il consentit volontiers à procurer le traducteur dont on avoit besoin; et, en conséquence, il présenta un jeune chrétien chinois, ordinairement employé par lui, et très propre à remplir cet office. Mais, telle est la crainte habituelle

qu'ont les Chinois d'offenser en rien les personnes revêtues de l'autorité, ou de se mêler, en aucune manière, des affaires d'état; telle étoit, sur-tout, l'appréhension que ce jeune chrétien avoit de déplaire au légat, si son écriture étoit reconnue, qu'on ne put pas le déterminer à la laisser paroître. On savoit, d'ailleurs, bien certainement, qu'un homme né à Canton, avoit été mis à mort pour avoir écrit une pétition chinoise en faveur des Anglais. Cependant, la difficulté fut surmontée par le moyen du jeune homme, que nous avons déjà dit être attaché à l'ambassadeur en qualité de page, et qui avoit non-seulement fait assez de progrès dans la langue chinoise, pour servir quelquefois d'interprète, mais pour copier avec une facilité extraordinaire les caractères chinois. Il fut nécessaire d'avoir recours à lui pour tous les papiers qu'on eut depuis occasion de présenter dans la même langue.

Les procédés qu'il fallut employer avec le chrétien de Pékin, furent un peu pénibles. M. Hüttner traduisit d'abord le mémoire anglais en latin, pour l'interprète de l'ambassade, lequel n'entendoit point l'original. Cet interprète expliqua ensuite verbalement

le sens du latin, dans la langue familière de la Chine, et le nouveau traducteur le rendit dans le style des papiers officiels. Le page mit immédiatement cette traduction au net; et, pour tranquilliser le traducteur, on déchira le brouillon en sa présence.

Le mémoire de l'ambassadeur étoit adressé à Ho-Choung-Taung, Colao, premier ministre de l'empereur. En voici le contenu : — « Sa » majesté, le roi de la Grande-Bretagne, » en envoyant une ambassade à sa majesté » l'empereur de la Chine, a voulu plei- » nement donner les plus grands témoi- » gnages de son estime particulière et de » sa vénération pour sa majesté impériale. » L'ambassadeur, chargé de faire connoître » ces sentimens, désire ardemment de rem- » plir cet objet de sa mission avec zèle et » avec efficacité. Il est également prêt à se » conformer à toutes les cérémonies exté- » rieures, pratiquées par les sujets de sa » majesté impériale, et les princes tribu- » taires qui paroissent à sa cour, non-seu- » lement pour éviter les embarras de la » nouveauté, mais afin de montrer, par » son exemple, en faveur d'une des nations » les plus grandes et les plus lointaines, la

» haute et juste opinion qu'inspirent uni-
» versellement la dignité et les vertus trans-
» cendantes de sa majesté impériale.

» L'ambassadeur s'est déterminé, sans
» hésiter, à agir de cette manière, seulement
» à une condition dont il se flatte que sa
» majesté impériale sentira immédiatement
» la nécessité, et à laquelle elle aura la
» bonté d'accéder, en donnant des ordres
» qui préviennent le danger auquel le zèle
» de l'ambassadeur pour sa majesté impé-
» riale l'expose; car l'ambassadeur souffriroit
» certainement beaucoup, si sa conduite,
» en cette occasion, pouvoit être regardée
» comme étant, en aucune manière, in-
» digne du rang illustre et sublime qu'oc-
» cupe, parmi les souverains indépendans,
» le maître qu'il représente. Ce danger peut
» être aisément évité, et la satisfaction com-
» plète des deux côtés, si sa majesté impé-
» riale donne ordre que l'un des officiers de
» sa cour, d'un rang égal à celui de l'am-
» bassadeur, accomplisse devant le tableau
» où le roi d'Angleterre est représenté en
» grand et revêtu de ses habits royaux, et
» que l'ambassade a actuellement à Pékin,
» les mêmes cérémonies qu'accomplira l'am-

» bassadeur devant le trône de sa majesté
» impériale ».

Ce mémoire fut adressé suivant la forme convenable, et remis au légat qui promit de le faire parvenir immédiatement à la cour. Il sembla, en même-temps, en approuver le contenu. Ni les missionnaires, ni les principaux chinois à qui il fut communiqué, ne doutèrent nullement que l'empereur n'acquiesçât à la demande de l'ambassadeur. Dans le fait, la réciprocité des cérémonies qu'on exigeoit de la part d'un des sujets de sa majesté impériale pouvoit se faire sans pompe dans une chambre particulière, et être à peine connue dans l'empire; mais les prosternemens de l'ambassadeur devoient avoir lieu dans une fête solemnelle, en présence de tous les princes tributaires et des premiers hommes de l'état, et on ne pouvoit manquer d'en rendre compte dans les gazettes publiées officiellement.

Dans cette persuasion, on se prépara immédiatement à se rendre en présence de l'empereur. Ceux des présens qui devoient être conduits en Tartarie, furent, ainsi que le bagage de l'ambassade, portés de Houng-Ya-Yuen à Pékin. Parmi ces premiers objets,

il y avoit six petites pièces de campagne, en cuivre, d'un beau jet, d'une forme élégante, et placées sur de longues roues. On les avoit récemment essayées pour exercer les artilleurs de la garde, afin de les préparer à manœuvrer en présence de sa majesté impériale. Chaque pièce tiroit plusieurs coups par minute. Tant de célérité dans des manœuvres militaires, faites par des étrangers, ne plaisoit pas beaucoup au légat, qui en fut témoin. Il affecta de dire qu'on pourroit en faire autant dans l'armée impériale; et lui qui, auparavant, avoit paru tant désirer que tous les présens fussent conduits à Zhé-Hol, à la suite de l'ambassadeur, fut tout-à-coup d'avis qu'on n'y transportât point les pièces de campagne, parce que l'empereur devoit bientôt retourner à Pékin. Il y avoit parmi le bagage de l'ambassade autant de petits barils de poudre à canon qu'on avoit prévu en avoir besoin soit pour les salves, soit pour l'exercice des artilleurs, et des fusiliers des gardes. Cette poudre fut aussi un objet d'inquiétude pour le légat. Il demanda qu'elle lui fût livrée, et on la lui livra sur-le-champ, parce que c'étoit une chose indifférente. Toute la conduite de ce Tartare

déceloit une ame tourmentée de la crainte de voir les Chinois prendre une plus haute idée de la valeur anglaise, que de celle de sa nation.

Pour les Chinois, ils admiroient sincèrement un grand nombre d'objets que les Anglais avoient apportés, soit pour présens, soit pour l'usage de plusieurs d'entr'eux, et qu'ils avoient déployés pour satisfaire la curiosité de leurs hôtes, et pour tâcher de répandre parmi eux le goût des marchandises anglaises. La plupart des ustensiles d'un usage commun en Angleterre sont également employés à la Chine, et faits dans le pays, mais ceux des Chinois sont, en général, inférieurs et pour la qualité et pour la propreté. La quincaillerie anglaise est extrêmement recherchée en Chine; et si dans la suite des temps les vaisseaux de la compagnie des Indes ont un libre accès dans le port de Tien-Sing, les manufactures de Birmingham et de Scheffield éprouveront bien plus de demandes, par rapport à la consommation que Pékin fera de leurs marchandises.

La ville de Pékin n'est pas aussi grande, proportionnément au reste de la Chine,

que l'est Londres relativement à l'Angleterre. La principale partie de Pékin s'appelle *la cité tartare*, parce qu'elle a été rebâtie au treizième siècle, sous la première dynastie tartare. Elle forme un parallélogramme dont les quatre murs font face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire d'environ quatorze milles carrés, dans le centre de laquelle est le palais impérial, qui occupe en dedans du mur jaune, au moins un mille carré. Le tout ensemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres, dans toute son étendue. Mais indépendamment du vaste territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille jusques dans le voisinage de la mer Caspienne, ses quinze anciennes provinces sont à la Grande-Bretagne à peu-près comme de quinze à un.

Une autre partie de Pékin attenante au mur de la cité tartare, est distinguée sous le nom de *cité chinoise*. Là logent, pour la plupart, les habitans des provinces que leurs affaires conduisent dans la capitale. Ses murailles, qui tombent presqu'en ruine, renferment un vaste espace d'environ neuf milles carrés. Cependant il n'y a que peu de ce terrain occupé par des maisons qui

sont peu élégantes, irrégulières et remplies de monde. Le reste du terrain n'est point bâti, et il y en a une partie en culture. C'est là qu'on a élevé le *Sien-Nong-Tan*, c'est-à-dire, l'éminence des vénérables agriculteurs. L'empereur s'y rend tous les printemps, et, conformément à l'ancien usage, il prend en main la charrue et la dirige à travers un petit champ pour honorer la profession de laboureur. Tandis que ce monarque est occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de paysans l'accompagne, en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture. Ensuite les princes de la cour et les grands officiers de l'état, prennent la charrue à son exemple, et tracent en sa présence plusieurs sillons. Ils sont tous, ainsi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour. Le produit du champ labouré par leurs mains est recueilli soigneusement, et suivant l'annonce qu'on en fait solemnellement, il surpasse en qualité et en quantité ce qu'a rendu, dans la même année, tout autre terrain d'une égale étendue. La célébration de cette fête, qu'on peut avec raison, appeler *une fête exemplaire*, est publiée dans les villages de l'empire les plus

plus éloignées. Elle est destinée à causer de la satisfaction au plus humble paysan, et à le consoler un peu des contre-temps que lui occasionnent fréquemment les vicissitudes des saisons, quand il se rappelle que sa profession a été adoptée et ennoblie par son souverain, qui se trouve, en effet, incorporé dans la plus utile et la plus nombreuse classe de ses sujets, et semble avoir dès-lors un intérêt commun avec eux.

C'est aussi dans l'enceinte de la cité chinoise, qu'on a élevé le *Tien-Tan* (1), c'est-à-dire, *l'Eminence du Ciel*. Le simple caractère *tien*, ou ciel, est tracé sur le principal édifice de cette éminence. La forme de l'édifice est ronde, par allusion à la voûte des cieux, qui paroît telle à nos regards. Ainsi, le *Ti-Tan*, ou *Temple de la Terre*, est carré, parce que les anciens Chinois croyoient que la terre étoit un carré parfait.

Dans le solstice d'été, lorsque la chaleur du soleil est à son plus haut dégré, l'empereur se rend en pompe sur le *Tien-Tan*,

(1) L'architecture chinoise a déployé toute sa magnificence dans le Tien-Tan. L'empereur ne peut avoir dans aucun de ses palais rien d'aussi riche et d'aussi parfait que ce qui sert à orner ce temple du ciel. (*Note du Trad.*)

pour reconnoître le pouvoir de l'astre qui éclaire le monde, et le remercier de sa bénigne influence. Dans le solstice d'hiver, des cérémonies à-peu-près pareilles sont accomplies dans le temple de la Terre. Il n'y a rien de personnifié dans l'un, ni dans l'autre temple.

Quelques-uns des législateurs de la Chine se sont élevés de la contemplation d'une existence matérielle jusqu'à une première cause, à laquelle ils ont donné un nom, et d'autres ont ajouté des sacrifices d'animaux à l'hommage qu'il faut lui rendre, comme si c'étoit un être susceptible d'être flatté par la destruction de la vie qu'il a donnée.

L'adoration solemnelle du ciel et de la terre, n'a lieu que de la part de l'empereur seul; et c'est pour sa commodité qu'elle se fait à Pékin, où ce prince paroît dans plusieurs autres grandes cérémonies, inventées par le double intérêt de la politique et de la religion. Ce sont presque les seuls spectacles publics qu'il y a dans cette ville; et on peut un peu les comparer aux *fonzioni*, ou cérémonies religieuses du pontife de Rome. A d'autres égards, on voit dans la métropole de la Chine peu de ces causes qui contribuent à l'agrandissement des autres capitales.

Pékin est seulement le siége du gouvernement de l'empire. Il n'a point de port. Il n'est point le rendez-vous du commerce; il n'a point de manufactures. Il ne s'y rassemble pas de diète représentative avec un grand nombre de députés, pour aider, examiner, ou réprimer les mesures du gouvernement. Ce n'est pas, non plus, un lieu de plaisir ou de dissipation.

Les principales villes de l'Europe doivent en très-grande partie leur opulence, leur grandeur et leur population à l'affluence de ces hommes qui, grâce à leurs pères ou à la faveur du prince, possèdent des richesses, sans avoir eu besoin de travailler pour les acquérir, et cherchent dans le concours du grand monde, des occasions de jouir de leur fortune, de la manière la plus agréable. Ils retirent la plus grande partie du revenu net de leur pays. Délivrés de l'inquiétude de se procurer leur subsistance, ignorant les passions de l'avarice et de l'ambition, presqu'étrangers aux soins ordinaires de la vie, jamais distraits par les incertitudes qui accompagnent toutes les entreprises, ils composent la partie de la société, la plus agréable et la plus instruite. Beaucoup de perfectionne-

mens, et quelques-unes des plus belles inventions dans les sciences, ont été le fruit de leur loisir. C'est principalement parmi eux qu'on trouve ces sentimens purs et élevés, et ces mœurs douces et polies, qui distinguent le caractère des honnêtes gens. Mais, excepté en ce qui concerne les sciences et les beaux-arts, ils sont peu utiles aux autres parties de la société, dont l'industrie assure leur subsistance. Les gens de cette classe, qui comprend les riches et les oisifs parmi la noblesse, et ceux d'un rang inférieur, sont très-nombreux dans toutes les parties de l'Europe. Leurs familles, leurs domestiques, les personnes qui travaillent pour leurs besoins multipliés, ou pour leurs divers amusemens, contribuent beaucoup à l'accroissement de chaque capitale. Mais, Pékin ne doit presque point à de pareilles causes, son étendue et sa population. La plupart des hommes y remplissent des postes qui leur sont régulièrement assignés, ou ils sont employés auprès de ceux qui les occupent. Excepté peut-être quelques parens de l'empereur, on n'y voit guère de ces gens dont la seule affaire est de chercher le plaisir, et de perdre un temps que d'autres sont dans

la nécessité d'employer en remplissant quelque devoir public, ou en travaillant à gagner leur vie.

A la Chine, il y a moins d'inégalité dans les fortunes que dans les conditions des hommes. Les anciennes annales de l'empire attestent que pendant très-long-temps les habitans y jouissoient de la terre, ainsi que des autres élémens, presqu'en commun. Le pays étoit divisé en petits districts égaux, et chaque district étoit cultivé en commun par huit familles qui composoient chaque village, et jouissoient de tout le fruit de leurs labeurs, à l'exception d'une partie qu'on réservoit pour les dépenses publiques. Ce ne fut qu'à la suite d'une révolution, dont parlent, avec douleur, toutes les histoires chinoises, antérieures à l'ère chrétienne, que l'usurpateur distribua toutes les terres aux compagnons de ses victoires, allouant seulement aux cultivateurs une petite portion du revenu.

La propriété des terres devint, en même temps, héréditaire; mais, dans la suite, les domaines ont été subdivisés en petites parties, par les partages successifs des possessions que chaque père laisse également

à tous ses enfans. Les filles ne reçoivent jamais de dot. Il est très-rare qu'il n'y ait, dans une famille, qu'un seul fils pour recueillir l'héritage de ses parens, et plus rare encore qu'on y ait des successions collatérales. Les mœurs du pays, ainsi que le vœu de la nature, engagent les hommes à se marier de bonne heure. On y regarde comme une sorte de déshonneur de n'avoir point d'enfans. Les hommes qui en sont privés, adoptent ceux des autres, et dès-lors, ils leur appartiennent exclusivement. Si l'on se marie avec une femme stérile, on a le droit d'en épouser une autre pendant la vie de la première (1). Les gens riches peuvent, ainsi que dans la plupart des autres contrées de l'Orient, avoir des concubines, sans qu'on leur en fasse un crime (2). Les enfans de ces concubines sont considérés comme ceux de la femme légitime, pour laquelle on leur

(1) C'est-à-dire, lorsque la première a quarante ans. (*Note du Traducteur.*)

(2) Les législateurs chinois permettent le concubinage; et Confucius l'autorise sous le voile de l'allégorie : « Quand l'habit qu'on porte est vieux, usé, ou hors » d'usage, dit ce philosophe, on peut en prendre un » autre ». (*Note du Traducteur.*)

inspire de bonne heure de grands sentimens de respect et d'affection; et ils jouissent de tous les droits de la légitimité.

Toutes ces différentes causes contribuent sans cesse à égaliser les fortunes, et peu de personnes accumulent assez de richesses, pour que ces causes ne finissent pas par les diviser. En outre, les richesses donnent, en Chine, fort peu d'importance, et point de pouvoir. Lorsqu'on n'y a pas d'emploi, la propriété n'est jamais parfaitement sûre. Il n'y a point de ces dignités héréditaires qui peuvent donner de la considération et de la prépondérance. L'autorité que le gouvernement confie, pèse plus sur les riches sans protection, que sur les pauvres qui ne tentent point la cupidité. Les Chinois remarquent communément que, parmi eux, les fortunes se conservent rarement dans la même famille jusqu'à la troisième génération, soit parce qu'elles sont divisées entre plusieurs héritiers, soit parce qu'on les perd dans des spéculations commerciales, au jeu, ou dans de folles dépenses, soit enfin, parce qu'elles sont extorquées par des mandarins oppresseurs. On ne peut monter l'échelle de l'ambition que par des études longues et pénibles, et en

excellant dans les lettres, qui seules rendent capables de remplir les emplois publics.

A la Chine, il n'y a proprement que trois classes d'hommes. Les lettrés, parmi lesquels on choisit les mandarins; les agriculteurs, et les artisans, dans le nombre desquels on comprend les marchands. Ce n'est qu'à Pékin qu'on confère les derniers degrés dans les lettres, à ceux qui, dans un examen public, montrent qu'ils ont acquis beaucoup de lumières sur les sciences de la morale et du gouvernement, telles qu'elles sont enseignées dans les anciens auteurs chinois, et avec lesquelles l'histoire du pays est intimement mêlée. L'empereur distribue parmi ces gradués, tous les emplois civils de l'état. Les candidats qui veulent obtenir les derniers degrés, sont ceux qui, dans la capitale de chaque province, ont subi avec succès un pareil examen. Ceux qui ont été élus dans les villes du second ordre, c'est-à-dire, dans la principale ville de chaque district, deviennent les candidats des capitales des provinces. Ceux qui n'ont pas assez de capacité pour la première ou pour la seconde classe, peuvent encore prétendre à des emplois subordonnés et proportionnés au degré

pour lequel ils ont réussi. Ces examens se font avec une grande solemnité, et d'une manière qui paroît très-impartiale. Les emplois dans l'armée sont également donnés à ceux qui l'ont emporté sur leurs concurrens dans les sciences et dans les exercices militaires.

Les grands tribunaux sont, à cause de la commodité, placés auprès de la porte méridionale du palais impérial de Pékin. C'est à eux qu'on rend exactement compte de tout ce qui se passe dans l'empire. Les affaires du moment sont rapportées par ces tribunaux, aux conseils particuliers de l'empereur, avec des avis motivés. Il y a un corps de doctrine, composé d'après les ouvrages écrits dès les premiers âges de l'empire, confirmé par les législateurs et les souverains successifs, et transmis d'âge en âge avec une vénération toujours croissante. Cette doctrine sert de règle aux jugemens des tribunaux, et certes, elle est fondée sur les grandes bases de la justice universelle et sur les principes d'humanité les plus purs.

L'empereur se conforme ordinairement aux avis de ces tribunaux. Il y a un tribunal chargé d'examiner les talens et les qualités

que les mandarins développent dans leurs emplois, de proposer le déplacement de ceux qui manquent de capacité ou de justice. Un autre a pour objet la conservation des mœurs et de la morale de l'empire. Les Européens l'appellent le tribunal des cérémonies, parce qu'il les règle, en établissant pour maxime que les formes extérieures contribuent beaucoup à empêcher qu'on ne s'écarte des règles de la morale. Le plus difficile, le plus sévère des tribunaux est celui des censeurs. Il examine l'effet des loix subsistantes, ainsi que la conduite des autres tribunaux, des princes, des grands officiers de l'état et de l'empereur lui-même. Il y a ensuite divers tribunaux subordonnés, tels que ceux des mathématiques, de médecine, des travaux publics, de littérature et d'histoire. Le tout forme un systême régulier, établi à une époque très-reculée, conservé avec très-peu d'altérations par les différentes dynasties, et repris aussitôt qu'a cessé la puissance de quelques princes dont les caprices ou les passions l'ont écarté. Les changemens qui ont été faits par la famille qui occupe actuellement le trône, viennent de l'admission d'autant de Tartares que de Chinois dans chaque tribunal. L'opinion des

premiers l'emporte, dit-on, toujours sur celle des autres. Il est vrai que plusieurs d'entr'eux sont des hommes, qui joignent à de grands talens beaucoup de force d'ame et des mœurs très-polies. Le vieux vice-roi de Pé-Ché-Lée est de race tartare.

Dans le siècle dernier, le jésuite Grimaldi, cité par Gemelli Carreri, prétendoit que la population de Pékin s'élevoit à seize millions d'ames. Un autre missionnaire a beaucoup réduit cette estimation, et porté celle de la cité tartare à un million un quart seulement. D'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, toute la ville contient environ trois millions d'habitans. Les maisons basses de Pékin semblent ne pouvoir pas suffire à une pareille population: mais il faut peu de place pour une famille chinoise, du moins quand elle est de la moyenne ou de la dernière classe du peuple. Elle n'a jamais d'appartement superflu. Une maison chinoise est ordinairement environnée par un mur de six ou sept pieds de haut. Dans cette enceinte on trouve souvent une famille de trois générations, avec toutes les femmes et les enfans. Une petite chambre suffit pour les individus de chaque branche de la famille,

qui couchent dans différens lits, séparés seulement par des nattes pendues au plafond. Il n'y a qu'une chambre à manger, commune.

Cette coutume de réunir les différentes branches d'une famille sous le même toit a les plus importans effets. L'autorité et l'exemple des vieillards, rendent la jeunesse plus modeste et plus réglée dans sa conduite ; et tous ensemble subsistent, comme les soldats en chambrée, avec plus d'économie et d'avantage. Malgré cela, la pauvre classe qui travaille, est réduite à se nourrir de végétaux ; et si elle mange de la viande, c'est très-peu et fort rarement. Dans tous les pays, le peuple veut bien, en général, se contenter, pour son travail, d'un salaire proportionné au prix des provisions.

La multitude d'habitans que renferme Pékin, n'empêche pas qu'ils n'y jouissent d'une bonne santé. Les Chinois vivent beaucoup en plein air, et ils se vêtissent plus ou moins, suivant la température. L'atmosphère de Pékin n'est point humide, et n'engendre point de maladies putrides ; et les excès qui les produisent y sont fort rares.

Un très-grand ordre est maintenu parmi les nombreux habitans de cette capitale. Il est

rare qu'on y ait des crimes à juger. Il y a une institution qui ressemble assez à celles des anciens dizeniers en Angleterre : chaque dixième marchand est obligé de répondre de la conduite des neuf familles voisines, autant qu'il peut être supposé capable de les surveiller. Dans l'intérieur des murailles, la police est observée avec une grande exactitude; et il y a autant d'ordre et de sûreté que dans un camp : mais il y règne aussi la même contrainte. Ce n'est que dans les faubourgs que sont tolérées et enregistrées les filles publiques ; encore y sont-elles en petit nombre, c'est-à-dire, en proportion du peu de célibataires et de maris absens de leurs familles, qui se trouvent dans la capitale.

Nous avons déjà observé que les Chinois qui sont dans l'aisance se marient de très-bonne heure. Pour les pauvres, le mariage est une mesure de prudence, parce que les enfans, et particulièrement les fils, sont obligés de prendre soin de leurs parens. Tout ce qui est fortement recommandé et généralement pratiqué, finit par être considéré comme une sorte de devoir religieux. Les jeunes chinois se marient donc aussitôt qu'ils ont le moindre espoir de pouvoir faire sub-

sister les enfans qu'ils auront. Cependant, cet espoir n'est pas toujours réalisé; et les enfans nés, sans qu'on ait le moyen de les entretenir, sont quelquefois abandonnés par les malheureux auteurs de leurs jours. Ce fut sans doute, la plus cruelle, la plus absolue nécessité qui provoqua cet acte barbare et dénaturé, la première fois qu'il fut commis. Mais ensuite, l'ame en fut moins révoltée parce que la superstition vint à l'appui pour en faire un sacrifice à l'esprit de la rivière la plus voisine. Le malheureux enfant est jeté dans cette rivière avec une calebasse attachée au cou, afin qu'il ne se noye pas immédiatement.

Les philosophes de la Chine, qui, avec autant de succès que d'habileté, ont inculqué dans les cœurs les maximes de la piété filiale, ont laissé en grande partie l'affection paternelle à son influence naturelle, qui ne maintient pas toujours son empire d'une manière aussi efficace que des sentimens fortifiés par des préceptes appris de bonne heure et répétés sans cesse. Ainsi, les Chinois négligent moins fréquemment leurs pères qu'ils n'exposent leurs enfans. Pour fortifier les dispositions à l'obéissance filiale, les loix de l'empire

fournissent les moyens de punir la violation de ce devoir, en laissant aux pères un pouvoir absolu sur leurs enfans. L'habitude semble avoir appris à croire que la vie ne devient vraiment précieuse, et le défaut d'attention pour elle, criminel, qu'après qu'elle a duré assez long-temps pour donner à l'ame et aux sentimens le temps de se développer ; mais que l'existence à son aurore peut être sacrifiée sans scrupule, encore qu'elle ne le soit pas sans répugnance.

On choisit le plus souvent des enfans femelles pour ce cruel sacrifice, parce qu'on regarde leur perte comme un moindre mal. Les filles sont considérées comme appartenant véritablement à la famille dans laquelle on les marie, au lieu que les fils continuent à vivre dans les leurs, et deviennent le soutien et la consolation de leurs parens. Les enfans sont exposés immédiatement après leur naissance, et avant que leur figure paroisse assez animée, et que leurs traits soient assez formés, pour captiver les affections qui naissent dans le sein paternel. Cependant, on a toujours un foible espoir que ces enfans pourront être dérobés à une mort prématurée par les personnes qu'entretient le gouverne-

ment pour recueillir ces innocentes victimes, afin de pourvoir à la subsistance de celles qu'on trouve encore vivantes, et enterrer celles qui ont déjà expiré.

Les missionnaires partagent avec zèle un soin si rempli d'humanité. Ils se hâtent de baptiser les enfans qui conservent le moindre signe de vie, afin, comme ils le disent, de sauver l'ame de ces êtres innocens. Un de ces pieux ecclésiastiques, qui n'avoit nul penchant à exagérer le mal, avoua qu'à Pékin on exposoit chaque année environ deux mille enfans, dont un grand nombre périssoit. Les missionnaires prennent soin de tous ceux qu'ils peuvent conserver à la vie. Ils les élèvent dans les principes rigoureux et fervens du christianisme; et quelques-uns de ces disciples se rendent ensuite utiles à leur religion, en travaillant à y convertir leurs compatriotes.

Les conversions s'opèrent ordinairement parmi les pauvres qui, dans tous les pays, composent la classe la plus nombreuse. Les charités que les missionnaires font, autant qu'ils peuvent, préviennent en faveur de la doctrine qu'ils prêchent. Quelques chinóis ne se conforment, peut-être qu'en apparence, à cette

cette doctrine, à cause des bienfaits qu'elle leur vaut; mais leurs enfans deviennent des chrétiens sincères. D'ailleurs, on a toujours plus d'accès auprès des pauvres; et ils sont plus touchés du zèle désintéressé des étrangers qui viennent du bout de la terre pour les sauver.

C'est un spectacle singulier, en effet, que de voir des hommes, animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie, leurs amis, et se consacrant pour le reste de leur vie au soin de travailler à changer le dogme d'un peuple qu'ils n'avoient jamais vu. En poursuivant leur dessein, ils courent d'abord toute sorte de risques, ils souffrent toute espèce de persécution, et renoncent à tous les agrémens de la vie. Mais à force d'adresse, de talent, de persévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, et en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à se faire connoître et protéger. Ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers sont proscrits, et où c'est un crime que d'avoir abandonné le tombeau de ses pères. Ils

obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi, sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel.

Les missionnaires de différentes nations ont eu la permission de bâtir, à Pékin, quatre couvents, avec des églises qui y sont jointes. Il y en a même quelqu'un dans les limites du palais impérial. Ils ont des terres dans le voisinage de la ville; et on assure que les jésuites ont possédé, dans la cité et dans les fauxbourgs, plusieurs maisons, dont le revenu servoit seulement à favoriser l'objet de leur mission. Ils ont souvent, par des actes charitables, fait des prosélytes et secouru des malheureux.

Lorsque l'ambassadeur fut à Pékin, la plupart des missionnaires lui rendirent visite. L'un d'entr'eux, portugais, d'un caractère doux et conciliant, étoit nommé, par l'empereur de la Chine, *chef des Européens du tribunal des mathématiques*; et en même-temps le pape lui [illegible] conféré, à la recommandation de la reine de Portugal, le titre d'*évêque de Pékin*. Les principales puissances catholiques accordent régulièrement de petites sommes pour l'entretien des mis-

sionnaires, et ceux-ci par reconnoissance et par attachement national servent, jusqu'à un certain point, d'agens pour les pays où ils sont nés respectivement, et défendent, au besoin, les intérêts de ces pays. Des différences d'opinion ont autrefois divisé les sociétés de missionnaires sur des points particuliers de doctrine; et quelque rivalité subsiste entre ceux d'un certain pays de l'Europe et les autres. Mais la plupart du temps ils sont réunis par un intérêt commun et une conformité de mœurs, très-différentes de celles des Chinois. — Dans ces contrées lointaines, tout Européen est salué par un compatriote, et a droit à son attention et à ses services.

L'un des plus respectables missionnaires, avantageusement connu dans le monde littéraire, par les remarques curieuses qu'il avoit publiées sur la Chine, où il résidoit depuis sa jeunesse (1), étoit devenu si infirme qu'il ne fut pas en état de se transporter chez l'ambassadeur : mais il lui écrivit pour lui

(1) C'est probablement le savant Amyot, mort depuis le voyage de lord Macartney, et à qui nous devons une grande partie des Mémoires des missionnaires de Pékin, imprimés chez Nyon, l'aîné. (*Note du Traducteur.*)

faire part d s vœux ardens qu'il formoit pour ses succès. Il lui offrit tous les secours que ses observations et son expérience le mettoient à même de pouvoir lui donner. Il lui fit un tableau de la cour qu'il alloit visiter, et l'engagea à espérer qu'il finiroit par y obtenir tout ce qu'il désiroit. En même-temps, il le prévint des difficultés et des délais qu'il éprouveroit dans toute occasion; parce que, dans cette cour, on ne pouvoit rien obtenir sans beaucoup de patience et des efforts réitérés.

Indépendamment des visites des missionnaires, du légat et des principaux Chinois qui avoient accompagné l'ambassade, lord Macartney en reçut, chaque jour, des mandarins des premiers rangs. Les uns venoient chez lui, parce que les emplois qu'ils occupoient leur en fesoient un devoir; les autres y étoient attirés par la curiosité, et plusieurs par les musiciens européens qui, tous les soirs, donnoient concert dans les appartemens de l'ambassadeur. Parmi les Chinois qui parurent le plus souvent chez ce ministre, étoit le premier directeur de l'orchestre de l'empereur. Il y venoit continuellement, et étoit si charmé de quelques instrumens,

qu'il désira d'en avoir des dessins. Il ne voulut pourtant pas les accepter en présent; mais il envoya des peintres qui, après avoir étendu de grandes feuilles de papier, sur le plancher, y placèrent les clarinettes, les flûtes, les bassons et les cors-de-chasse, tracèrent, avec leurs pinceaux, les figures de ces instrumens, mesurant toutes les ouvertures, et notant les moindres particularités. Quand cette opération fut achevée, ils écrivirent leurs remarques au bas des dessins, et les remirent au directeur. Celui-ci dit que son intention étoit de faire faire de pareils instrumens, par des ouvriers chinois, et de leur donner des proportions d'après son idée. Un petit nombre de Chinois avoit adopté le violon européen; mais il n'étoit pas communément en usage à Pékin. On s'y servoit d'un autre instrument qui avoit la même forme, mais n'étoit garni que de deux cordes. Quelques Chinois avoient déjà appris à noter la musique sur du papier rayé.

Beaucoup de personnes se rendirent au palais de Yuen-Min-Yuen, afin de voir les présens qu'on y avoit déposés pour l'empereur. Divers ouvriers européens et chinois, avoient commencé à ôter de leurs caisses,

les parties des machines qui étoient démontées, et les autres articles. Au nombre des spectateurs, étoient trois petit-fils de l'empereur, qui admirèrent, avec franchise, ce qu'ils voyoient. Quelques-uns des mandarins sembloient, au contraire, craindre de se livrer à des transports du même genre, et affectoient de considérer ces objets nouveaux, comme des ouvrages d'un mérite ordinaire. Cependant, tous les yeux se fixoient sur les vases, qui étoient au nombre des plus belles productions de l'art de M. Wedgwood (1). Chaque Chinois est juge en fait de porcelaine ; et ils louèrent universellement ces échantillons des superbes ouvrages des manufactures d'Europe.

Il y avoit, parmi les présens, un volume de portraits de la principale noblesse d'Angleterre. Afin que l'empereur eût plus d'agrément en parcourant ce volume, un mandarin se chargea de tracer sur les marges, en caractères chinois, le nom et le rang des personnages qui y étoient représentés. Quand ce mandarin en fut à l'estampe représentant un duc anglais, gravé d'après le por-

(1) Artiste célèbre mort dernièrement. (*Note du Traducteur.*)

trait peint par sir Josué Reynolds, lorsque ce duc étoit encore enfant, on lui dit que l'original étoit un *ta-zhin*, c'est-à-dire un homme d'un rang élevé, et même d'un très-haut rang. Le mandarin concevoit si peu qu'un enfant possédât, par droit héréditaire, une pareille distinction, qu'il jeta un regard de surprise; et posant le pinceau, avec lequel on trace les caractères chinois, il s'écria qu'il ne pouvoit pas mettre une telle inscription à ce portrait, parce que l'empereur savoit fort bien distinguer un homme d'un rang élevé, d'un enfant.

Pendant le séjour que l'ambassade fit à Pékin, quelques Anglais eurent souvent occasion d'aller au palais impérial, situé dans la campagne, et retournant chaque fois par un chemin différent, ils purent facilement voir la plus grande partie de la capitale. L'ambassadeur se promena aussi dans une voiture anglaise, attelée de quatre chevaux tartares, d'une belle taille, lesquels étoient conduits par des postillons choisis parmi les gardes qui avoient autrefois exercé cette profession en Angleterre. C'étoit un spectacle nouveau pour les Chinois, accoutumés à leurs voitures basses, grossièrement faites,

à deux roues seulement, sans ressorts, et ne valant guère mieux que les mauvaises charrettes d'Europe. Quand on eut déballé et monté le superbe carrosse destiné à être offert à l'empereur, il fut extrêmement admiré. Mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le siège ; car les mandarins voyant que ce siège si élevé étoit destiné pour celui qui devoit mener les chevaux, témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on proposoit de faire asseoir un homme au-dessus de l'empereur, tant la délicatesse de ce peuple est difficile pour tout ce qui a rapport à la personne de son sublime souverain !

Dans la soirée qui précéda le départ de l'ambassade pour Zhé-Hol, un mandarin du premier rang se rendit chez lord Macartney avec un message très-gracieux, de la part de l'empereur. Ce prince ayant su que la santé de l'ambassadeur avoit été un peu altérée, en demandoit des nouvelles, et recommandoit à ce ministre de faire le voyage de la Tartarie à petites journées, comme il le faisoit lui-même. Il ajoutoit que l'ambassadeur et sa suite seroient logés dans les palais qu'on a construits sur la route, pour servir

de stations à sa majesté impériale lorsqu'elle se rend à Zhé-Hol.

Le planétaire n'étoit pas encore achevé d'ajuster, lorsque l'ambassadeur partit pour la Tartarie : le docteur Dinwiddie resta pour surveiller cet ouvrage délicat. D'autres anglais attachés à l'ambassade restèrent aussi pour diverses raisons, à Pékin et à Yuen-Min-Yuen. Quelques-uns furent retenus par des indispositions : de ce nombre étoit un des jardiniers botanistes. Il avoit déjà recueilli plusieurs espèces de plantes de la province de Pé-Ché-Lée, et il en conservoit une liste que nous allons ajouter à ce chapitre, parce qu'elle peut être intéressante pour les botanistes.

Corispermum hyssopifolium. Corisperme à feuille d'hyssope.
.... Une deuxième espèce.
Blitum. Blète.
Cyperus odoratus. Souchet odorant.
..... *Iria.* Souchet à épillets alternes.
Scirpus. Scirpe.
Panicum ciliare. Millet cilié.
..... *Crus corvi.* Millet et pied de corbeau.
..... *Glaucum.* Millet glauque.
Poa. Paturin.
Briza eragrotis. Amourette.

Cynosurus indicus. Cretelle des Indes.
Arundo phragmites. Roseau à balais.
Lolium. Ivraie.
Rubia cordata. Garance à feuille en cœur.
Cuscuta. Cuscute.
Solanum melongena. Aubergine.
...... Une deuxième espèce.
Lycium chinense. Lyciet des Indes.
Rhamnus. Nerprun.
Euonymus. Fusain.
Nerium oleander. Laurose ou laurier-rose.
Asclepias sibirica. Asclepias de Sibérie.
Cynanchum. Cynanque.
Chenopodium aristatum. Chenopode aristé.
.... *Scoparium*. Chenopode à balais.
.... *Viride*. Chenopode vert.
.... *Glaucum*. Chenopode glauque.
Salsola altissima. Soude élevée.
.... Une deuxième espèce.
Tamarix. Tamaris.
Statice limonium.
Asparagus. Asperge.
Hemerocallis japonica. Hemerocalle du Japon.
Poligonum aviculare. Renouée, traînasse.
.... *Lapathifolium*. Polygone à feuille d'oseille.

Poligonum tinctorium. Polygone des teinturiers.

Poligonum persicaria. Polygone persicaire.

Sophora japonica. Sophore du Japon.

Tribulus terrestris. Herse.

Arenaria rubra. Sabline rouge.

Euphorbia cyparissias. Euphorbe à feuille de cyprès.

Euphorbia escula. Euphorbe ésule.

.... *Tithymaloïdes.* Euphorbe tithymaloïde.

Potentilla. Potentille.

Nymphæa nelumbo. Nénuphar nelumbo.

Leonurus sibiricus. Agripaume de Sibérie.

Anthirrhium. Muflier.

Incurvillea.

Sesamum orientale. Sesame d'Orient.

Vitex negundo. Gatilier découpé.

Lepidium latifolium. Passe-rage.

Sisymbrium amphibium. Raifort sauvage.

Cleome. Mozambé.

Erodium ciconium. Erode, ou geranium à bec de cicogne.

Sida. Même nom.

Hibiscus trionum. Ketmie trifoliée.

Dolichos hirsutus. Dolique vélu.

Hedysarum striatum. Sainfoin strié.

Hedysuram. Une deuxième espèce.
Astragalus. Astragale.
.... Deux autres espèces.
Trifolium melilotus. Melilot.
Sonchus oleraceus. Laitron commun.
Prenanthes. Même nom.
Bidens pilosa. Chanvrin velu.
...... Une deuxième espèce.
Artemisia capillaris. Armoise capillaire.
.... *Intergrifolia.* Armoise à feuilles entières.
Aster.
.... Une autre espèce.
Inula japonica. Aulnée du Japon.
Chrysanthemum. Chrysène ou marguerite.
Eclipta erecta. Eclipte droite.
.... *prostrata.* Eclipte couchée.
Impatiens balsamina, Balsamine.
Typha latifolia. Massette à larges feuilles.
Xanthium strumarium. La npourde.
Amaranthus caudatus. Amaranthe à longs épis.
Acalypha. Ricinelle.
Sterculia platanifolia.
Cucurbita citrullus. Pastèque.
Salix. Saule.
Cannabis sativa. Chanvre,

Juniperus barbadensis. Génevrier des Barbades.
Andropogon ischœmum. Barbon digité.
.... Une deuxième espèce.
Holcus. Même nom.
Cenchrus racemosus. Racle en grappe.
Rottboella. Rottbolle.
Atriplex. Arroche.
Ailanthus glandulosus. Arbre du ciel.
Equisetum. Prèle.
Matricaria. Matricaire.
Prunus armeniaca. Abricotier.
Avena. Avène.
Lonicera caprifolium. Chevrefeuille.
Sempervivum tectorum. Joubarbe.
Malva. Mauve.
...... Plusieurs espèces.
Melissa. Melisse.
Apium. Ache.
Corylus avellana. Noisetier.
Thlaspi. Même nom.
Brassica. Choux ou Navet.
Pinus. Pin.
Fraxinus. Frêne.
Morus. Mûrier.

CHAPITRE III.

VOYAGE AUX FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES DE LA CHINE. VUE DE LA GRANDE MURAILLE.

L'AMBASSADEUR, accompagné par le même nombre de chinois qu'il avoit eu jusqu'alors, et par la plus grande partie des européens attachés à l'ambassade, partit de Pékin le 2 septembre 1793.

La plaine où cette capitale est située, s'étend très-loin au nord et à l'est. Sur la gauche, c'est-à-dire à l'ouest, les montagnes ne sont qu'à peu de distance; mais sur la droite, la terre, dans une étendue de plusieurs milles, est d'un niveau parfait jusqu'au golfe de Pé-Ché-Lée, et la mer semble s'être retirée du pied des montagnes qu'elle baignoit originairement. Des rangs de saules, à l'écorce inégale (1), d'une grosseur prodigieuse, ombragent le chemin qui traverse la plaine. C'est l'arbre qui semble le plus propre au sol.

Dans cette partie du chemin, l'ambassadeur voyagea dans sa voiture européenne. C'étoit sans doute la première fois qu'une

(1) *Salix fragilis.*

chaise de poste anglaise (1) rouloit sur la route de la Tartarie. L'ambassadeur prit, de temps en temps, avec lui quelqu'un des mandarins. D'abord, ils eurent peur que la voiture qui étoit suspendue très-haut, et qui leur sembloit chanceler, ne se renversât; mais quand ils furent certains qu'elle étoit solide, ils parurent enchantés de son aisance, de sa légéreté, de sa rapidité. Ils admiroient l'élasticité des ressorts, et les diverses inventions pour lever et pour baisser les glâces et les stores, ainsi que pour accroître ou diminuer à volonté le jour que procurent les jalousies.

Le sol adjacent au chemin uni que suivoit l'ambassade, est comme celui de l'autre côté de Pékin, gras, argileux, et donne en général diverses productions. Un champ attira l'attention particulière des Anglais; il étoit couvert de *persicaire*, (2) que, d'après l'égale hauteur des tiges, ils jugèrent avoir été plantée. Bientôt ils apprirent que les feuilles de cette

(1) Les Anglais appellent chaises de poste des voitures à quatre roues, tandis que, comme on sait, les chaises de poste françaises n'ont que deux roues. (*Note du Traducteur.*)

(2) Polygonum.

plante, macérées et préparées comme celles de l'indigo, produisent une couleur bleue, égale à celle de l'indigo, ou qui, du moins, en approche beaucoup. Il seroit à désirer que dans les climats où, comme dans celui de Pékin, l'indigo ne croît pas, on fît des expériences pour savoir jusqu'à quel point il seroit avantageux de lui substituer la couleur de la persicaire (1). — On cita en même-temps aux Anglais une petite espèce de *colutea*, dont les bourgeons et les feuilles les plus tendres produisent une substance qui donne une couleur verte.

De tous les végétaux qui croissent à la Chine, il n'y en est presqu'aucun dont les différens avantages qu'on en peut retirer dans le cours de la vie, n'aient été découverts, soit à force d'essais, soit par des observations accidentelles qu'a fourni occasion de faire, une longue suite de siècles; de sorte que les Chinois ont réussi à avoir

(1) La persicaire, dont il est ici question, est nommée par les Chinois *siao-lan*, c'est-à-dire, petit bleu. Le jésuite d'Incarville en envoya des graines en France, et il y a plus de quarante ans que le botaniste Jussieu écrivoit qu'elles avoient bien réussi au jardin des plantes. Pourquoi n'a-t-on donc pas encore profité de cette conquête? (*Note du Traducteur.*)

chez

chez eux beaucoup d'articles, qu'autrement ils eussent été obligés de tirer des autres pays. Par exemple, ils se servent de la graine d'une espèce de fagara au lieu de poivre. Ils n'ont point d'oliviers, mais ils tirent une excellente huile des amandes d'abricot. Ils ont d'autres huiles plus communes qu'ils extraient des graines de sezame, de chanvre, de cotonnier, de navet, d'une espèce de menthe, et de beaucoup d'autres plantes. On peut dire qu'à la Chine il n'y a pas une herbe inutile. On y fait de la toile avec les fibres de l'ortie morte, et du papier avec l'écorce de différens végétaux, les fibres du chanvre et la paille du riz. Une espèce de *momordica* s'y mange comme les concombres; une sorte de chardon y sert à relever le goût du riz; et la boursette (1) y est par fois mêlée dans les salades. Les Chinois tirent du *carthamus* (2), leur plus beau rouge, et emploient rarement le vermillon.

(1) *Thlaspi, bursa pastoris.*

(2) La graine de la plante qu'ils appellent *tsée-tsao* leur fournit une jolie teinture rouge. Cette plante est endémique dans les environs de la grande muraille, et pourroit être naturalisée dans nos climats. (*Note du Traducteur.*)

Le calice du gland leur sert à teindre en noir; et ils nourrissent des vers-à-soie avec les feuilles du frêne, comme avec celles du mûrier.

Dans les plaines que traversa l'ambassade en sortant de Pékin pour se rendre à Zhé-Hol, on ne voit, indépendamment des diverses espèces de saule, que quelques peupliers plantés autour des cimetières, et un petit nombre de frênes et de mûriers qui croissent en différens endroits. Le saule (1) qui se distingue par ses branches et ses feuilles pendantes, orne les bords des ruisseaux et des rivières. Les Anglais en virent un, qui, mesuré à la hauteur d'un homme, avoit quinze pieds de circonférence. Le premier jour de leur marche, ils traversèrent, le matin, une rivière étroite, mais assez profonde pour porter de petits bateaux: il y en avoit même une quantité considérable. Le cours de toutes les rivières qui arrosent ce pays va au sud et à l'est. Les bateaux qui y naviguent, portent des marchandises des confins de la Tartarie. On charrie d'autres marchandises qu'on tire du même pays, ou qu'on y transporte, sur le dos des

(1) Le saule pleureur.

dromadaires, ou chameaux à double bosse, animaux qui sont plus gros, plus forts, plus rapides que les chameaux ordinaires. Ils sont aussi beaucoup plus velus que ces derniers, et conséquemment plus propres aux climats froids (1). On les charge souvent avec des pelleteries, la plus riche des productions de la Tartarie : mais on les emploie aussi pour des objets d'une moindre valeur qu'on prend dans le même pays. C'est sur le dos de ces animaux qu'on transporte le charbon, qui sert à faire cuire presque tout ce qui se mange à Pékin. Les moutons que les Anglais virent paître dans ces plaines, étoient de l'espèce dont la queue très-courte, mais très-grosse, pèse plusieurs livres, et est singulièrement prisée par les gourmands de la Chine.

A environ vingt milles de Pékin, le pays qui s'étend vers la Tartarie, commence à s'élever. A mesure qu'on monte, le sol change, devient plus sablonneux, et on y voit bien moins d'argile et de terre noire. A quelques

(1) Les beaux dromadaires, qui sont en si bon état à la ménagerie de Paris, font espérer qu'on multipliera, en France, ces animaux si utiles. Ils conviennent, sur-tout, à nos départemens méridionaux. (*Note du Traducteur.*)

milles plus loin, les voyageurs firent halte pour le reste de la journée dans un de ces palais bâtis pour la commodité de l'empereur, et dont nous avons fait mention à la fin du chapitre précédent. Ce palais étoit placé sur un terrain irrégulier, au pied d'une jolie colline, laquelle étoit, ainsi qu'une partie de la plaine, enclose et divisée en parc et en jardins d'agrémens qui faisoient un très-bel effet. Il y avoit des bosquets épais, mais qui ne déroboient point la vue d'un ruisseau qui couloit à peu de distance. Au-delà de ce ruisseau, quelques éminences étoient couvertes d'arbres, et d'autres nues. Ces différens objets sembloient être dans leur état naturel, et rassemblés seulement par un hasard heureux. Un jardinier chinois est le peintre de la nature: sans règle et sans science dans ce qu'il invente, il cherche à réunir la simplicité et la beauté.

Au-delà du palais, les montagnes se rapprochent et forment un passage d'environ un mille de largeur. Il y a dans leur voisinage quelques eaux minérales, qu'on appelle *les bains de l'empereur*, soit parce qu'il les a fait arranger à ses dépens, soit parce que quelqu'un de la famille impériale en a fait

usage, ou parce que c'est à lui qu'est censé appartenir tout ce qui n'est point propriété particulière.

Au-delà du passage, est une plaine très-étendue, où l'on voit plusieurs villages, deux villes du second ordre, entourées de murs, et un autre palais-impérial. On apperçoit dans les jardins de ce palais, quelques traces d'une substance blanche, semblable à la craie, qu'on appelle, en termes techniques, *venant au jour.*

Quoique les voyageurs, dont nous écrivons la relation, eussent visité, dans le cours de leur expédition, une partie des îles d'Afrique, du continent de l'Amérique, des îles de la mer du Sud, et du continent d'Asie, ils n'avoient point encore, depuis leur départ d'Angleterre, rencontré une seule fois, ce qui est si commun dans la province de la Chine où ils étoient alors, une terre pleine de craie. Ils n'avoient pas vu, non plus, de ces cailloux qui ont la forme des nœuds d'arbres, et qui sont en général sur une ligne horizontale dans des lits de craie. Les substances calcaires de diverses espèces, qui avoient été vues par eux dans leur long trajet, étoient très-peu considérables, en com-

paraison des produits d'un feu volcanique, et des énormes masses de granit, qui se présentoient si fréquemment sur leur route. La dernière de ces matières est rare en Angleterre, et l'autre ne s'y voit point, non plus que sur la route de la Tartarie, où les voyageurs commencèrent à appercevoir beaucoup d'autres substances minéralogiques, semblables à celles de leur pays.

Cependant, la plupart des montagnes, auprès desquelles passèrent les Anglais dans le second jour de leur route, avoient quelque chose de singulier dans leur forme et dans leur position. Elles avoient chacune leur propre base, et s'élevoient simplement du sein de la plaine, dans laquelle elles étoient semées sans ordre. Paroissant affecter les surfaces unies, elles étoient séparées par des angles arrondis et diminués par le laps du temps, et conservoient pourtant assez de régularité dans leur forme, pour que l'imagination fût tentée de comparer leurs masses à d'énormes crystallisations.

Les terrains les moins élevés de ces contrées, sont, en très-grande partie, plantés en tabac. Les Chinois le fument dans des tubes de bambou; et la coutume de fumer

est peut-être plus générale parmi eux, que dans tout autre pays; car elle s'étend aux personnes des deux sexes, même à celles d'un âge tendre. Des filles de dix ans, et même plus jeunes, que la curiosité faisoit sortir des maisons pour voir passer les voyageurs, avoient toujours une longue pipe à la bouche.

Les Européens supposent que le tabac a été porté, de l'Amérique, dans toutes les parties de l'ancien continent. Il n'y a cependant aucune tradition qui conserve la mémoire d'une telle introduction à la Chine, ni même dans l'Inde, où l'on cultive et consomme également une grande quantité de tabac. Ni dans l'une, ni dans l'autre de ces contrées, les usages étrangers ne sont adoptés précipitamment. Il est possible que le tabac se trouve naturellement, ainsi que le *gin-cheng* (1), dans quelques endroits des deux mondes.

Les Chinois prennent aussi du tabac en poudre. Un mandarin est rarement sans un petit flacon très-élégant, dans lequel il

(1) Le *gin-cheng* est une racine qui fortifie l'estomac et facilite la circulation du sang. Le *gin-cheng* du *Léao-Tong* est le plus estimé : il se vend, à la Chine, plus qu'au poids de l'or. (*Note du Traduct.*)

tient son tabac; et plusieurs fois par jour, il en met sur le dessus de sa main gauche, entre l'index et le pouce, une quantité à-peu-près égale à une prise, qu'il porte à son nez et prend avec soin. Ce n'est point la seule substance dont les Chinois fassent usage pour satisfaire un besoin factice. Ils prennent souvent du cinabre en poudre, au lieu de tabac, de même qu'ils se servent d'opium et d'ingrédiens odorans pour fumer.

Le temps où l'ambassade anglaise se rendoit de Pékin à Zhé-Hol, étoit la saison où l'on prépare le tabac, opération qui, dans ces contrées, se fait toujours en plein air.

En Amérique, on a besoin de plusieurs bâtimens pour cette sorte de manufacture; mais en Chine, il n'en faut presque point, parce qu'on n'y craint pas qu'il tombe de la pluie, et que les feuilles de tabac soient gâtées lorsqu'elles ont été recueillies. On les suspend à des cordes pour les faire sécher, sans aucun abri, et sur les lieux mêmes où elles ont crû. Chaque propriétaire n'a besoin que de sa famille pour l'aider à prendre soin de sa récolte. Ces circonstances servent à faire connoître, et combien le climat est peu sujet à l'humidité, et combien les propriétés terri-

toriales sont divisées en petites parcelles. Il y a cependant, dans cette partie de la Chine, quelques terres que des familles tartares ont obtenues à titre de fief, et en s'assujétissant à un service militaire. Ces fiefs sont toujours l'héritage du fils aîné; mais ils ne sont pas nombreux, et il n'y en a, dit-on, aucun de bien considérable.

Le troisième jour de leur voyage, les Anglais crurent s'appercevoir que la population diminuoit un peu. Le chemin traversoit une petite ville entourée de murailles, mais sans canons, qui, à la vérité, sont jugés inutiles, parce qu'il n'y a à craindre, de ce côté-là, aucun ennemi qui ait de l'artillerie. Le principal usage de ces remparts, c'est de servir de halte à ceux qui conduisent, dans la capitale, les tributs et les impôts, recueillis dans les districts voisins, et de rendre plus sûrs les lieux où sont les greniers publics et les prisons. On y met, en conséquence, des troupes en garnison. D'autres troupes sont employées à entretenir les chemins, qui sont si roides et si raboteux en quelques endroits, que lord Macartney fut obligé de descendre de sa voiture, et de la faire traîner à vide. Pendant ce temps-là,

il se faisoit porter en palanquin. Le coup-d'œil qu'offroit ce pays étoit très-agréable et très-romantique. Des chèvres et des chevaux sauvages paissoient et bondissoient sur les montagnes, et des hommes escaladoient des précipices pour trouver quelques endroits propres à la culture.

Suivant la remarque du docteur Gillan, les montagnes ont, en général, une pente douce en allant vers la Tartarie; mais du côté de la mer, elles sont presqu'à pic, présentant souvent un roc nu, et ressemblant à ce que l'on appelle, en Suisse, *les aiguilles des Alpes.* Les diverses couches de ces montagnes paroissent être dans l'ordre suivant : la première couche, vue dans les parties les plus profondes des lits que la rivière avoit laissés à sec, étoit de sable et de pierre vitrifiable; la seconde étoit de pierre à chaux, rude, grenue, remplie de nœuds, et d'une couleur bleue ; la troisième couche étoit très-épaisse, très-irrégulière, formée d'une argile durcie, de couleur bleue, et quelquefois aussi d'un brun rouge que lui communique la chaux de fer. En quelques endroits, cette chaux est si abondante, qu'elle donne à l'argile une apparence d'ocre, et dans

d'antres, la dernière couche peut seule paroître. Dans plusieurs parties des environs de la Tartarie, on voit des veines perpendiculaires de spalt blanc, et quelquefois blanc et bleu. Sur le sommet des plus hautes montagnes, des deux côtés de la route, sont de grandes masses de granit; mais aucune ne descend jusqu'au niveau du chemin.

Le pied de quelques-unes de ces montagnes est baigné par une rivière qui coule vers le sud, et que traverse un pont jeté sur des pierres encaissées dans des claies. De tels ponts sont communs dans cette partie de la Chine, où on les construit avec promptitude et à peu de frais, et où l'ouvrage le plus solide ne résisteroit pas longtemps aux torrens qui se précipitent tout-à-coup du haut des montagnes voisines. Les encaissemens sont de différentes dimensions et proportionnés à l'accroissement que prend la rivière quand elle déborde. Des pieux plantés perpendiculairement les retiennent; et le nombre et la force de ces pieux sont proportionnés à la profondeur de la rivière et à la rapidité du courant. Dans les rivières larges, navigables, l'encaissement est discontinué dans le milieu, et on y met de

grands bateaux plats. Le tout est couvert de planches, de claies et de gravier. Lorsqu'on attend l'empereur, on construit quelques ponts momentanés, de peur que la foule extraordinaire et les pesans fardeaux qui passent sur ceux qui sont à demeure ne les fassent crouler.

A mesure qu'ils s'avançoient vers la Tartarie, les voyageurs remarquoient que les villes et les villages qu'ils rencontroient sur la route, contenoient presqu'autant de Tartares que de Chinois; et la différence entre les mœurs et les traits caractéristiques de ces deux nations étoit moins frappante. Les Tartares sont, en général, plus robustes que les Chinois, mais ils ont moins d'expression dans la physionomie, et moins de civilité dans les manières. Leurs femmes sont faciles à distinguer des autres, parce qu'elles ont le pied d'une grandeur naturelle. Leur coiffure, ainsi que celle des chinoises, consiste à placer sur les côtés de la tête et au-dessus des oreilles, des fleurs naturelles ou artificielles. Quelque pauvres ou quelqu'âgées qu'elles soient, ces femmes ne négligent point cette parure. Aussi, la culture des fleurs est régulièrement en usage dans tout le pays. Grâce à une longue pratique

et à des expériences multipliées, les jardiniers chinois ont découvert des méthodes pour perfectionner la beauté, la grandeur et le parfum de leurs fleurs, telles que l'anemone, la pivoine (1), la matricaire et beaucoup d'autres. La tubéreuse leur a été portée par les missionnaires européens.

Les mœurs tartares, moins régulières que celles des Chinois, étoient cause que les voyageurs rencontroient de temps en temps sur la route, des mendians, comme on en voit sur celles de l'Europe. Ils ne parloient point; mais par leur extérieur sale et dépenaillé, et par l'exposition de quelqu'infirmité naturelle ou accidentelle, ils cherchoient à exciter la commisération des passans.

Dans la matinée du quatrième jour de leur marche, les Anglais apperçurent au loin une ligne proéminente, ou plutôt une marque étroite et inégale, pareille à celles

(1) A force de soins et de culture les Chinois ont, pour ainsi dire, métamorphosé la pivoine, et l'ont conduite par degrés, comme disoit le savant Cibot, à charmer les yeux, par l'éclat de sa beauté, et l'odorat, par la douceur de son parfum. Suivant les poëtes chinois, il y a plus de mille ans que cette fleur est regardée comme une des plus belles des jardins des empereurs. (*Note du Traducteur.*)

qu'offrent quelquefois, mais plus irrégulièrement, les veines de quartz, sur les montagnes de Gneiss, en Ecosse, quand on les voit à une très-grande distance. La continuité de cette ligne, sur le sommet des montagnes de la Tartarie, suffisoit pour c p-tiver l'attention des voyageurs ; et ils distinguèrent, en peu de temps, la forme d'une muraille avec des crénaux, dans des endroits où l'on ne s'attend pas ordinairement à trouver de pareils ouvrages, et où l'on ne croit pas même qu'il soit possible de les construire.

Tout ce que l'œil peut embrasser, à-la-fois, de cette muraille fortifiée, prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits, pour rendre les passages plus difficiles, et ayant des tours ou de forts bastions à-peu-près de cent pas en cent pas ; tout cela, dis-je, présente à l'ame l'idée d'une entreprise d'une grandeur étonnante.

Les Anglais furent alors à même de juger, d'après ce qu'ils sentoient, que quelque considérables qu'elles soient, les dimensions de cette barrière destinée à arrêter les Tartares,

n'étoient pas la seule chose dont eût été frappée la vue des voyageurs qui l'avoient contemplée avant eux. Il est rare que ce qui peut être simplement l'effet d'un travail long et multiplié, excite l'étonnement. Mais ce qui cause de la surprise et de l'admiration, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux, et bâtir des murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande muraille, a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

Cette fortification, car le simple nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais, à-la-vérité, elle n'est pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles étoit autrefois celle des frontières qui séparoient les Chinois civilisés et diverses tribus de Tartares vagabonds. Ce n'est point de ces sortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le sort des nations, qui se font la guerre. La force des armées triomphe de toute sorte d'obstacles. Il n'y a plus de fortifications imprenables : mais elles peuvent ralentir les progrès de l'ennemi.

Elles empêchent un pays d'être surpris en temps de guerre par une invasion soudaine ; et des murailles fortifiées, qui s'élèvent sur une ligne de démarcation, protègent en temps de paix contre les incursions et les attaques partielles des bandits, qui cherchent à piller. Ainsi, tout braves et belliqueux qu'ils étoient, les Romains élevèrent, dans la Grande-Bretagne, plusieurs de ces barrières contre les Pictes sauvages. Toutes les fois qu'un peuple, dans un état social assez avancé pour s'occuper à cultiver la terre, en a dans son voisinage un autre qui n'est que chasseur, et peut être considéré comme tenant de la nature des animaux de proie, le premier oppose des remparts aux dévastations perpétuelles du second. Ce fut la raison qui en fit jadis élever en Egypte, en Syrie, en Médie. Une muraille fut construite par l'un des successeurs d'Alexandre, à l'orient de la mer Caspienne, et l'autre dans le pays de Tamerlan ; toutes deux étoient destinées, comme celle des Chinois, à arrêter les hordes errantes des Tartares.

Il est vraisemblable que la plupart de ces murs répondirent quelque temps au but qu'on s'étoit proposé en les élevant, et peut-être

peut-être même jusqu'à ce que les circonstances, qui avoient exigé la séparation des pays où ils étoient construits, eussent cessé d'exister. Le souvenir de ces travaux les place encore au rang des plus grands monumens des entreprises humaines. Cependant, soit qu'on les considère relativement à l'étendue du pays qu'ils défendoient, soit qu'on calcule la quantité de matériaux employés à leur construction, ou le travail nécessaire pour triompher des difficultés qu'offroient des lieux où on les a bâtis, tous ces murs ensemble n'égalent pas la seule muraille de la Chine. Elle les surpasse également de beaucoup par la solidité et par la durée. A la vérité, plusieurs des moindres ouvrages endedans de ce grand rempart, cèdent aux efforts du temps, et commencent à tomber en ruines; d'autres ont été réparés : mais la muraille principale paroît, presque par-tout, avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis environ deux mille ans; et elle paroît encore aussi peu susceptible de dégradation que les boulevards de rocher que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie.

L'époque où a été commencée la construction d'une barrière artificielle entre ces deux pays, n'est point particulièrement déterminée (1): mais celle de son achèvement est un fait aussi authentique qu'aucun autre de ceux que les annales des anciens états ont transmis à la postérité. Depuis cette époque, qui remonte trois siècles au-delà de l'ère chrétienne, les principaux événemens de l'empire chinois ont été mentionnés régulièrement, et sans interruption, dans les documens officiels et dans les ouvrages particuliers des écrivains contemporains. Nulle autre part l'histoire n'est autant devenue l'objet de l'attention publique et de l'occupation des savans. Chacune des principales

(1) L'auteur se trompe. Les annales chinoises racontent qu'un prince de *Tchao*, nommé *Ou-Ting*, commença la grande muraille 303 ans avant l'ère chrétienne, et la conduisit des confins du Pé-Ché-Lée au fleuve Jaune; que le prince de *Yen* l'éleva depuis le *Léao-Tong* jusqu'à la province de Schen-Si, et que les princes de *Tsin* la construisirent de Ting-Tao-Fou, jusqu'à la première entrée du fleuve Jaune en Chine. *Tsin-Chi-Hoang* fit réunir ces trois murailles; et environ deux cents ans après, le célèbre empereur *Ou-Ti*, de la dynastie des *Han* occidentaux, bâtit la partie qui est au couchant du Schen-Si. (*Note du Traducteur.*)

villes de l'empire a une espèce d'université, où l'on confère des degrés à ceux qui ont fait des progrès dans la science de l'histoire et du gouvernement de l'état. Les ouvrages historiques sont multipliés. Les récits des faits récens sont soumis à la discussion de ceux qui en ont été témoins, et les écrits sur les anciens événemens, à la critique des auteurs rivaux. D'après tout cela, on ne peut guère avoir de doute sur l'époque d'une entreprise à laquelle ont travaillé plusieurs cent milliers d'hommes; époque rapportée dans les histoires du temps, et citée dans toutes celles des siècles postérieurs.

L'évidence historique dépend d'abord du crédit qu'on accorde aux assertions des écrivains contemporains, et de la manière dont ils s'accordent avec les fastes, les monumens publics, ainsi qu'avec les faits et les circonstances que les lecteurs sont à portée de connoître ou d'observer. Ces écrivains accrédités confirment, d'après les mêmes principes, la véracité de ceux qui les ont immédiatement précédés. Ainsi les faits sont tracés et discutés en rétrogradant aussi loin que peut régulièrement conduire la chaîne qui les lie, et jusqu'aux plus anciens événemens dont

l'authenticité inspire quelque confiance. C'est sur de pareilles bases qu'est fondée la croyance des choses qui n'ont pu frapper immédiatement nos sens. Par exemple, nous n'avons aucun autre moyen de juger que la république romaine a certainement existé ; que la bataille d'Actium a été donnée, et qu'un conquérant normand a envahi l'Angleterre.

Pendant les vingt siècles, qu'il paroît également certain qu'a subsisté la grande muraille, il y en a seize où elle a suffi pour arrêter les hordes tartares. Mais le torrent qu'entraînoit sur ses pas le puissant Gengis-Khan rendit toute résistance vaine. Ses descendans ne surent pourtant pas conserver le même avantage, et en moins d'un siècle les Tartares furent chassés de la Chine. Ce ne fut que trois cents ans après, c'est-à-dire, vers la fin du siècle dernier, que la violence des guerres intestines les y fit rappeler; et depuis, ils ont maintenu l'empire dans un état tranquille et florissant.

Indépendamment des moyens de défense que la grande muraille fournissoit en temps de guerre, elle étoit considérée, par les Chinois, même en temps de paix, comme un grand avantage ; parce que leurs mœurs

réglées et leur vie sédentaire s'accordent peu avec les inclinations inquiètes et vagabondes de leurs voisins septentrionaux, et la grande muraille les empêchoit d'avoir aucune communication avec eux. Elle n'a pas même été sans utilité pour écarter des fertiles provinces de la Chine, les bêtes féroces qui abondent dans les déserts de la Tartarie, non plus que pour fixer les limites des deux pays, et empêcher les malfaiteurs de s'échapper de la Chine, et les mécontens d'émigrer.

Il paroît que jusqu'à l'époque où la dynastie, qui règne maintenant en Chine, est montée sur le trône, cet empire a formé peu de projets de conquête. Il y subsiste même encore un principe de politique, auquel on est très-attaché; c'est de retenir tous les sujets dans les limites du pays. Ceux qui en sortent, sans permission, s'exposent à être sévèrement punis à leur retour.

La grande muraille de la Chine est devenue d'une bien moindre importance, depuis que les territoires qu'elle sépare, sont également soumis au même prince. Les Chinois, dont la curiosité cesse quand elle n'est pas excitée par des objets nouveaux, regardent la grande muraille avec une profonde indifférence; et

la plupart des mandarins qui accompagnoient l'ambassade, sembloient n'y pas faire la moindre attention. Mais un si vaste monument de l'industrie humaine n'a pas manqué d'être remarqué par tous les étrangers qui l'ont vu en entrant en Chine.

Cependant le premier européen qui ait parlé de cet empire, Marc-Paul, ne fait aucune mention de la grande muraille. Comme il se rendit par terre à Pékin, on a présumé qu'il avoit traversé quelque partie de la Tartarie où la muraille existe à présent; et d'après son silence, un savant italien, qui se propose de publier une nouvelle édition de l'ouvrage de ce voyageur, doute que la muraille fût réellement bâtie au treizième siècle, quand le célèbre vénitien visita la cour du prince tartare qui régnoit à la Chine. Mais la simple omission de ce fait de la part d'un voyageur ne suffit pas pour en faire nier l'existence, lorsqu'elle est appuyée par la même espèce de témoignage positif qu'on croit décisif dans toute autre occasion. Elle ne suffiroit même pas, cette omission, quand on supposeroit que Marc-Paul eût effectivement passé dans l'endroit où s'élève la grande muraille; et quand même il auroit publié une relation

exacte de ses voyages , immédiatement à son retour, au lieu d'en dicter des fragmens incohérens, long-temps après, loin de sa patrie, et privé de ses papiers originaux et de toutes les notes qu'il avoit prises sur les lieux. Toutefois une copie de la route de Marc-Paul, à la Chine, a été tirée de la bibliothèque du doge de Venise, et suffit pour décider la question. D'après cette copie, il paroît que le voyageur vénitien ne traversa point la Tartarie pour se rendre à Pékin. Après avoir suivi le chemin des caravanes jusqu'à Samarcande et à Cashgar, il tourna droit au sud-est, traversa le Gange et se rendit au Bengale. De là, il dirigea ses pas au sud des montages du Thibet, entra dans la province chinoise de Schen - Si, passa dans celle de Schan - Si, qui en est limitrophe, et arriva à Pékin, sans avoir vu la grande muraille.

Les voyageurs Anglais approchèrent de cette muraille par une montée très-roide, et parvinrent à ce qu'on appelle la porte méridionale, pour la distinguer de la porte extérieure qui est plus au nord du côté de la Tartarie. Cette porte méridionale traverse la route dans l'endroit où elle passe sur le sommet d'une chaîne de montagnes, dont

la plupart sont inaccessibles. La porte a été bâtie pour défendre le passage dans une situation très-forte. La croupe des montagnes est étroite, et leur descente escarpée. La route suit un défilé au bout duquel est un poste militaire.

Voici les observations du capitaine Parish, sur les postes militaires de la Chine. — Les postes militaires sont ordinairement des tours carrées de différentes dimensions ; et il y a toujours une garnison peu nombreuse. Il est probable qu'en cas de guerre, ces tours serviroient de rendez-vous aux troupes du voisinage. Elles sont toujours situées à l'entrée des défilés, sur des éminences d'un accès difficile, ou au passage étroit des rivières. Elles varient depuis quarante pieds carrés sur quarante pieds d'élevation jusqu'à quatre pieds carrés seulement, sur six pieds de haut. Il est vrai que celles qui n'ont que ces dernières dimensions sont en fort petit nombre : mais les Anglais en rencontrèrent une sur la route de Pékin à la grande muraille. On entre dans les plus grandes tours par un escalier dont les dernières marches sont ordinairement de pierres détachées ; cet escalier conduit à une petite arche qui est à mi-hauteur de la tour.

La plate-forme seule paroît être destinée à la défense, car il est très-rare qu'il y ait des portes sur les côtés. Les parapets des plate-formes sont garnis de créneaux. Les tours sont très-fréquemment solides, excepté les plus grandes. Sur le haut de chaque tour il y a un bâtiment qu'on découvre d'en bas, et qui paroît suffisant pour contenir la petite garnison. A l'une des extrémités de ce bâtiment est planté un bâton, au haut duquel flotte un étendard jaune. Ses murs sont quelquefois peints et ornés d'un dragon bigarré.

A côté de la tour, il y a ordinairement une cabane, devant laquelle une balustrade rouge soutient quelques lances et quelques mousquets. La cabane sert de baraque ou de corps-de-garde. Non loin de chaque poste s'élève un pai-lou, c'est-à-dire, une porte triomphale et légère, construite en bois, et peinte en noir, en blanc et en rouge. Tout à côté de la porte, sont trois, quatre, cinq ou six élévations de maçonnerie, sur lesquelles on a tracé des figures de dragon. Ces élévations contenoient autrefois une composition de matière combustible, et on s'en servoit pour donner des signaux; mais ce ne sont plus, dit-on, que des ornemens.

Elles diffèrent par leur forme : les unes sont elliptiques, d'autres hémisphériques, d'autres ont la forme d'un cône ; et toutes sont posées sur des bases cubiques.

Lorsque l'ambassade passoit devant les postes militaires, il en sortoit de six jusqu'à quinze soldats, qui, presque toujours, étoient sans armes. Un homme, placé au haut de la tour, battoit sur un *loo*, tandis qu'un autre mettoit le feu à trois petits tubes de fer, placés verticalement dans la terre, pour saluer l'ambassade. Les postes sont à différente distance les uns des autres. Depuis l'embouchure du Pei-Ho jusqu'à Tong-Chou-Fou, il y en a environ quinze, sans compter ceux de Toung-Cou et de Tien-Sing. Cela fait à-peu-près un par treize milles ; mais, sur la route de Pékin en Tartarie, il y en a au moins un de cinq en cinq milles.

Depuis le dernier poste militaire, le chemin suit une étroite vallée, dans laquelle serpente une eau limpide. Les montagnes se rapprochent graduellement, et ne laissent guère plus de place qu'il n'en faut pour le chemin et pour la rivière.

Au milieu s'élève une tour avec une porte dans le centre ; et une arche est jetée sur

la rivière. Ce passage étoit autrefois fermé par des murs qui s'étendoient depuis la tour jusqu'au sommet de chaque montagne, à l'est et à l'ouest; mais ces murs sont maintenant en ruine. Quand les Tartares étoient considérés comme ennemis, des troupes stationnées en ce lieu, en défendoient l'approche; et les restes des ouvrages et des maisons s'y voient encore, ainsi que quelques habitans.

Après avoir passé par une autre porte plus rapprochée des anciennes frontières de la Tartarie, et avoir descendu un défilé presqu'à pic, les voyageurs arrivèrent à Kou-Pé-Kou, lieu où se tenoit la forte garnison qui défendoit la muraille extérieure dans cette partie. Il étoit environné de plusieurs ouvrages concentriques, réunis à la grande muraille.

Lorsque l'ambassadeur arriva sur cette ancienne frontière de la Chine propre, on lui rendit des honneurs militaires. Les troupes furent rangées sur deux lignes (1) qui se regardoient. Elles étoient divisées par compagnies, chacune desquelles avoit son chef, son étendard, et cinq petits drapeaux. En passant entre ces deux lignes, on

(1) Ces détails sont tirés des papiers du capitaine Parish.

voyoit des mandarins de chaque côté ; puis de la musique, des tentes, des trompettes, des pai-lous, ou portes triomphales. On comptoit douze compagnies de chaque côté ; enfin, on appercevoit dix petites pièces de campagne de différente forme et de différente construction. La parade des compagnies étoit :

Le chef, ordinairement un archer.
Les étendards.

	Les cinq petits drapeaux.	
Une épée et des hommes d'épée, cinq de profondeur.	Fusiliers et hommes d'épée, en nombre presqu'égal, cinq de profondeur.	Une épée et des hommes d'épée, cinq de profondeur.

Toute cette troupe étoit de douze cents hommes. L'intervalle entre chaque compagnie égaloit presque la place qu'occupoit leur front, laquelle étoit d'environ sept pas.

Près de Kou-Pé-Kou, il y avoit, dans une partie de la grande muraille, quelques brèches qui donnoient la facilité de l'escalader et de l'examiner. La négligence dont ces brèches étoient la preuve, sembloit suffisamment garantir aux Anglais qu'ils n'offenseroient les Chinois, ni ne seroient accusés d'indiscrétion, en satisfaisant la curiosité qu'avoit fortement excitée en eux la célébrité de cette barrière, jadis si importante. Toutes les principales

personnes de l'ambassade allèrent la visiter, et le capitaine Parish examina particulièrement sa construction et ses dimensions.

Le corps de la grande muraille est une élévation de terre, retenue, de chaque côté, par un mur de maçonnerie, et recouverte d'une plate-forme de briques carrées. Les murs de côté, continuant à s'élever au-dessus de la plate-forme, servent de parapets.

Voici ses proportions, indépendamment de toute fraction :

	pieds.	pouces.
Hauteur de l'ouvrage en brique jusqu'au-dessous du cordon........	20	»
Depuis le dessous du cordon jusqu'au haut du parapet...........	5	»
	pieds.	pouces.
Total de la hauteur du mur de brique......................	25	»

Le mur de briques est placé sur une base de pierre qui ressort d'environ deux pieds au-delà de ce mur, et dont la hauteur diffère proportionnément à l'irrégularité du terrain sur lequel elle est placée ; mais on ne voit pas plus de deux assises au-dessus du sol, et ces assises n'ont qu'un peu plus de deux pieds d'élévation.

	pieds.	pouces.
Epaisseur de chaque mur du parapet en haut..................	1	6
Au cordon..................	2	3
Profondeur du cordon.........	»	6
Avancement du cordon........	»	6
Epaisseur de chacun des murs de côté à leur base................	5	»

Le bas du cordon est de niveau avec le terre-plein de la muraille.

Entière épaisseur de la muraille, y compris l'élévation de terre, qui est de onze pieds de large dans toutes ses parties :

	pieds.	pouces.
Au cordon................	15	6
Au bas de l'ouvrage en brique...	21	»
Base en pierre...............	25	»

Il y a, en quelques endroits, un petit fossé au-delà des fondemens de la muraille.

	pieds.	pouces.
Relativement aux embrasures, la hauteur des merlons est de.......	2	»
La largeur des embrasures, en dehors et en-dedans..............	2	»
La distance entr'elles, prise du centre.........................	9	»

Proportion des meurtrières :

Hauteur de l'ouverture........	1	»
Largeur de l'ouverture........	»	10
Profondeur de l'escarpe	4	»
Distance entr'elles............	9	»

Le bas des meurtrières est de niveau avec le terre-plein, et de là il est tellement en talus, qu'on peut découvrir un ennemi à très-peu de distance de la muraille. Peut-être croira-t-on, que cette position est plus propre à l'usage des armes à feu, qu'à celui de l'arc et des flèches.

Les tours jointes à la grande muraille, sont éloignées d'environ cent pas l'une de l'autre : mais comme la muraille forme une ligne courbe, la distance, estimée d'après cette ligne, varie et quelquefois s'accroît considérablement. Quand on a eu besoin d'une plus grande force, on les a plus rapprochées. Leurs dimensions, leur construction, leur position relativement à la muraille, varient aussi considérablement avec leur situation.

La première tour que le capitaine Parish examina, n'avoit qu'un étage, de niveau avec le terre-plein de la muraille ; et au-dessus de cet étage, un parapet presqu'égal à celui de la muraille. Il y avoit trois embrasures ou portes au bas de chaque front, et deux à ceux du parapet de la plate-forme.

Dimensions de cette tour :

	pieds.	pouces.
Longueur de chaque côté du carré à sa base	40	»

	pieds.	pouc.
Longueur de chaque côté du même carré en haut	30	»
Hauteur de la base en pierre	4	»
Hauteur du mur de brique depuis la base en pierre jusqu'au cordon	28	4
Depuis le cordon jusqu'au haut du parapet	5	»
Hauteur totale	37	4
Largeur des embrasures ou portes d'en bas	3	»
Leur hauteur	3	»

Les embrasures du parapet ont les mêmes dimensions que celles de la muraille.

Cette tour a un avancement de dix-huit pieds au-delà de la grande muraille, du côté qui fait face à la Tartarie. A sa base, on communique avec la plate-forme de la muraille, par une de ses portes, qui est placée exprès un peu en dehors.

La seconde tour, examinée par le capitaine Parish, diffère beaucoup de la première, par sa forme, par ses dimensions et par sa situation. Elle consiste en deux étages, indépendamment de la plate-forme. Le premier étage est de niveau avec le terre-plein de la grande muraille. La tour est carrée, et presque une masse solide de pierre, entremêlée d'ouvertures en forme de croix, à

chaque

chaque extrémité desquelles est une grande fenêtre ou porte qui se trouve dans le centre du carré. Par deux de ces portes elle communique avec le terre-plein de la grande muraille de chaque côté : ainsi cette tour présente deux flancs à la muraille. Il y a, outre l'entrée et le centre de la croix, un escalier étroit, formant un angle droit avec la direction de la muraille; et par cet escalier on communique avec le second étage. Ce second étage ne contient qu'une chambre, formée par trois arches parallèles, dans une situation qui correspond perpendiculairement à l'entrée, et ayant entre elles trois ouvertures cintrées pour leur communication. Celles qui sont dans le centre divisent en deux le bâtiment, et sont dans la même direction que la grande muraille; les autres forment des lignes parallèles avec ses côtés. Ainsi la chambre carrée du second étage consiste en trois arches égales et parallèles, et en trois lignes d'arches de communication, qui laissent quatre pans carrés de maçonnerie vers le centre. Les extrémités des arches parallèles ont des embrasures, trois desquelles font face à la muraille de chaque côté. Les portes du centre sont vis-à-vis du terre-plein

de la grande muraille, les autres flanquent ses côtés dans chaque direction. Les portes des deux autres côtés sont, les unes en face du nord, les autres en face du midi.

Le parapet de la plate-forme est garni de douze embrasures, trois desquelles sont de chaque côté. Il y a en outre des meurtrières entre les embrasures. Ainsi, chaque côté de la tour présente une porte au premier étage, deux au second, trois embrasures avec cinq meurtrières sur la plate-forme. On a probablement donné tant de force à cette tour, à cause de la proximité de la rivière et de la porte extérieure de la grande muraille. Oui, c'est par rapport à cette porte, qu'elle est si singulièrement fortifiée du côté de la muraille, que, d'une part, elle en défend l'entrée vers la rivière, tandis que de l'autre, elle la protége, en cas que le premier côté soit forcé.

Voici les dimensions de cette seconde tour:

Hauteur de la base de pierre....	4 pieds.	» p.
Hauteur jusqu'au premier étage.	16	»
Hauteur de l'arche du Ier. étage.	8	»
Epaisseur de l'arche	1	3
Epaisseur du plancher du second étage......................	»	4
Hauteur des arches parallèles..	12	»

Epaisseur des arches parallèles..	1 pied.	3 p.
Epaisseur du plancher de la plate-forme	»	4
Hauteur du parapet de la plate-forme	5	»
Hauteur totale de la tour.	48 p.	2 p.
Longueur de chaque carré de la tour à son sommet	36 p.	» p.
Longueur de chaq. carré à sa base.	42	»

Dimensions du premier étage :

Largeur des arches de séparation.	3	»
Longueur de ces mêmes arches.	33	»
Hauteur des arches	8	»
Largeur des embrasures	2	»
Hauteur des embrasures	4	»
Hauteur de l'ouverture pour les portes	5	»
(Le haut des embrasures est cintré.)		
Largeur de l'ouverture pour l'escalier	2	»
Hauteur de cette ouverture...	4	»

Dimensions du second étage :

Longueur de chaque côté de la chambre	28	9
Largeur des arches parallèles..	6	»
Longueur des mêmes arches...	28	»
Hauteur des mêmes arches....	12	»
Intervalle entre les arches parallèles	5	»

	pieds.	p.
Largeur des arches de communication	5	7
Longueur des mêmes arches...	5	»
Hauteur des mêmes arches....	8	»
Longueur des pied-droits.....	5	7
Largeur des mêmes..........	5	»
Largeur de la retraite pour les embrasures..................	4	»
Profondeur de cette retraite....	2	6
Hauteur de cette retraite......	8	»
Largeur des embrasures.......	2	»
Hauteur des embrasures......	4	»

Les dimensions des parapets, des embrasures et des meurtrières de la plate-forme, sont pareilles à celles de la première tour.

Les embrasures ou portes de chaque chambre, et les retraites pour celles du second étage, sont toutes cintrées.

Les encoignures des portes, des fenêtres, des embrasures, et plusieurs des angles saillans, et des escaliers des tours, ainsi que les bases ou fondemens sur lesquels sont posées ces tours, et les murailles intervenantes, sont d'un granit gris très dur, et légèrement mêlé de paillettes brillantes.

Le reste de ces bâtimens est construit de briques bleuâtres. Elles sont placées par rangs, d une brique d'épaisseur chacun, et forment

par ce moyen autant de murailles distinctes, qu'il y a de briques d'épaisseur. Leurs dimensions diffèrent suivant la situation dans laquelle elles se trouvent placées. Celles de la façade de la muraille et des tours, sont comme suit :

	pieds.	pouces.
Epaisseur des briques.........	»	3 $\frac{3}{4}$
Largeur..................	»	7 $\frac{1}{2}$
Longueur..................	1	3

Celles qui sont employées dans les terrasses de la grande muraille et des tours, diffèrent seulement des premières, en ce qu'elles sont parfaitement carrées. Par-tout où pour achever la muraille, les briques ordinaires n'ont pas pu servir, on ne les a point grossièrement taillées à coup de truelle pour les rapetisser, comme font quelquefois de négligens ou ignorans ouvriers, mais on s'est servi d'autres briques, moulées exprès, d'une forme et d'une grandeur convenable. Le ciment ou mortier qui est entre les différentes couches de briques a plus d'un demi-pouce d'épais, et il est presqu'entièrement composé de chaux, d'une blancheur parfaite.

Quoique les briques de la grande muraille aient si long-temps résisté à l'effort du temps

et aux influences de l'atmosphère, leur couleur bleue fait d'abord douter si elles ont été cuites autrement qu'au soleil. L'expérience prouve qu'une masse d'argile ou de brique se resserre et diminue, quand elle est exposée à l'action du feu, et que plus le feu a de force, plus cette diminution a lieu; mais lorsque cette masse est retirée du feu, elle ne reprend jamais ses premières dimensions. Si donc les briques qui ont servi à la construction de la grande muraille, avoient été simplement cuites au soleil, elles devroient diminuer lorsqu'on les met dans le feu, mais un essai a démontré qu'elles ne diminuoient pas ; d'ailleurs, on voit encore auprès de la grande muraille quelques fourneaux, où vrai semblablement les briques qui la composent ont été cuites.

La grande muraille ne semble pas avoir été construite pour servir de défense contre le canon, puisque les parapets ne pourroient pas résister à la force des boulets : cependant le bas des embrasures des tours est semblable à ceux qu'on pratique en Europe, pour placer les porte-mousquetons des arquebuses à croc. Ces trous paroissent avoir été faits lorsqu'on a construit la grande

muraille, et il est difficile de leur assigner un autre objet que celui de servir pour le repoussement des armes à feu. Les pièces de campagne qu'on voit en Chine, sont, en général, montées avec des porte-mousquetons auxquels ces trous conviennent fort bien, et quoique les parapets ne soient pas faits pour soutenir le choc des boulets de canon, ils peuvent fort bien résister à ces petites pièces. Il y avoit plusieurs de ces pièces à la parade de Kou-Pe-Kou, et elles étoient toutes montées sur des barres, avec des porte-mousquetons. D'après ces considérations, il est vraisemblable que la prétention qu'ont les Chinois d'avoir connu très-anciennement les effets de la poudre à canon, n'est pas sans fondement (1).

(1) Les Chinois connoissent la poudre à tirer dès la plus haute antiquité. En parlant des armes à feu, dont se servoit le fameux général *Koung-Min*, dans le second siècle de l'ère chrétienne, les historiens disent qu'il en avoit puisé la connoissance dans les écrits des plus anciens guerriers. Ils parlent aussi des bombes, des tubes de feu, des mines, et d'une espèce de feu grégeois, qu'ils appellent feu du ciel, et dont l'invention se perd dans la nuit des temps. La description de toutes ces choses se trouve dans l'art militaire des Chinois, traduit par le savant Amiot. (*Note du Traducteur.*)

Les détails qu'on vient de lire, et dans lesquels le capitaine Parish est entré avec tant de soin, servent à donner une idée exacte de l'architecture des Chinois, et de la manière dont ils se défendoient, long-temps avant l'ère chrétienne. La construction de la grande muraille prouve non-seulement le courage et les vues étendues du gouvernement qui pouvoit se livrer à une si vaste entreprise, mais l'état avancé de la société qui fournissoit des ressources pour un tel ouvrage, et en régloit les progrès; enfin, elle prouve aussi la vigueur, la persévérance avec lesquelles cet ouvrage fut porté à sa perfection.

La grande muraille continue encore à servir de ligne de démarcation entre les Chinois et les Tartares. Quoique, depuis que ces deux nations sont réunies sous une domination absolue, la seule parole du monarque suffise pour faire obéir tous ses sujets indistinctement, chacune d'elles n'en conserve pas moins des idées de prétentions et de juridictions locales.

CHAPITRE IV.

L'Ambassade anglaise arrive auprès de l'Empereur de la Chine, en Tartarie, dans le Palais où ce Prince fait sa résidence pendant l'été.

A son entrée en Tartarie, l'ambassadeur reçut la visite d'un mandarin militaire, de race tartare. Il étoit attaché au palais. Quoique Van-ta-zhin eût le même rang que lui, à peine osoit-il hasarder de s'asseoir en sa présence; tant est grand le respect qu'affectent les Chinois pour les Tartares de la cour! Le dernier des Tartares prend un air d'importance lorsqu'il est sur sa terre natale. L'un d'eux, qui étoit à la suite des mandarins chinois, devoit être puni par leur ordre pour quelques fautes qu'il avoit commises; mais il résista avec audace, prétendant qu'aucun chinois n'avoit droit d'exercer de l'autorité sur lui, lorsqu'il étoit en-dehors de la grande muraille.

Il y a, dans les villages qui sont au-delà de cette muraille, quelques familles chinoises et des femmes avec de petits pieds. On ne dit point qu'aucune femme tartare se soit

mutilée à l'exemple des chinoises, quoiqu'à d'autres égards les Chinois soient souvent imités par les Tartares.

A mesure que les voyageurs avançoient dans la Tartarie, ils trouvoient la température plus froide, les chemins plus raboteux, les montagnes moins richement parées. On n'y voit que différentes sortes de pins qui ne sont pas très-grands, des chênes rabougris, des deux espèces qu'on appelle *chênes d'Angleterre* et *chênes de Russie*, et des trembles, des ormes, des noisetiers, des noyers, diminués au point de ressembler à des arbustes. Tous ces arbres croissent en général, sur le côté des montagnes, qui fait face au midi. Les autres côtés ne portent guère que des arbrisseaux épineux, avec quelques brins d'herbe brûlée. Les ours, les loups, même les tigres, habitent, dit-on, ces forêts.

Dans les plaines, ou plutôt dans les vallées, abonde cette espèce de lièvre qui, comme quelques autres animaux des climats froids, de brun ou de rouge qu'il est en été, devient blanc en hiver. Ce lièvre est également remarquable par la longueur extraordinaire de ses pattes et de ses doigts, qui se joignant quand il s'élance sur la neige, forment une base qui l'empêche de s'enfoncer.

En Tartarie, on se sert rarement de chien pour chasser le lièvre, et les autres bêtes fauves; mais on les traque. Pour cela, plusieurs chasseurs se réunissent, forment un grand cercle, de la circonférence duquel ils s'approchent peu-à-peu vers le centre, battant les buissons et faisant beaucoup de bruit à mesure qu'ils marchent. Les animaux se trouvent enfin resserrés dans un très-petit espace, où ils sont aisément pris.

C'est sur-tout en Tartarie que le chien devient le fidèle compagnon du paysan. Le chien tartare est d'une petite espèce, ayant une longue queue retroussée, dont le caprice ni la mode ne le privent jamais, et qui penche ordinairement du côté gauche, comme Linnæus remarque qu'est celle du chien domestique. Le chien tartare aboie rarement le jour.

La perspective des pays que traversèrent les Anglais étoit souvent agréablement romantique, mais très-bornée. Celui qui, pour la première fois, est prêt à voyager dans les montagnes, s'attend peut-être à se trouver bientôt sur des terrains qui dominent tout ce qui les environne. Mais il en est presque toujours autrement. Les chemins sont pour

la plupart au pied des montagnes, non sur leur sommet; et le voyageur est condamné à parcourir le fond des vallées, où il ne trouve qu'un horizon borné et une atmosphère sombre.

Les villages dispersés dans les vallées de la Tartarie, offrirent à la vue des Anglais, plusieurs personnes attaquées d'une maladie semblable à celle qu'on remarque fréquemment dans les Alpes, et qui y est connue sous le nom de *goître*, ou de cou enflé. Les glandes de la gorge commencent à enfler de bonne heure à ceux qui ont des dispositions à avoir cette maladie; et elles acquièrent insensiblement une grosseur énorme. L'enflure commence immédiatement au-dessous de la parotide, et, affectant toutes les glandes submaxillaires, s'étend d'une oreille à l'autre. Le docteur Gillan remarqua que près d'un sixième des habitans avoient cette difformité, qui, ajoute-t-il, ne paroît pourtant pas telle à ces villageois. Les personnes des deux sèxes sont sujètes à cette maladie; mais les femmes le sont plus que les hommes. Quelles que soient les causes qui l'occasionnent, les derniers quittent plus souvent les lieux où ces causes existent.

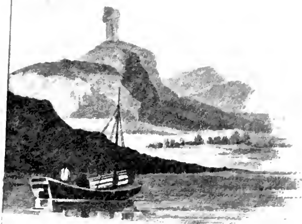
Ces tumeurs, contre nature, ne paroissent pas accompagnées d'autres symptômes qui affectent la santé, ou qui empêchent un homme d'user librement de ses facultés physiques ; mais l'esprit de beaucoup de personnes qui en sont attaquées, est très-affoibli, et peut-être qu'aucune d'elles n'est exempte d'un pareil malheur, quoiqu'à un moindre degré. Quelques-unes sont réduites à un état d'imbécillité absolue. Le spectacle de ces idiots, qui ne manque jamais de faire une triste impression sur les hommes qui les voyent pour la première fois, est bien loin de produire le même effet sur ceux au milieu desquels ils existent. Les idiots eux-mêmes sont généralement gais, et mènent une vie animale, totalement exempte de pensées et de réflexions. Comme ils ne suivent qu'un pur instinct, ou la seule impulsion des sens, quelque dangereuse que leurs actions puissent être pour les autres, elles sont toujours sans malice et n'excitent aucun ressentiment. Leur personne est considérée comme sacrée; et leurs familles les entretiennent avec un soin particulier.

Quelle que soit la cause qui occasionne des goîtres aux hommes, elle n'a aucun

effet sensible sur les animaux. On croit communément, et en Europe et en Asie, que cette maladie provient du fréquent usage de l'eau de neige. Il est certain que la neige fondue contient un peu plus de terre calcaire que l'eau de pluie, et une très-petite portion d'acide nitreux et de sel marin : mais dans les pays découverts, où l'on n'en boit presque pas d'autre, on ne voit point de gens avec des tumeurs goitreuses (1). Vraisemblablement l'état de l'atmosphère contribue beaucoup à les produire. La partie de la Tartarie, où cette maladie est commune, a beaucoup de traits de ressemblance avec quelques cantons de la Suisse et de la Savoie.

Les Anglais ne rencontrèrent, dans cette route, aucune production volcanique. Durant le septième et dernier jour de leur voyage, la chaîne des montagnes étoit presque parallèle au chemin. Cette chaîne représentoit des lignes horizontales, consistant en rochers de granit, qui différoient beaucoup les uns des autres par leur grandeur, et étoient arrangés comme des vertèbres d'un qua-

(1) Dans les montagnes de la Norwège on boit beaucoup d'eau, provenant de la neige fondue, et je n'y ai pas vu un seul goître. (*Note du Traducteur.*)



drupède. Le haut de ces rochers étoit légèrement tapissé de gazon ; mais leurs flancs restoient entièrement dépouillés, parce que la terre qui les couvroit jadis, avoit été entraînée beaucoup plus bas. A-peu-près à moitié hauteur de la montagne, s'élevoit un rocher perpendiculaire, ou une antique ruine ; car son aspect fit conjecturer aux Anglais qu'il pouvoit être l'un ou l'autre. Sa hauteur excédoit deux cents pieds. Sa forme étoit irrégulière, et son sommet, beaucoup plus large que sa base, se couronnoit de grands arbustes. Comme ce rocher se trouvoit à une distance considérable des voyageurs, l'un d'entr'eux s'écarta du chemin, pour aller l'examiner plus particulièrement. Il vit que ce n'étoit ni le reste d'un édifice, ni un rocher entier, mais une énorme masse d'argile durcie, à laquelle étoit mêlé beaucoup de gravier.

D'une nature plus compacte, sans doute, que le sol qui l'environnoit, et qui a cédé à la violence des torrens, cette pyramide renversée est restée comme un monument de l'élévation qu'avoit, dans ce lieu même, l'ancienne surface du globe. Sa base montre jusqu'à quelle profondeur la terre a été creusée. Les parties molles et légères, entraî-

nées au pied des montagnes et déposées graduellement, ont formé les plaines unies et fertiles de Pé-Ché-Lée, que nous avons décrites dans le dernier chapitre ; et les parties les plus dures, les plus pesantes, bientôt arrêtées dans leurs progrès, constituent la surface des vallées inégales de la Tartarie. Le déplacement d'une couche de sol de deux cents pieds de profondeur, depuis le haut des montagnes jusqu'en bas, et dans une si vaste étendue, est parmi les changemens qu'a éprouvés la surface de la terre, l'un des plus grands, dont les annales du genre-humain fassent mention.

Les inondations soudaines, dont le souvenir a été transmis à la postérité, ne sont point représentées comme ayant produit un effet permanent. Certes, différens cantons du globe indiquent suffisamment les altérations extraordinaires qu'a subies sa surface, depuis que le changement de sa température l'a rendu propre à être habité. Le rocher de Gibraltar n'est pas la seule hauteur dans l'intérieur de laquelle on a trouvé des ossemens d'animaux, qui doivent avoir vécu et péri avant la formation des montagnes, dont ils sont devenus une partie.

L'élévation

L'élévation de la Tartarie est telle que, dans quelques endroits, elle a quinze mille pieds au-dessus de la mer Jaune. On sait que cette élévation accroît considérablement le froid de l'atmosphère.

Au milieu de ces terrains élevés, et un peu plus loin que la pyramide renversée, dont nous venons de faire mention, les montagnes s'écartant l'une de l'autre, découvrirent aux voyageurs la vallée de Zhé-Hol, où l'empereur de la Chine a un palais et un jardin de plaisance qu'il habite l'été, de préférence à sa capitale. Le palais se nomme le *Séjour de l'agréable fraîcheur*, et le jardin le *Jardin des arbres innombrables.*

L'ambassadeur et sa suite s'avancèrent vers Zhé-Hol dans un ordre convenable. Le chemin qui y conduit se découvre aisément du haut d'une éminence qui est dans le jardin de l'empereur, et d'où ce prince, suivant ce qu'on rapporta ensuite à lord Macartney, eut la curiosité de contempler la marche des Anglais. L'ambassade fut reçue avec des honneurs militaires, et au milieu d'une foule de spectateurs, dont les uns étoient à cheval, les autres à pied. Plusieurs de ces derniers étoient entièrement

vêtus de jaune, et coiffés de chapeaux ronds de la même couleur. Quelques enfans avoient aussi ce costume. Tous ces gens-là étoient des lamas inférieurs, ou moines et novices dépendans des temples de la secte de Fo, à laquelle l'empereur étoit attaché. Mais, malgré l'ordre sacré, dont ils étoient membres, et malgré l'habit honorable qu'ils portoient, ils ne paroissoient pas être très-respectés de la multitude. Ils ne se comportoient pas non plus, de manière à montrer qu'ils eussent eux-mêmes une haute opinion de leur dignité, et qu'ils se souciassent de garder cette bienséance extérieure que tous ceux qui ont quelque rang à la Chine, sont très-jaloux de conserver.

L'édifice, ou plutôt les édifices destinés à loger l'ambassade, étoient situés près de l'extrémité septentrionale de la ville de Zhé-Hol, qui se trouvoit entr'eux et les portes du palais impérial. Ils étoient sur la pente douce d'une montagne, et avoient différentes cours s'élevant progressivement l'une au-dessus de l'autre, et se communiquant par des escaliers de granit. Le tout étoit suffisamment spacieux et commode. On y pouvoit contempler à-la-fois, les montagnes de la Tartarie, la ville

de Zhé-Hol et une partie du parc de l'empereur. La ville de Zhé-Hol ne renferme que des maisons de mandarins, et beaucoup de misérables chaumières remplies de monde. Les rues sont tortueuses, sans pavé et couvertes de poussière. Tout à côté, le palais impérial, les temples, les jardins annoncent la grandeur. Là, entre la magnificence et la misère, on ne connoît point de milieu.

Dans cette partie de la Tartarie, les principales maisons diffèrent peu de celles de la Chine; et la distribution des appartemens et leur ameublement, sont également simples. La grande porte de chaque bâtiment séparé, conduit dans une salle communiquant, de chaque côté, à une chambre, dans laquelle il y a une estrade couverte de drap épais et de coussins, pour qu'on puisse s'y asseoir le jour et y dormir la nuit. Il y a aussi des tables vernissées, et quelques chaises pour ceux qui viennent rendre visite. Bientôt après que l'ambassadeur fut arrivé, deux des premiers mandarins se rendirent à son logement pour le complimenter de la part de l'empereur. Un autre mandarin le complimenta de la part du grand colao, ou premier ministre Ho-Choung-Taung.

Le même jour, le légat vint trouver l'ambassadeur; et, sans le moindre préambule, sans chercher à se disculper, il lui remit le mémoire cacheté, qui avoit rapport à la cérémonie de réception, mémoire dont il avoit eu communication à Pékin, et qu'il s'étoit chargé de faire parvenir au grand colao, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. Le légat vouloit, en même-temps, qu'on crût que ce mémoire étoit toujours demeuré en sa possession; mais on savoit déjà très-bien qu'il l'avoit fait passer à Zhé-Hol, et que son contenu y avoit été approuvé. Qu'est-ce qui pouvoit donc avoir occasionné un changement à ce sujet? Il étoit difficile de l'expliquer: mais les anciennes idées d'orgueil, les prétentions de prééminence l'emportèrent de nouveau; et l'on soupçonna qu'elles avoient été suggérées par le vice-roi de Canton, qui venoit d'arriver à Zhé-Hol, à son retour du Thibet, où il avoit commandé l'armée chinoise. Il étoit l'ennemi déclaré des Anglais, et les peignoit comme un peuple usurpateur, qu'il étoit dangereux d'encourager. Il eut même, à cet effet, recours au témoignage d'un homme condamné pour ses concussions, de ce même mandarin, que nous avons déjà

dit avoir été hoppo, ou receveur-général des revenus et des douanes de Canton. Ce coupable fut conduit exprès à Zhé-Hol; et il n'est pas douteux qu'il ne parlât des Anglais conformément aux vues et à l'opinion partiale du vice-roi.

Le colao étoit, ce semble, persuadé qu'il falloit que l'ambassadeur anglais se soumît à rendre, à l'empereur de la Chine, l'hommage des vassaux, sans que le gouvernement chinois reconnût l'indépendance du roi d'Angleterre. Ainsi, l'on crut qu'il étoit expédient de ne pas avouer que le mémoire de l'ambassadeur avoit été transmis à la cour, afin de pouvoir se dispenser de répondre à une proposition trop raisonnable pour être rejetée; et l'on s'attendit que, lorsqu'une fois l'ambassadeur seroit en présence de sa majesté impériale, il feroit, sans aucune condition, les prosternemens d'usage.

D'après tout cela, l'ambassadeur désira vivement d'avoir une décision sur l'affaire du cérémonial, avant d'être obligé de paroître dans le palais impérial. Le colao, de son côté, vouloit l'y voir sans délai, afin d'apprendre de lui le contenu de la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Mais quand l'ambassadeur n'au-

roit pas eu des raisons particulières pour ne point faire cette visite en ce moment, il étoit trop indisposé pour l'entreprendre. Il résolut donc de charger le secrétaire d'ambassade d'aller, à sa place, chez le premier ministre, et de lui porter une copie de la lettre du roi d'Angleterre, et le mémoire qu'avoit rendu le légat. Les Chinois, qui étoient liés avec l'ambassadeur, craignoient tellement d'être accusés d'avoir écrit ce mémoire, qu'ils prièrent ce ministre de le faire contre-signer par le page qui l'avoit copié, afin de prouver que c'étoit son écriture.

L'ambassadeur donna des instructions, au secrétaire d'ambassade, sur tous les points qu'il pouvoit avoir à traiter. L'étiquette de la cour de la Chine, ne permettant pas à ce secrétaire d'avoir, en cette qualité, aucun entretien avec le premier ministre, ni même de s'asseoir en sa présence, il fut nécessaire de faire usage de la commission de ministre plénipotentiaire, que lui avoit accordée le roi d'Angleterre, pour qu'il pût suppléer l'ambassadeur, en cas d'absence ou d'indisposition. En cette qualité, il se rendit chez le colao, qu'il trouva dans un petit appartement du palais impérial.

Quelque grand, quelque puissant que soit un visir dans un empire despotique, il ne paroît qu'un petit personnage en comparaison du prince lui-même, qui croit qu'une très-petite partie de sa vaste et magnifique demeure, suffit à l'importance relative de la créature de sa faveur. Le visir de la Chine, qui jouissoit presqu'exclusivement de la confiance de l'empereur, étoit un Tartare d'une naissance obscure, et tiré, par hasard, d'un emploi subalterne, depuis environ vingt ans. Il étoit de garde à l'une des portes du palais, lorsque l'empereur passa, et fut frappé de sa bonne mine. Ce prince, trouvant ensuite qu'il avoit reçu de l'éducation, et possédoit beaucoup de talens, l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur, il étoit l'homme le plus puissant de l'empire.

Une si grande élévation, du sein d'une si humble origine, paroîtra peut-être singulière à ceux qui sont accoutumés à l'ordre et aux gradations régulières des gouvernemens mixtes : mais les exemples n'en sont rares, ni dans les pays où le monarque peut satisfaire ses volontés et ses caprices, sans crainte d'être blâmé, ni dans ceux qui sont

divisés par les partis, et où des qualités brillantes et des efforts extraordinaires se font bientôt distinguer. Dans le premier cas, il arrive fréquemment que le prince abandonne à celui qu'il a choisi, presque tout l'exercice de son autorité, et qu'il passe sa vie dans l'indolence et les plaisirs sensuels : mais l'empereur de la Chine continua à s'occuper de l'administration des affaires avec une attention infatigable ; il partagea avec son visir, plutôt qu'il ne lui céda, tous les soins qu'exigeoit son vaste empire. Ce prince ne se laissoit point guider aveuglément par les avis de ce ministre. Croyant une fois qu'il avoit voulu lui faire un mensonge, il le disgracia aussi promptement qu'il l'avoit élevé, et le colao rentra pendant quinze jours dans l'obscurité de son premier emploi. Un accident heureux ayant ensuite donné à l'empereur occasion de connoître qu'il n'avoit pas eu de justes raisons d'être irrité contre son favori, il lui rendit ses dignités et sa puissance.

Lorsque le colao donna audience au ministre plénipotentiaire, il étoit assis sur une estrade couverte d'une étoffe de soie, entre deux mandarins tartares et deux mandarins chinois, membres du conseil d'état. Une

chaise fut présentée au ministre anglais. Le légat, plusieurs autres mandarins et l'interprète furent obligés de rester debout. Le colao demanda, pour la forme, quel étoit l'objet de l'ambassade anglaise à la Chine. Il fut aisé de le satisfaire sur cela, en lui présentant une traduction chinoise de la lettre que le roi d'Angleterre adressoit à l'empereur ; ce qui parut lui être très-agréable, ainsi que le contenu de la lettre. Après une courte pause, le ministre lui remit le mémoire de l'ambassadeur, mémoire que le colao feignit de ne pas connoître. Il parut cependant préparé à faire des objections aux propositions contenues dans cet écrit. On lui répondit par les argumens sensibles qu'exigeoit un cas aussi simple, et de la manière que l'ambassadeur avoit prescrite. Le colao termina la discussion en priant le ministre plénipotentiaire de faire part de ses raisons à l'ambassadeur, afin qu'il les prît en considération.

Il est à remarquer que pendant toute cette conférence, la salle où elle se tint fut remplie de gens, employés dans le palais, et à qui il étoit permis d'écouter ce qu'on disoit. Il sembloit qu'en traitant avec des étrangers, à tous égards, si éloignés de la Chine, il

n'étoit nécessaire de rien dérober à la connoissance des Chinois. Peut-être un si grand nombre de spectateurs fut-il cause que le colao affecta un grand air de dignité et de réserve; et par ses manières, et par sa conversation, il sembloit vouloir donner à entendre que les civilités qu'il faisoit au ministre anglais, n'étoient qu'une condescendance de sa supériorité nationale et personnelle. C'étoit aussi, sans doute, l'orgueil national qui avoit fait prendre la résolution d'éviter, s'il étoit possible, de payer par des formalités pareilles, celles auxquelles l'ambassadeur consentoit de se soumettre à la cour de l'empereur.

Le lendemain, le légat et deux autres mandarins se rendirent chez l'ambassadeur, et le pressèrent, de la part du colao, de renoncer à ses prétentions. En discutant cette affaire, ils furent dans la nécessité de flotter entre des idées contraires, ils représentoient le prosternement comme une cérémonie extérieure et insignifiante, quand ils proposoient à l'ambassadeur de s'y soumettre à l'égard de l'empereur de la Chine, et ensuite comme une chose d'une grande importance quand il s'agissoit de la faire faire par un

Chinois devant le roi d'Angleterre. Ils hasardèrent même de faire entendre à l'ambassadeur, qu'un refus absolu de sa part pourroit bien ne pas être sans inconvénient pour lui. Mais cette menace indirecte lui fournit occasion de témoigner que le sentiment de son devoir envers son roi, l'emportoit de beaucoup sur la crainte d'aucun danger. Il déclara qu'il devenoit particulièrement indispensable pour lui que la cérémonie fût réciproque, ou qu'un compliment, fait au nom d'un souverain puissant et indépendant, fût distingué de l'hommage des princes tributaires; parce qu'il savoit qu'on avoit déjà cherché à confondre ces deux choses, en donnant aux présens anglais le nom de *tribut*, dans les inscriptions chinoises qu'on y avoit mises.

La connoissance que l'ambassadeur avoit de cette particularité, força les mandarins à sentir la justice de sa proposition; et à lui demander jusqu'à quel point il pensoit que son devoir lui permettoit de témoigner son respect à sa majesté impériale, sans se soumettre au prosternement des tributaires? L'ambassadeur répondit, qu'attaché à son souverain par tous les liens du devoir et de la

fidélité, il plioit un genou quand il paroissoit en sa présence, et qu'il consentoit volontiers à témoigner, de la même manière, son respect pour l'empereur de la Chine.

Les mandarins parurent extrêmement contens de cette réponse, et dirent qu'ils rapporteroient bientôt la résolution de la cour, pour s'accorder sur la cérémonie réciproque, proposée par l'ambassadeur, ou pour accepter l'hommage anglais au lieu du prosternement chinois.

Cependant la conférence, qui avoit eu lieu au palais entre le colao et le ministre plénipotentiaire anglais, se répandit promptement dans Zhé-Hol. Beaucoup de gens, qui ne voyoient dans l'ambassade que quelques étrangers isolés, entièrement à la merci de la cour où ils étoient venus, ne pouvoient pas concevoir comment ils osoient proposer des conditions à cette cour, ou hésiter d'obéir à ses volontés. D'autres prédisoient confidemment que les Anglais seroient renvoyés sans être admis à l'audience de l'empereur. L'interprète chinois, que son attachement zélé pour l'ambassade, rendoit extrêmement attentif à tout ce qui la concernoit, commença à craindre que quelqu'un de ceux de

ses compatriotes, qui étoient à la suite des Anglais, ne fût tenté de se mal conduire, persuadé que dans les conjonctures où les Anglais se trouvoient, leurs plaintes ne seroient point écoutées. Cependant ils eurent, au moment même, occasion de faire quelques réclamations relativement aux provisions. Aussitôt on y eut égard ; et les provisions furent fournies avec plus de profusion qu'auparavant.

Tandis que la décision sur le cérémonial étoit en suspens, divers Anglais firent une petite excursion aux environs de Zhé-Hol. Ils étoient loin d'y être encouragés par les mandarins, qui craignoient sans cesse que quelqu'imprudence ou quelqu'indiscrétion de leur part, ou les dispositions qu'a partout la populace à insulter les étrangers ne leur occasionassent des désagrémens. Les rigoureuses maximes du gouvernement chinois rendent les mandarins responsables de tout le mal qu'ils sont supposés avoir pu prévenir. D'après cela, ils prirent des précautions pour empêcher les gens du peuple d'entrer dans l'enceinte habitée par l'ambassade, ainsi que pour que les domestiques, les soldats et les ouvriers anglais ne sortissent

point sans permission. Les Chinois, et surtout les gens d'affaires, tels que la plupart des mandarins, ont fort peu d'idée du plaisir qu'on a à se promener dans la campagne pour prendre de l'exercice, ou pour examiner les points de vue et la situation du pays. Ils pensent qu'alors on a toujours quelques motifs guerriers, et conséquemment suspects. Cependant l'ordre général qu'avoient reçu les mandarins de fournir aux personnes de l'ambassade ce qui leur conviendroit et ce qu'elles désireroient, ne leur permit pas de leur refuser des chevaux et des guides pour faire leur excursion.

Les Anglais qui entreprirent ce petit voyage, furent bientôt rendus sur des hauteurs, d'où ils eurent occasion de contempler la vallée de Zhé-Hol, qui suit les sinuosités des montagnes, et est très-fertile, mais non pas cultivée avec autant d'art et de soin que les campagnes renfermées dans les anciennes limites de la Chine. Cette vallée est arrosée par une rivière qui, malgré la sécheresse de la saison, étoit assez considérable, et qui entraînoit dans son cours un sable mêlé de beaucoup de parties d'or. Les montagues adjacentes ne sont ni très-

élevées au-dessus de la vallée, ni escarpées. Elles consistent, du moins à leur surface, en un mélange d'argile et de gravier. Elles ne présentent ni angles saillans, ni angles rentrans, tels qu'en produisent ces torrens violens qui s'ouvrent des chemins à travers les montagnes; elles n'offrent même aucune chaîne régulière. Mais leur ensemble rappelle une mer en désordre, dont les vagues battues par des vents opposés qui se succèdent rapidement, sont brisées, et ont différentes directions.

Certes, ni la forme de ces montagnes, ni les matières qui les composent, n'ont rien qui annonce qu'elles ont été originairement exposées à l'action du feu. Mais elles conservent plusieurs traces qui prouvent que l'eau, les couvrant pendant long-temps, a façonné la surface de cette partie du globe. Elles paroissent avoir été jadis couvertes de bois. Maintenant leurs sommets et les endroits les plus exposés n'ont plus que des productions rabougries. Le bois de haute futaie est rare dans tout ce pays. L'imprévoyance des premières générations qui n'ont point planté de jeunes arbres, à mesure qu'elles coupoient les vieux, est cruellement sentie par leurs descendans.

Les montagnes, ainsi dépouillées d'arbres, ne peuvent plus attirer beaucoup d'humidité. Les plus pauvres habitans ne souffrent point que leurs jardins dépendent du hasard de la pluie. Chacun d'eux a un puits, dont il se sert pour arroser ses plantations. Les seaux avec lesquels ils tirent l'eau, ne sont point faits avec des douves, mais avec des brins d'osier entrelassés avec tant de soin et d'intelligence, qu'ils retiennent parfaitement toute espèce de liquide. Les jardins abondent en ail et autres végétaux âpres et aromatiques, qui peuvent servir à relever le goût du millet et des autres grains dont les paysans de ces contrées font leur principale nourriture.

Quand les Anglais furent sur les hauteurs, ils purent aisément contempler plusieurs belles maisons bâties dans les vallées et dans des situations très-agréables. Ils crurent d'abord qu'elles appartenoient aux principales familles du pays, ou aux grands officiers de la cour; mais bientôt ils surent que c'étoient différens couvens de lamas, fondés par les empereurs de la dynastie régnante.

En s'en retournant, les voyageurs apperçurent au-delà de la ville de Zhé-Hol, une

chaîne

chaîne de hautes montagnes, et une éminence sur laquelle étoit une pyramide de terre ou de pierre, renversée et semblable à celle que nous avons déjà décrite dans ce chapitre. Quelques-uns d'entr'eux eurent envie d'aller l'examiner: mais les mandarins leur observèrent gravement qu'il y auroit de l'inconvenance à le faire ; parce que l'éminence sur laquelle étoit située la pyramide, dominoit la partie du jardin impérial consacré aux femmes du palais, et qu'on pourroit les voir se promener. Il y avoit cependant trois ou quatre milles de distance d'un lieu à l'autre.

Toute l'ambassade étoit alors occupée à se préparer à être présentée à l'empereur. On avoit annoncé à l'ambassadeur que sa majesté impériale se contenteroit de la forme respectueuse avec laquelle les Anglais avoient coutume d'aborder leur souverain. Cette détermination délivra l'ambassadeur de beaucoup d'inquiétude, et mit un terme à la nécessité d'examiner jusqu'à quel point il devoit résister, ou céder aux vœux de la cour impériale. On avoua tout bas que le bon sens et la générosité de l'empereur lui-même, peut-être fatigué de trop d'adorations,

l'avoient bien plus disposé que ses conseillers à dispenser les Anglais de ce cérémonial.

Lord Macartney savoit très-bien que le triomphe qu'il obtenoit contribueroit à irriter davantage ceux des Chinois et des Tartares qui étoient ennemis des Anglais ; mais qu'il augmenteroit en général l'estime et et la considération du peuple pour une nation en faveur de laquelle on faisoit une exception si extraordinaire ; et que l'effet de ces sentimens ne pourroit manquer d'être avantageux pour elle dans tous ses rapports commerciaux et politiques avec la Chine. Cette déviation d'une règle dont on ne s'étoit auparavant jamais écarté, excita la plus grande surprise, peut-être même des murmures, dans l'ame de ceux qui ne considéroient que le passé; mais elle confirma l'opinion du vieux missionnaire de Pékin, qui avoit annoncé que le prétexte des coutumes, communément et fortement mis en avant par les Chinois, ne l'emportoit pas toujours sur la raison, accompagnée de la fermeté et de la persévérance.

Le jour de naissance de l'empereur, à l'occasion duquel beaucoup d'ambassadeurs et de princes tributaires étoient rassemblés

à Zhé-Hol, étoit le 17 de septembre. Mais on choisit le 14 du même mois pour la réception particulière de l'ambassade anglaise.

En attendant, les présens qui avoient été conduits à Zhé-Hol furent transportés au palais, et l'ambassadeur reçut plusieurs messages très-polis, qui prouvoient la satisfaction de l'empereur.

Lord Macartney fit aussi une visite particulière au colao, qui l'accueillit avec aisance et affabilité, et lui rendit tous les honneurs dûs à son rang, sans qu'il fût plus question des contestations qui avoient eu lieu. Après plusieurs politesses réciproques, et des réponses satisfaisantes à des questions de pure curiosité que fit Ho-Choung-Taung, concernant l'Europe, et particulièrement l'Angleterre, l'ambassadeur entama une conversation, dans laquelle il s'efforça de faire sentir au colao, la convenance et la loyauté de la conduite passée, et la droiture des intentions futures du roi d'Angleterre à l'égard de la Chine. Il insista sur les maximes pacifiques et bienveillantes de son gouvernement, dont le grand objet étoit l'extension du commerce pour l'avantage général du genre-humain. Il prit occasion de faire mention de l'Indostan, non comme pour

en tirer des argumens favorables, mais comme pour donner quelques renseignemens incidentels. Il dit qu'après la dissolution de l'empire du Mogol, dans cette partie du monde, quelques provinces maritimes dans le voisinage des colonies britanniques, avoient, à l'occasion de leurs dissentions intestines, réclamé la protection des armes anglaises; et qu'elle leur avoit été accordée sans déplacer les princes tributaires qui étoient encore en possession de leurs dignités : mais qu'à d'autres égards, les Anglais ne s'étoient point mêlés des contestations de leurs voisins. Le colao ne fit pas la moindre objection qui pût mettre l'ambassadeur dans le cas de désavouer plus particulièrement les secours donnés contre les habitans du Thibet.

L'ambassadeur jugea à propos d'user de beaucoup de ménagemens et d'expressions adoucies, pour donner une idée de l'importance dont pourroient être pour la Chine, les liaisons de la Grande - Bretagne avec cet empire, soit en y introduisant les denrées d'Europe, dont la nécessité n'étoit point sentie à titre d'échange; soit en lui fournissant du coton et du riz de l'Inde, que quelques provinces chinoises sont aussi propres

à cultiver, ou des lingots d'argent, dont la grande quantité a quelquefois l'inconvénient de faire augmenter inégalement le prix des objets nécessaires à la vie ; soit enfin relativement au secours d'une force navale pour détruire les pirates qui infestent les côtes de la Chine, mais contre l'agression desquels on a une sûre ressource dans la communication intérieure, qui a lieu par les rivières et par les canaux. Les idées avouées ou affectées qu'a le gouvernement de la Chine sur l'indépendance et la supériorité de cet empire, sont telles qu'aucune relation avec les étrangers n'y est admissible sur le pied d'un avantage réciproque. Il n'accorde rien que par grâce ou par condescendance.

L'ambassadeur ne vouloit pas refuser de négocier même à ce titre ; et le colao lui dit obligeamment qu'ils auroient de fréquentes occasions de se revoir, durant le séjour que son excellence feroit à la cour de la Chine.

L'entrevue se termina comme elle avoit commencé, avec beaucoup d'apparence de cordialité et de satisfaction des deux côtés. Bientôt après l'ambassadeur reçut des messages de civilité, et des présens de fruits et

de confitures de la part de l'empereur et du colao.

Les manières d'Ho-Choung-Taung, étoient aussi engageantes, que son esprit étoit pénétrant et éclairé. Il sembloit posséder les qualités d'un homme d'état consommé. Il avoit été appelé aux emplois et revêtu de l'autorité, par la seule faveur du souverain, comme cela arrive dans la plupart des monarchies : mais il s'y maintenoit par l'approbation de ces personnes qui, par leur rang et leur élévation ont presque toujours de l'influence dans les gouvernemens absolus. Dans ceux de ces gouvernemens qui sont en Asie, les princes ne craignent point, comme en Europe, de dégrader leur dignité en s'alliant avec leurs sujets; et le nombre d'enfans que les monarques asiatiques ont de leurs différentes femmes et de leurs concubines, occasionne tant d'alliances avec la couronne, que l'influence en est diminuée par la concurrence. Cependant, ces sortes de nœuds, ajoutés au pouvoir déjà acquis, l'augmentent et le rendent plus solide.

Une fille de l'empereur étoit mariée au fils d'Ho-Choung-Taung. Cette circonstance suffit pour alarmer quelques personnes de

la famille impériale, ainsi que quelques sujets loyaux qui craignoient que l'ambition du favori n'aspirât à une plus grande élévation. Un homme, indiscrètement zélé, osa présenter un mémoire à l'empereur, pour l'exhorter à déclarer son successeur, parce qu'il croyoit que c'étoit une mesure de sûreté pour prévenir les dissentions qui pouvoient menacer l'empire.

Si le droit de primogéniture prévaloit dans l'empire de la Chine, la succession au trône devroit appartenir à un petit-fils de l'empereur, né de son fils aîné, qui est déjà mort; mais les maximes du gouvernement laissent cette succession entièrement au choix du prince régnant, qui peut en exclure, comme on en a vu l'exemple, ses propres enfans et sa famille.

L'avis qu'un sujet avoit osé donner au souverain, pour l'engager à déclarer son choix, irrita singulièrement ce prince. Le conseiller fut arrêté et puni de mort; car le tribunal qui le jugea, mit sa témérité au nombre des crimes les plus odieux. Cependant, l'empereur jugea à propos de publier, dans les gazettes de Pékin, les raisons qui l'empêchoient de se choisir un succes-

seur. Elles étoient fondées sur le danger d'exciter une ambition prématurée dans une jeune ame, et de faire naître une faction, opposée au souverain qui occupoit le trône, ainsi qu'on l'avoit déjà vu sous la dynastie régnante.

L'empereur avoit résolu que l'héritier de sa couronne restât inconnu pendant qu'il la conserveroit lui-même: mais il saisit l'occasion dont nous venons de faire mention, pour annoncer à ses sujets, qu'ayant déjà occupé le trône pendant un demi-siècle, il renonceroit aux soins du gouvernement, s'il vivoit assez long-temps pour compléter la soixantième année de son règne (1), et qu'alors il exerceroit la haute prérogative de nommer la personne la plus digne de lui succéder (2); mais que, si sa mort avoit lieu avant cette époque, l'écrit qui contiendroit le nom de son successeur, se trouveroit dans un certain appartement de son palais. Cependant, combien sont vaines les précautions que prennent les hommes, pour régler les

(1) Elle devoit arriver en 1796.

(2) L'empereur a effectivement accompli sa promesse, le 8 février 1796. Il a cédé le trône à son dix-septième fils. (*Note du Traducteur.*)

événemens qui suivent leur trépas! Yong-Ching, père de l'empereur actuel, en fournit lui-même la preuve. On raconte qu'il ne régna, que parce qu'il entra au palais dans les derniers momens de son prédécesseur, et qu'il substitua son nom dans le testament, destiné à assurer le trône à un autre.

Le jour que l'ambassadeur anglais fut présenté à l'empereur, plusieurs princes de la famille impériale étoient autour de lui; mais aucun ne paroissoit obtenir plus de respect que les autres, ni avoir la moindre préférence sur eux.

L'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade, se rendirent dans le jardin du palais de Zhé-Hol, avant qu'il fît jour, ainsi qu'on les y avoit engagés. Dans le milieu du jardin, étoit une tente spacieuse et magnifique, soutenue par des colonnes dorées, ou peintes et vernissées. La toile ne suivoit pas l'obliquité des cordes, dans toute leur longueur, jusqu'aux chevilles qui étoient plantées dans la terre; mais, du milieu de cette longueur, elle tomboit perpendiculairement, et le reste formoit la couverture. La tente contenoit un trône semblable à celui qui a été décrit dans un des chapitres précédens;

et des fenêtres de chaque côté de la tente, éclairoient particulièrement l'endroit où étoit le trône. Vis-à-vis du trône, il y avoit une grande ouverture, d'où un tendelet jaune se prolongeoit à une distance considérable. L'ameublement de la tente étoit élégant, mais sans vain éclat et sans embellissemens recherchés. Plusieurs petites tentes rondes étoient en face de la grande, et il y en avoit une oblongue immédiatement derrière. Cette dernière étoit réservée pour l'empereur, en cas qu'il voulût se retirer en particulier. Il y avoit un sopha à l'une des extrémités. Le reste étoit orné de beaucoup de mousquets et de sabres européens et asiatiques. L'une des petites tentes rondes devoit servir à l'ambassade, pour attendre l'arrivée de l'empereur. Quelques-unes des autres étoient également pour les divers princes et les envoyés des états tributaires, qui étoient rassemblés à Zhé-Hol, à l'occasion du jour de naissance de l'empereur, et qui, lorsque l'ambassadeur anglais fut présenté, se trouvèrent à la cour pour rendre sa réception plus éclatante. Quelques tentes étoient aussi destinées aux enfans mâles de la famille impériale,

et aux principaux officiers de l'état. C'est dans la grande tente que l'empereur, assis sur son trône, voulut recevoir, avec une distinction particulière, l'ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne.

Ce n'étoit pas seulement dans l'intention d'avoir un grand espace pour contenir le concours de personnes assemblées en cette occasion, qu'une tente fut préférée à un des grands appartemens du palais. En se conformant, à beaucoup d'égards, aux coutumes d'une nation vaincue, mais plus nombreuse et mieux civilisée que la sienne, la dynastie tartare conserve encore une prédilection pour ses anciennes mœurs, et elle les reprend de temps en temps, sur-tout quand elle est sur le sol de la Tartarie. Une tente mobile est une demeure plus agréable pour un souverain tartare, qu'un palais de pierre ou de bois.

Les princes tributaires, ceux de la famille impériale, et les grands mandarins de la cour, formoient un groupe très-considérable devant la grande tente; et chacun étoit décoré des marques distinctives du rang que lui avoit accordé l'empereur.

Plusieurs des courtisans étoient en partie vêtus de drap d'Angleterre, au lieu d'étoffe

de soie et de fourrures, seul genre de vêtemens qu'ils avoient eu jusqu'alors droit de porter, en présence de l'empereur. Comme ces choses n'étoient pas devenues rares, le règlement qui permettoit l'usage du drap d'Angleterre à la cour, étoit un honneur qu'on rendoit à l'ambassade anglaise; et l'on eut soin d'en prévenir l'ambassadeur. Il est vraisemblable que la consommation de cet article augmentera considérablement, parce que désormais les premiers ordres des mandarins donneront l'exemple d'en porter. C'est à la seule politesse qu'est dû cet avantage, qui ne pouvoit pas être demandé dans un traité de commerce.

Les princes étoient décorés du bouton rouge transparent (1), marque du premier des neuf ordres, tels qu'ils ont été fixés dans le siècle actuel, par l'empereur Yong-Ching. Aucun des grands, rassemblés en cette occasion, ne portoit une marque inférieure au bouton rouge opaque, qui distingue le second ordre de l'état. Quelques-uns étoient décorés de plumes de paon, placées dans un

(1) On a déjà vu que les boutons, ou globes qui distinguent les ordres, se portent au haut du bonnet des mandarins. (*Note du Traducteur.*)

tuyau d'agathe et pendantes à leur bonnet. Cette dignité a trois degrés, distingués par le nombre des plumes. Celui à qui la faveur impériale accorde trois plumes, se regarde comme trois fois grand et trois fois heureux.

Chacun de ces personnages avoit, dans son district, un cercle de courtisans qui dépendoient de lui, et il étoit rempli de l'idée de sa propre importance: mais devant la tente de l'empereur, tous restoient confondus dans la foule, et leur grandeur se perdoit dans la contemplation de la majesté impériale. Suivant l'étiquette, la manière de prouver son respect à l'empereur, est de l'attendre très-long-temps. Quelques courtisans passèrent, pour cela, une partie de la nuit dans le jardin. L'empereur devoit y paroître un peu après l'aube. Une heure d'audience, si différente de celles des nations qui, passant par les divers degrés de civilisation, sont parvenues à celui du luxe et de l'indolence, rappelle l'usage journalier de ce peuple, qui part pour la chasse aussitôt que les premiers rayons du soleil lui permettent de distinguer et de poursuivre les animaux auxquels il fait la guerre.

Avant l'arrivée de l'empereur, la petite

tente de l'ambassadeur fut remplie par une foule de personnes, qui se succédoient, et qu'attiroit la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce ministre. Parmi ces personnes étoit un frère de l'empereur, homme d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, d'un âge déjà avancé, et très-simple dans ses manières. Il y vint aussi deux fils et deux petit-fils de l'empereur (1). Les premiers étoient des hommes de fort bonne mine, polis et curieux; les autres, jeunes, grands et extrêmement beaux. L'un des tributaires étoit des environs de la mer Caspienne. Il parloit l'arabe; et connoissant vraisemblablement un peu plus l'Europe que les autres, il paroissoit prendre un plus grand intérêt à ce qui avoit rapport à l'ambassade. Mais l'ami particulier et déclaré des Anglais, étoit le respectable vice-roi de Pé-Ché-Lée. Il témoigna tant de plaisir en renouvelant connoissance avec l'ambassadeur, et il en parla avec tant d'estime au cercle qui l'environnoit, que tous ceux qui composoient ce cercle furent dès-lors très-prévenus en faveur de son excellence. L'ambassade sembloit aussi avoir

(1) Les fils de l'empereur portent le titre d'Ago, titre qui vient des Tartares. (*Note du Traducteur.*)



E. de Launay Sculp.

乾 隆 大 皇 帝
Tchien Lung ta Whang Tee
Tchien Lung le Grand Empereur

fente de l'ambassadeur f[illegible] une foule de personnes, qui se succ[illegible] qu'attiroit la curiosité ou le désir de faire des politesses à ce ministre. Parmi ces personnes étoit un frère de l'empereur, homme d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, d'un âge déjà avancé, et très-simple dans ses manières. Il y vint aussi deux fils et deux petit-fils de l'empereur (1). Les premiers étoient des hommes de fort bonne mine, petits et curieux; les autres, jeunes, grands et extrêmement beaux. L'un des tributaires étoit des environs de la mer Caspienne. Il parloit l'arabe; et connoissant vraisemblablement un peu plus l'Europe que les autres, il parut prendre un plus grand intérêt à ce qui avoit rapport à l'ambassade. Mais l'ami particulier et déclaré des Anglais, étoit le respectable vice-roi de Pé-Ché Lée. Il témoigna tant de plaisir en renouvelant connoissance avec l'ambassadeur, et il en parla avec tant d'estime au cercle qui l'environnoit, que tous ceux qui composoient cette suite furent dès-lors très-prévenus en faveur de son excellence. L'ambassade sembloit aussi avoir

(1) Les fils de l'empereur portent le titre d'Ago, titre qui vient des Tartares. (*Note du Traducteur.*)



R. de Launay Sculp.

乾 隆 大 皇 帝
Tchien Lung ta Whang Tee (
Tchien Lung le Grand Empereur

plus de confiance, en présence du vice-roi.

Peu après qu'il fut jour, le son de plusieurs instrumens et des voix confuses d'hommes éloignés, annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut venant de derrière une haute montagne, bordée d'arbres, comme s'il sortoit d'un bois sacré, et précédé par un nombre d'hommes, qui célébroient à haute voix ses vertus et sa puissance. Il étoit assis sur une chaise découverte et triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendards, les porte-parasol et la musique l'accompagnoient. Il étoit vêtu d'une robe de soie, de couleur sombre, et coiffé d'un bonnet de velours assez semblable, pour la forme, à ceux des montagnards d'Ecosse, et sur le devant, duquel on voyoit une très-grosse perle, seul joyau que portât l'empereur.

En entrant dans la tente, il monta sur son trône par les marches de devant, sur lesquelles lui seul a droit de passer. Le grand colao, Ho-Choung-Taung, et deux des principaux officiers de sa maison, se tenoient auprès de lui, et ne lui parloient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires et les grands offi-

ciers de l'état furent placés suivant leur rang, le président du tribunal des coutumes conduisit l'ambassadeur anglais jusqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les usages chinois, si souvent le contraire des nôtres, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur étoit suivi de son page et de son interprète. Le ministre plénipotentiaire l'accompagnoit. Les autres principales personnes de l'ambassade, avec un grand nombre de mandarins et d'officiers inférieurs, se tenoient à l'entrée de la tente, d'où l'on pouvoit voir la plus grande partie de la cérémonie.

L'ambassadeur étoit vêtu d'un habit de velours, richement brodé et orné de la plaque de l'ordre du Bain, en diamans, Par-dessus son habit il portoit un manteau du même ordre, assez long pour couvrir ses jambes. Le désir de montrer de l'attention pour les idées et les mœurs chinoises, rendoit assez important le choix du costume, et est cause que nous en parlons ici. Le respect particulier qu'a cette nation pour tout ce qui tient à l'extérieur, influe même sur le système de ses vêtemens, dont le but est d'inspirer de la gravité et de la réserve. En conséquence

quence, ils ont la forme la plus opposée à celles qui laissent appercevoir quelque partie du corps. Certes, parmi les nations sauvages il n'en est peut-être point auxquelles un sentiment intérieur, indépendant de toute espèce de précaution contre l'inclémence de l'air, n'apprenne qu'il est bien de se couvrir certaines parties du corps. Ce sentiment qu'on appelle *décence*, parce qu'il indique ce qu'il convient de faire, s'accroît en général avec les progrès de la civilisation et le perfectionnement des mœurs, et peut-être n'a-t-il été nulle autre part porté aussi loin que parmi les Chinois, qui, dans leurs robes larges et flottantes, cachent absolument la forme de leur corps. Il n'y a même à cet égard presqu'aucune différence entre les vêtemens des deux sexes : bien plus, la délicatesse des Chinois s'offense à la vue des ouvrages de l'art qui imitent le corps humain, soit nu, soit couvert seulement des draperies qui suivent et déploient ses contours. Aussi cette délicatesse a retardé, parmi eux, les progrès de la peinture et de la sculpture, du moins en ce qui a rapport à ces sortes de sujets. Elle a aussi obligé les missionnaires à adopter les vêtemens du pays, comme

étant plus chastes et plus décens que les habits courts et serrés de l'Europe moderne.

Le grand manteau que l'ambassadeur avoit droit de porter en qualité de chevalier de l'ordre du Bain, étoit un peu analogue à la mode de s'habiller, la plus agréable aux Chinois. D'après les mêmes principes, le ministre plénipotentiaire qui étoit docteur honoraire ès-loix de l'université d'Oxford, prit la robe d'écarlate qui appartient à ce grade; ce qui se trouvoit aussi très-convenable dans un pays où les degrés en science conduisent à tous les emplois civils.

L'ambassadeur, instruit par le président du tribunal des coutumes, tint avec ses deux mains, et leva au-dessus de sa tête, la grande et magnifique boîte d'or, enrichie de diamans, et de forme carrée, dans laquelle étoit renfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors, montant le peu de marches qui conduisent au trône, il plia le genou, fit un compliment très-court, et présenta la boîte à sa majesté impériale. Ce monarque la reçut gracieusement dans ses mains, la plaça à côté de lui, et dit : — « Qu'il » éprouvoit beaucoup de satisfaction du » témoignage d'estime et de bienveillance » que lui donnoit sa majesté britannique,

» en lui envoyant une ambassade avec une
» lettre et de rares présens ; que de son
» côté il avoit de pareils sentimens pour le
» souverain de la Grande-Bretagne, et qu'il
» espéroit que l'harmonie seroit toujours
» maintenue entre leurs sujets respectifs. »

Cette manière d'accueillir le représentant du roi de la Grande-Bretagne, étoit considérée par la cour de la Chine, comme très-honorable et très-distinguée. L'empereur monte rarement sur son trône pour recevoir les ambassadeurs, et ils ne remettent point leurs lettres de créance dans ses mains, mais dans celles d'un de ses courtisans. Quoique très-peu importantes en elles-mêmes, les distinctions accordées aux Anglais étoient regardées par la nation polie des Chinois, comme un changement très-marqué, en leur faveur, dans l'opinion de son gouvernement, et il fit une heureuse impression sur elle.

Après quelques momens d'entretien avec l'ambassadeur, l'empereur lui donna, pour premier présent, une pierre, appelée par les Chinois, *pierre précieuse* (1), et qu'ils esti-

(1) C'est vraisemblablement de la pierre de *yu*, pierre sonore et brillante, et dont les Chinois font aussi

ment beaucoup. Elle étoit de plus d'un pied de long, et on l'avoit curieusement sculptée, dans le dessein de lui donner la forme du sceptre, qui est toujours placé sur le trône impérial, et qu'on regarde comme l'emblême de la prospérité et de la paix.

L'étiquette chinoise exigeant qu'indépendamment des présens que les ambassadeurs font au nom de leurs souverains, ils en fassent aussi en leur propre nom, l'ambassadeur anglais et le ministre plénipotentiaire, que les Chinois nommoient l'ambassadeur inférieur, offrirent respectueusement les leurs. L'empereur consentit à les recevoir, et leur en fit d'autres en retour. Ces présens étoient, sans doute, les uns et les autres moins estimés par celui qui les recevoit, que par celui qui les donnoit: mais ils étoient également acceptables, quand on considéroit qu'ils prouvoient d'une part le respect, et de l'autre la bienveillance et la faveur.

Durant la cérémonie, l'empereur se montra très-ouvert, gai et sans la moindre affectation. Loin de s'envelopper d'un air triste

divers instrumens de musique. Le *yu* se trouve dans les rivières qui tombent des montagnes du Yun-Nan, du Schen-Si, etc. (*Note du Traducteur.*)





et sombre comme on le représentoit quelquefois, il avoit l'œil brillant, le regard fixe, et le maintien aisé. Tel il parut du moins pendant tout le temps de son entretien avec l'ambassadeur, entretien que prolongea la nécessité de faire interpréter réciproquement tout ce qu'on disoit : aussi l'entrevue fut-elle extrêmement fatigante.

L'empereur s'appercevant de l'inconvénient qui résultoit du besoin d'avoir recours à un interprète, demanda à Ho-Choung-Taung, si quelque personne de l'ambassade entendoit la langue chinoise ; et ayant su que le page, âgé de moins de treize ans, étoit le seul qui eût fait des progrès dans cette langue, il eut la curiosité de le faire avancer jusqu'auprès de son trône, et de l'inviter à parler chinois. Soit par ce qu'il dit, soit par sa modeste contenance et par ses manières, cet enfant plut tellement à l'empereur, que ce prince tira de sa ceinture une bourse destinée à recevoir des noix d'arèque, et la lui présenta.

Les bourses sont les cordons ou les rubans que le monarque chinois distribue à ses sujets, pour récompenser leur mérite : mais le don de sa propre bourse est une fa-

veur particulière, suivant les idées des nations orientales, parmi lesquelles une chose portée par la personne du souverain, est regardée comme le plus précieux de tous les dons. La bourse de l'empereur procura au jeune favori l'attention et les caresses d'un grand nombre de mandarins, tandis que d'autres, peut-être, envioient son bonheur. La bourse impériale n'a rien de magnifique. Elle est tout simplement de soie jaune et a, dans son tissu, la figure d'un dragon aux cinq griffes, et quelques caractères tartares.

Après que l'empereur eut cessé de parler aux Anglais, quelques ambassadeurs du Pégu, et des Mahométans des environs de la mer Caspienne, furent présentés à la droite de son trône. Ils répétèrent neuf fois leurs humbles prosternemens, et furent promptement congédiés. On conduisit l'ambassadeur anglais et les trois personnes qui l'accompagnoient, vers des coussins, sur lesquels ils s'assirent à gauche du trône. Les princes de la famille impériale, les chefs tartares des nations tributaires et les premiers mandarins de la cour, étoient placés suivant leur rang, plus près ou plus loin du trône. Les Anglais étoient à-peu-près dans le milieu de l'espace qui séparoit le trône de l'ex-

trémité de la tente. Il y avoit une table de deux en deux personnes. Aussitôt que tous les convives furent assis, les tables furent découvertes, et on les vit chargées d'un superbe repas. Elles étoient petites : mais chacune avoit une pyramide de jattes contenant une grande quantité de viandes et de fruits. On avoit placé une table devant le trône, et l'empereur fit honneur aux mets qui la couvroient. On servit aussi du thé. Ceux qui présentoient les jattes et les tasses à l'empereur, tenoient leurs mains élevées au-dessus de la tête, comme l'ambassadeur anglais lui avoit offert la boîte d'or qui contenoit la lettre de sa majesté britannique.

Ce cérémonial semble d'abord n'avoir pour but que de marquer l'excessive distance qui, dans une monarchie absolue, se trouve entre le souverain et les sujets : mais quand on le considère attentivement, on est porté à conjecturer qu'il n'a point été originairement imaginé, et ensuite exigé pour le seul plaisir qu'il procure. Il est évident que, pendant qu'on le pratique, non-seulement il annonce une inégalité morale, mais il produit une inégalité physique entre celui qui reçoit l'hommage et celui qui le rend. Le premier,

quoique supérieur à toute force ouverte, peut fort bien sentir qu'il n'est pas à l'abri de la trahison particulière, et cet esprit soupçonneux qui accompagne souvent un pouvoir sans bornes, a sans doute suggéré à celui qui le possède, ces précautions contre les desseins secrets et furieux que peuvent avoir des individus qui l'approchent. Le prosternement, l'agenouillement, l'élévation des mains au-dessus de la tête, rendent certainement plus difficile l'agression des personnes qui sont dans ces postures.

Une chose non moins remarquable que ces cérémonies, c'est le silence solemnel, qui les accompagne et qui semble être inspiré par une religieuse terreur. Il n'y a nulle conversation entre ceux qui sont assis; nul fracas parmi ceux qui les servent. Ce qui caractérise le plus une telle scène, c'est cette dignité calme, cette pompe tranquille de la grandeur asiatique, que n'ont point encore égalé les raffinemens européens.

Cependant, l'attention de l'empereur pour ses hôtes anglais ne diminua pas. Durant le repas, il leur envoya divers plats de sa table ; et quand on eut cessé de manger, il les fit approcher, et leur présenta de sa main un gobelet de vin chinois, assez semblable

à du vin de Madère, d'une qualité inférieure. Il demanda à l'ambassadeur l'âge du roi d'Angleterre; et quand on le lui eut dit, il s'empressa de souhaiter qu'il vécût un aussi grand nombre d'années que lui, et qu'il se portât aussi bien. L'empereur avoit déjà quatre-vingt-trois ans : mais il étoit d'un tempérament si sain et si vigoureux, qu'à peine paroissoit-il avoir autant d'années qu'il en avoit régné, c'est-à-dire cinquante-sept. A la fin du banquet, il descendit du trône, et marcha très-droit, d'un pas ferme, et sans la plus légère apparence d'infirmité, jusqu'au siége triomphal qui l'attendoit.

Bientôt après que l'ambassadeur fut de retour dans le palais où il logeoit, l'empereur lui envoya des présens de soieries, de porcelaine et de thé, pour lui et pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Les étoffes étoient, en général, d'un tissu fort et serré, et d'une couleur grave, telle que celle dont les hommes font usage en Chine. Il y avoit des vêtemens faits au métier, et décorés, les uns du dragon à quatre griffes, ou du tigre impérial; les autres du faisan (1)

(1) L'Auteur veut probablement parler, non du faisan, mais du phénix chinois, oiseau imaginaire, qu'on nomme *foung-hoang*, et qu'on suppose ne se

chinois, brodés en soie, d'une couleur plus gaie que celle de l'étoffe. Les premiers de ces vêtemens étoient de l'espèce de ceux que portent les premiers mandarins militaires; et les autres semblables à ceux des premiers mandarins civils. La porcelaine consistoit en pièces détachées, peu différentes de celles qu'on envoie ordinairement en Europe. Le thé étoit roulé en boules de diverse grosseur. Pour le préparer ainsi, on emploie un liquide glutineux, qui unit les feuilles sans en altérer la qualité; de sorte qu'elles conservent tout leur parfum. Ce thé vient de la province méridionale de Yu-Nan; et l'on n'en porte pas communément en Angleterre. Cette espèce de thé est singulièrement estimée en Chine : mais l'habitude a tant de pouvoir sur le goût, que les Anglais préféroient le thé auquel ils étoient accoutumés.

Parmi les présens de fruits, qu'on envoyoit de temps en temps à l'ambassadeur, il y avoit des raisins blancs d'une espèce rare. Leurs grains étoient de la grosseur des olives d'Espagne et beaucoup plus oblongs.

A la Chine, presque toute espèce de re-

montrer, que lorsqu'il y a sur la terre, des souverains d'un mérite extraordinaire. (*Note du Traducteur.*)

lation entre les supérieurs et les inférieurs est accompagnée de prés ensréciproques : mais ceux des premiers sont accordés comme des *dons*, et ceux des autres, acceptés comme des *offrandes*. Les mots chinois, qui répondent à ces termes, sont encore employés pour les présens que l'empereur fait aux princes étrangers, ou reçoit d'eux. C'est le style de la supériorité qu'affecte, en ces occasions, la cour de la Chine, et qui ressemble au ton que s'arrogeoit autrefois la chancellerie de l'empire germanique à l'égard des autres puissances de l'Europe. Mais toutes les fois que l'empereur de la Chine fait mention de lui, et sur-tout quand il cite en même-temps quelqu'un de ses ancêtres ou de ses prédécesseurs au trône, il emploie pour tout ce qui a rapport à sa personne, les expressions les plus modestes et les plus humbles, conformément au système des mœurs chinoises. Par un excès de précaution contre l'égoïsme, ces mœurs exigent qu'un homme ne parle jamais de lui que dans des termes très-bas, et de ceux à qui il s'adresse, qu'avec les expressions les plus relevées.

La première marque de civilité qui suivit l'envoi des présens de l'empereur, fut une invitation, adressée à l'ambassadeur et à sa

suite, pour aller voir les jardins de Zhé-Hol.
Les Anglais se rendirent, dans ces jardins, de très-grand matin; car c'est l'heure où se commencent toutes les affaires dans cette cour si réglée. En se promenant, ils rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir les salutations de l'ambassadeur, et lui dit : — « Qu'il alloit faire sa dévotion dans le Pou- » Ta-La (1); que, comme ils n'adoroient » pas les mêmes dieux, il n'engageoit pas » l'ambassadeur à l'accompagner; mais qu'il » avoit donné ordre à ses ministres, de se » promener avec son excellence dans les » jardins. »

L'ambassadeur, qui pensoit que l'empereur lui donneroit une marque suffisante de son attention, en le faisant accompagner par un courtisan d'un rang élevé, mais que n'occuperoient point les affaires d'état, fut surpris de voir qu'Ho-Choung-Taung l'attendoit dans un pavillon. Le grand-visir de l'empire, celui que tout le peuple considéroit comme un second empereur, avoit ordre en ce moment de dérober une partie de son temps aux soins du gouvernement, pour tenir compagnie à un étranger dans une promenade de plaisir et de curiosité.

(1) Grand Temple de Fo.

Cette circonstance pouvoit contribuer à faire naître une intimité favorable au principal objet de la mission de l'ambassadeur. Mais la satisfaction qu'elle lui occasionna, fut bien diminuée par la présence du général du Thibet. Ce général accompagna le colao, comme s'il craignoit que l'ambassadeur n'acquît quelque crédit auprès de lui, ou qu'il n'y eût entr'eux quelqu'explication relative à la guerre du Thibet. Le frère du général, lequel étoit chargé d'une grande partie de l'administration, étoit aussi avec Ho-Choung-Taung, ainsi qu'un des principaux personnages de la cour (1).

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambassadeur et sa suite à travers de vastes terreins plantés pour l'agrément, et ne formant qu'une partie de ces grands jardins. Le reste étoit réservé pour les femmes de la famille impériale; et l'entrée en étoit aussi rigoureusement interdite aux ministres chinois qu'à l'ambassade anglaise.

Ils parcoururent une vallée verdoyante, dans laquelle il y avoit beaucoup d'arbres, et sur-tout des saules d'une prodigieuse grosseur. L'herbe étoit abondante entre ces arbres, et ni le bétail, ni le faucheur n'en dimi-

(1) Il se nommoit *Sun-ta-zhin*.

nuoient guère la vigoureuse croissance. Les ministres chinois et les Anglais étant arrivés sur les bords d'un vaste lac, de forme irrégulière, s'embarquèrent dans des yachts, et parvinrent jusqu'à un pont qui traversoit le lac dans la partie la plus étroite, et au-delà duquel il sembloit se perdre dans un éloignement très-obscur. La surface de l'eau étoit en partie couverte de lien-wha, espèce de lys, qui croît aussi à Pékin, et dont nous avons parlé dans le second chapitre de ce volume. Quoique dans un climat plus rapproché du nord, et dans une saison plus froide que celle où nous l'avions vu dans la capitale de la Chine, il ornoit le lac, non-seulement de ses larges feuilles, mais de ses fleurs odorantes.

L'ambassadeur et ses compagnons descendirent dans un endroit, où il y avoit plusieurs petits palais, mais pas un seul édifice considérable. On voyoit quelques bâtimens sur le sommet des montagnes les plus élevées, et d'autres placés dans les endroits les plus sombres des plus profondes vallées. Chacun de ces bâtimens différoit des autres par sa construction, et presque tous avoient, dans leur plan, quelque chose d'analogue à leur situation et aux objets qui les environnoient.

Pl XXI



Chacun avoit une salle d'audience, avec un trône dans le milieu, et quelques appartemens sur les côtés. Le tout étoit orné des ouvrages de l'art, qu'avoit fourni l'Europe, et des plus rares et des plus curieuses productions de la nature, trouvées en Tartarie. Parmi ces dernières, on remarquoit une agathe d'une grandeur et d'une beauté extraordinaire : elle étoit placée sur un piédestal de marbre dans un des pavillons des bords du lac; longue de quatre pieds, elle étoit sculptée en paysage, et on y avoit gravé des vers composés par l'empereur.

Les meilleurs ouvrages de l'art que fassent les habitans de ces contrées, sont des sculptures en bois, lesquelles imitent des objets naturels, groupés avec goût, et exécutés avec vérité et même avec délicatesse. Quelques murs des palais étoient couverts de tableaux représentant la chasse des Tartares. L'empereur y étoit toujours peint à cheval, galoppant, et perçant de ses flèches les animaux sauvages. Cependant ces tableaux ne pouvoient supporter la critique des Européens. Les arbres, quelque partie des paysages, les oiseaux, même les animaux, y étoient dessinés avec exactitude; mais ils

péchoient dans tout ce qui a rapport à la figure humaine, dont les nouveaux spectateurs qui la connoissoient mieux que les Chinois, pouvoient plus aisément appercevoir les défauts. Ni les proportions, ni la perspective, n'étoient observées. Les Chinois, quoique corrects et quelquefois hardis dans le dessin des objets séparés, ne peuvent pas être regardés, dans l'état actuel de leurs arts, comme propres à bien composer et à bien peindre un tableau. Les Anglais virent, dans un apppartement, le portrait d'une femme européenne, assez médiocrement peint. Il y avoit aussi, dans une chambre à coucher, une belle statue de marbre, représentant un enfant nu, appuyé sur ses genoux et sur ses mains. Quelques animaux, sculptés en pierre, étoient dans un parterre. On voyoit, en outre, devant plusieurs bâtimens, de monstrueuses et désagréables figures de lions et de tigres en porcelaine. Les choses qui abondoient le plus dans ces palais, et que les conducteurs admiroient davantage, étoient ces figures d'hommes et d'animaux apportées d'Europe, et qui, par le moyen de rouages et de ressorts secrets, ont des mouvemens qui semblent

semblent être spontanés. Dans le premier temps où ces machines parurent en Chine, elles furent considérées comme des ouvrages presque surnaturels, et on les vendit à de très-hauts prix.

Les Anglais ayant poussé leur course plus loin, virent des champs où l'on avoit rassemblé tout ce que la surface d'un pays peut offrir de plus différent. Dans les uns, croissoient les durs chênes des monts septentrionaux; dans les autres, les plus tendres plantes des vallées du midi. Là, où se présentoit une vaste plaine, on avoit entassé des rochers énormes, qui rendoient la scène plus piquante; et le tout sembloit fait pour offrir l'agréable variété et le frappant contraste de la rude et sauvage nature, et de la nature cultivée et embellie.

Les jardins étoient animés par le mouvement et le bruit de beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes herbivores : mais on n'y appercevoit aucune ménagerie de bêtes féroces. Plusieurs superbes espèces de poissons argentés et dorés, se jouoient dans des étangs diaphanes, dont le fond étoit garni de cailloux d'agathe, de jaspe, et d'autres pierres précieuses.

Dans ces jardins, les Anglais ne trouvèrent point de sentiers garnis de gravier, ni d'arbres plantés par rangs, ou rassemblés par touffes. Tout sembloit y être fait de manière à éviter un air de régularité et de dessein. Il n'y avoit rien de longuement aligné, rien qui tournât à angle droit. Les objets naturels sembloient accidentellement épars, et les ouvrages de l'homme, quoiqu'atteignant parfaitement leur but, paroissoient être faits par des mains rustiques, et sans le secours d'aucun instrument.

Quelques-uns de ces embellissemens élégans, qu'on a décrits comme ornant les jardins chinois, ne frappèrent point là les yeux des Anglais. Mais les jardins de Yuen-Min-Yuen, situés près de Pékin, et d'où sont principalement prises les descriptions de ces ornemens, sont, dit-on, plus complets que ceux de Zhé-Hol. Il y auroit donc de la présomption à avancer que ce qui est omis dans les uns, a été faussement attribué aux autres.

Les Anglais n'eurent point occasion de voir, si tant est qu'elle existe, la ville en miniature, qu'on prétend être bâtie dans la partie des jardins destinée aux femmes de la famille impériale, et où les scènes

ordinaires de la vie, le mouvement, la confusion de la capitale sont fidèlement représentés, si l'on en croit les récits d'un missionnaire qui, en qualité d'artiste, a été, dit-on, employé à décorer un lieu semblable à Yuen-Min-Yuen. Toutefois, quoique douteux, ces récits ne sont point improbables. Les femmes du palais, qui vivent séparées du monde, sont sans doute charmées d'en avoir une représentation et l'empereur peut, sans répugnance, avoir consenti à satisfaire une curiosité, que peut-être il partage à beaucoup d'égards. Lorsque lord Macartney étoit ambassadeur en Russie, il vit, dans un des palais de l'impératrice, à Pétersbourg, l'imitation d'une ville, avec un certain nombre de boutiques d'ouvriers et de marchands, et la vie du peuple représentée d'une manière assez agréable, pour l'amusement de la cour. Cependant un pareil spectacle devoit avoir moins de prix dans un lieu où les femmes sont bien loin d'être, comme celles de la Chine, privées de la vue de ce qui se passe réellement dans le monde.

Pendant plusieurs heures que dura la promenade dans les jardins de Zhé-Hol,

Ho-Choung-Taung eut les plus grandes attentions pour l'ambassadeur, et montra qu'il avoit toute la bónne éducation et la politesse d'un courtisan exercé. L'autre ministre ne fut ni moins affable, ni moins prévenant ; mais son frère, le général du Thibet, fut constamment froid et repoussant. Il ne chercha même pas à cacher les violentes préventions qu'il avoit conçues contre les Anglais. Il avoit, sans doute, eu occasion d'observer à Canton leur esprit hardi et entreprenant ; et l'idée des richesses et du pouvoir, qui les rendoient capables de rivaliser l'empire chinois, n'étoit peut-être pas ce qui l'offensoit le moins. Ce fut en vain que l'ambassadeur tenta de le radoucir, en fesant tomber la conversation sur sa réputation guerrière. Il étoit naturel de s'attendre qu'il seroit flatté qu'on lui proposât de voir, comme juge des exercices militaires, un exemple des évolutions européennes, tel que pouvoit le lui donner la garde de l'ambassadeur. Mais il répondit d'un ton chagrin, qu'il avoit déjà vu les évolutions des troupes étrangères ; et qu'il ne croyoit pas que les Anglais pussent lui offrir rien de nouveau à cet égard. Il ne vouloit pas non plus recon-

noître en eux aucune autre espèce de mérite.

Tandis qu'on parcouroit les divers bâtimens des jardins de Zhé-Hol, les Anglais avoient poliment profité des moindres occasions pour témoigner leur approbation à leurs conducteurs, et louer tout ce qui leur avoit paru en valoir la peine. Ils ne refusèrent même pas de partager leur admiration pour ces ouvrages de mécanique, dont nous avons déjà fait mention, et qui avoient formé une partie de la superbe et curieuse collection, appelée le *Museum de Cox*, faite et vue autrefois en Angleterre. Le général du Thibet jugeant, par leurs applaudissemens, que ces objets étoient nouveaux pour eux, leur demanda d'un air de triomphe, si l'on pourroit en trouver de pareils en Angleterre; et il ne fut pas peu mortifié d'apprendre que c'étoit de là qu'ils avoient été apportés en Chine.

En s'entretenant avec l'ambassadeur, Ho-Choung-Taung lui dit qu'il avoit reçu des nouvelles de l'arrivée du *Lion* et de *l'Indostan*, à Chu-San. L'ambassadeur saisit cette occasion pour demander que le capitaine Mackintosh, qui avoit eu le bonheur de présenter son hommage à l'empereur,

eût la permission d'aller rejoindre son vaisseau. Mais le général qui se tenoit à côté du colao, prit aussitôt la parole, en s'écriant qu'il ne convenoit pas qu'on laissât cet officier traverser l'empire chinois. L'ambassadeur jugea à propos de ne pas insister sur cela, pour le moment: mais il pressa le colao de lui accorder bientôt un entretien à ce sujet. La multiplicité des affaires, qui pressoient dans ces circonstances, auroit pu servir d'excuse à Ho-Choung-Taung, pour refuser l'ambassadeur, mais il ne fut réellement arrêté que par une indisposition. La fatigue de la promenade qu'il avoit faite dans le jardin de Zhé-Hol, renouvela quelques maux auxquels il avoit été long-temps sujet. En conséquence, il fit prier l'ambassadeur de lui envoyer son médecin anglais, qu'il désiroit de consulter. Le docteur Gillan accompagna aussitôt le messager dans la maison du colao. Il y trouva rassemblés quelques-uns des principaux médecins de la cour, lesquels paroissoient très-inquiets sur la santé de l'illustre malade.

Le colao étoit attaqué de douleurs violentes (1), qui affectoient les principales

(1) Tous ces détails ont été fournis par le docteur Gillan.

jointures des bras et des jambes. Il sentoit aussi une vive douleur dans la partie inférieure de l'abdomen ; et une tumeur considérable, commençant à l'anneau du muscle oblique extérieur, du côté droit, s'étendoit le long du cordon ombilical. Il avoit souvent souffert de ces incommodités : mais il les avoit eues rarement toutes à-la-fois. Les douleurs articulaires, lombaires et dorsales se faisoient sentir ordinairement au printemps et en automne. La douleur abdominale et l'enflure revenoient plus souvent, et duroient moins. L'enflure se montroit et disparoissoit quelquefois tout-à-coup : mais elle étoit plus forte et plus douloureuse quand le malade avoit fait quelqu'effort.

Le docteur Gillan apprit toutes ces circonstances du colao lui-même, qui fut surpris du nombre des questions du docteur, parce que les médecins chinois n'avoient pris la peine de lui en faire aucune. Ces médecins tiroient principalement leurs inductions, de l'état du pouls, dans la connoissance duquel ils prétendoient qu'étoit la plus grande science. Suivant eux, chaque partie du corps avoit une pulsation qui lui étoit propre, et qui indiquoit la partie souffrante. Ils con-

V 4

sidéroient le pouls comme un interprète général de la vie animale, lequel expliquoit l'état du corps; et ils croyoient que, par son seul moyen, la cause et le siége du mal pouvoient être déterminés, sans qu'on eût besoin d'aucune autre information relative au malade.

Après avoir bien examiné le pouls du colao, ces médecins avoient, de bonne heure, décidé que tous ses maux étoient dûs à une vapeur maligne, ou à un esprit, qui ayant pénétré dans son corps, ou y étant né, passoit d'une partie à l'autre, et causoit toujours de la douleur dans l'endroit où il se fixoit. D'après cette opinion sur la nature et les causes du mal, ils s'occupèrent immédiatement à chasser la vapeur ou l'esprit; et la méthode qu'ils employèrent fut de lui ouvrir, directement dans la partie souffrante, des passages par où il pût s'échapper. L'opération fut souvent répétée; et le malade eut beaucoup à souffrir des profondes piqûres qu'on lui fit avec des aiguilles d'or ou d'argent, seuls métaux dont on peut se servir en pareil cas.

Cependant, la maladie se faisoit sentir à l'ordinaire. Mais d'après l'autorité du pouls,

c'étoit entièrement dû à l'obstination de l'esprit, qui demeuroit en partie dans le corps, malgré tout ce qu'on faisoit pour l'en faire sortir, ou qui après avoir été expulsé d'une partie, se régénéroit dans d'autres. Les médecins avoient en vain épuisé toute leur science pour traiter cette maladie. Les premières douleurs revenoient comme de coutume; et lorsque le docteur Gillan fut appelé, elles étoient plus fortes qu'elles ne l'avoient jamais été. Les médecins chinois avoient proposé d'observer la même méthode dans le traitement de l'enflure de la partie inférieure de l'abdomen, parce qu'ils pensoient qu'elle avoit la même cause que les douleurs des jointures. Mais le colao craignant que la piqûre des aiguilles n'offensât quelque partie essentielle, ne voulut pas se soumettre à cette opération; et certes il fut très-heureux de persister dans son refus.

Ce fut dans ces circonstances que le colao désira de connoître l'opinion du médecin anglais sur sa maladie. Après les premières cérémonies, occasionnées par l'arrivée du docteur Gillan; après qu'on eut emporté le thé, le fruit et les confitures qui avoient été servis, le malade présenta son bras droit au

docteur, et ensuite son bras gauche, en les appuyant sur un coussin, afin que le pouls pût être plus attentivement examiné. Le docteur, pour se conformer aux coutumes, aux préjugés du pays, et ne pas choquer le malade et les médecins, par moins d'attention qu'ils n'en croyoient nécessaire à cette formalité préliminaire, tâta le pouls aux deux bras avec beaucoup de gravité, et pendant long-temps. Il dit alors au colao et aux autres chinois que les médecins d'Europe croyoient rarement qu'il fallût tâter le pouls en différentes parties du corps, parce qu'ils savoient que le pouls de chacune de ces parties correspondoit avec celui des autres, et que toutes communiquoient entr'elles, et avec le cœur, par le moyen de la circulation du sang; de sorte qu'en connoissant l'état ou le pouls d'une artère, l'état de tout le reste étoit également connu.

Le colao écouta cette doctrine avec étonnement, et les médecins n'en eurent pas moins que lui de ce qui étoit si nouveau pour eux. Ils furent très-déconcertés et très-embarrassés dans les observations qu'ils firent sur cela. A la sollicitation du docteur, et pour se satisfaire lui-même, le colao mit

l'index de sa main droite sur l'artère du bras gauche, et l'index de sa main gauche à la cheville du pied droit, et il trouva, à sa grande surprise que dans ces différens endroits la pulsation étoit simultanée. Il témoigna sa satisfaction de ce qu'une expérience aussi simple et aussi aisée, prouvoit ce qui venoit d'être avancé.

Le docteur lui dit, qu'indépendamment du pouls, il étoit nécessaire de prendre des informations sur les sensations intérieures d'un malade, ainsi que sur ce qui y avoit extérieurement rapport, afin de pouvoir juger sainement l'état de sa maladie. Cette considération engagea le colao à répondre à toutes les questions du docteur. D'après un examen très-exact, il parut que ses souffrances avoient deux causes très-distinctes. La première, étoit un rhumatisme qui revenoit à différentes époques, après s'être d'abord fait sentir dans les montagnes de la Tartarie, où le colao avoit été longtemps exposé au froid et à la pluie. La seconde fut reconnue pour une hernie complètement formée. Si le malade s'étoit laissé piquer dans cette partie, comme le lui avoient proposé ses médecins, il s'en seroit

suivi les plus dangereuses conséquences.

Le colao pria le docteur de lui donner, par écrit, l'explication de la nature de sa maladie, et la méthode qu'il devoit suivre pour la guérir. Il lui fit un présent d'une pièce d'étoffe de soie ; et il lui dit que ses idées lui paroissoient claires et raisonnables, et qu'elles étoient si nouvelles et si différentes des notions qu'on avoit en Asie, qu'elles sembloient venir d'un habitant d'une autre planète.

Quoique le colao guérît promptement de sa maladie la plus pressante, l'ambassadeur fut quelque temps sans pouvoir obtenir une entrevue avec lui. Il se détermina alors à lui écrire, pour lui renouveler ses sollicitations à l'égard du départ du capitaine Mackintosh, qui vouloit s'empresser d'aller joindre son vaisseau à Chu-San. L'ambassadeur demanda aussi qu'il fût permis aux officiers du vaisseau de vendre leurs pacotilles à Chu-San, et d'en employer le produit à acheter des denrées des provinces voisines, pour former une cargaison.

Il n'y avoit à Zhé-Hol aucun missionnaire ami, qui pût procurer une traduction convenable de la lettre de l'ambassadeur, comme

cela étoit arrivé en pareil cas à Pékin ; mais l'interprète trouva une personne capable de mettre dans les termes propres, le sens de la lettre, qu'on lui expliqua verbalement, et la traduction fut, comme à l'ordinaire, copiée et attestée par le page.

On ne s'attendoit pas à éprouver de nouvelles difficultés relativement à cette lettre; cependant il y en eut encore pour la faire remettre. Le légat qui étoit toujours chargé du principal soin de l'ambassade, l'auroit certainement prise, si on la lui eût offerte; il n'eût pas même manqué de promettre de la faire parvenir à son adresse, comme il l'avoit promis pour le premier mémoire de l'ambassadeur : mais il auroit épargné au colao l'embarras d'une lecture.

L'animosité que les Anglais inspiroient au légat, n'avoit point été adoucie par la disgrace dans laquelle il étoit tombé, et dont, suivant ce qu'on rapporta à l'ambassade, elle fut l'innocente cause. L'empereur apprenant que son portrait avoit été mis par l'ambassadeur dans la grande chambre du vaisseau le *Lion*, fut flatté de cette attention, et chargea le légat de lui faire la description de ce portrait, afin de juger s'il étoit res-

semblant. Mais les réponses évasives de cet officier lui faisant bientôt connoître qu'il n'avoit pas été à bord, quoiqu'il eût reçu l'ordre d'y aller, il le fit à l'instant dégrader, pour le punir de sa désobéissance; car c'est un pouvoir que donne la couronne de la Chine, et qui est fréquemment exercé à l'égard de tous les rangs et de toutes les dignités. Le légat fut réduit à changer son bouton transparent pour un bouton blanc opaque, et sa plume de paon, pour une plume de corneille, qui pendit à son bonnet. Cependant, protégé par Ho-Choung-Taung, il conserva son autorité et ses emplois.

L'on ne put trouver aucun domestique chinois qui eût le courage d'aller porter la lettre de l'ambassadeur, sans la permission du légat. Nul européen ne pouvoit pénétrer seul dans la maison du colao, et paroître en sa présence; mais l'interprète chinois, quoique vêtu d'un uniforme anglais, entreprit de se charger du message. Il fut embarrassé, et même insulté en route par la populace : malgré cela, il parvint jusqu'à la maison du colao, et plaça la lettre en si bonnes mains, qu'il fut sûr qu'elle lui seroit remise sans délai.

Cependant la célébration de l'anniversaire du jour de naissance (1) de l'empereur arriva. L'ambassadeur et sa suite furent invités de se rendre à cette cérémonie, comme à la première, avant le lever du soleil. La fête peut être considérée comme ayant duré plusieurs jours. Le premier fut consacré à rendre un hommage religieux et solemnel à la suprême majesté de l'empereur. Cette cérémonie ne se fit point dans une tente ; et il n'y eut point de banquet. Les princes, les tributaires, les ambassadeurs, les grands officiers de l'état et les principaux mandarins furent d'abord assemblés dans une vaste salle ; ensuite on les conduisit dans un édifice reculé, qui ressembloit à un temple. Il y avoit beaucoup de grands instrumens de musique, parmi lesquels étoient des rangs de cloches cylindriques, suspendues à des châssis de bois très-bien travaillés. La grandeur des cloches diminuoit graduellement d'un bout du rang à l'autre. Des pièces triangulaires de métal étoient arrangées de la même manière, et dans les mêmes proportions. Ces instrumens accompagnèrent le chant d'un hymne, lentement exécuté

(1) Le 17 septembre.

par des eunuques , dont les voix ressembloient de loin aux sons de l'harmonica. Les chanteurs passoient d'un ton à l'autre quand on frappoit sur une cymbale retentissante; et leur manière d'exécuter plût beaucoup à ceux qui , parmi les Anglais , étoient connoisseurs en musique. L'ensemble de cette musique faisoit un très-grand effet. Pendant qu'on chantoit l'hymne , et à des signaux, neuf fois répétés , toutes les personnes présentes se prosternoient neuf fois , à l'exception de l'ambassadeur et de sa suite , qui ne faisoient qu'une profonde inclination. Mais pendant la durée de cet hommage, celui à qui il étoit adressé resta invisible, à l'exemple de la divinité.

L'impression religieuse qu'on vouloit faire sur l'esprit des hommes par cette sorte d'adoration d'un mortel comme eux, ne fut mêlée avec rien qui pût y être contraire. On renvoya au lendemain les amusemens et la gaieté. Cependant , les Anglais ne crurent point manquer aux convenances, en visitant les temples bâtis par l'empereur dans le voisinage du palais. Sun-ta-zhin , l'un des courtisans qui avoient conduit l'ambassadeur dans les jardins , lui offrit poliment de l'accompagner

compagner dans cette nouvelle promenade. Ce chef tartare avoit été récemment élevé au rang de colao, c'est-à-dire, de cette première classe de mandarins qui ne sont qu'au nombre de six dans l'empire. Depuis, il avoit été employé sur les frontières de la Russie, pour terminer quelques différends qui s'étoient élevés entre les Chinois et les Russes. Il dit qu'il avoit traité à Yachta avec un général russe, décoré d'une plaque et d'un cordon rouge, comme ceux de l'ambassadeur, et qu'il s'étoit promptement arrangé avec lui. Apprenant que lord Macartney avoit été autrefois envoyé à la cour de Russie, il l'interrogea beaucoup sur les richesses, la puissance et les projets politiques de cette cour. En revanche, il répondit très-bien à diverses questions de curiosité que l'ambassadeur lui fit à l'égard de la Chine. La conversation devint intéressante, et, en partie, confidentielle. Sun-ta-zhin étoit attentif, intelligent, et la sorte d'intimité qui commença à cette époque entre lui et l'ambassadeur, devint ensuite très-utile à ce dernier.

Dans l'excursion qu'ils firent ce jour-là, ils visitèrent divers temples. Quelques-uns

étoient sur de petites élévations ; quelques autres dans la plaine. Il y en avoit aussi sur le sommet des plus hautes montagnes, auxquels on ne pouvoit arriver que par des escaliers taillés dans le roc, et très-difficiles à monter. L'un de ces temples ne contenoit pas moins de cinq cents statues dorées, un peu plus grandes que nature, et représentant des lamas morts avec une réputation de sainteté. Quelques-uns de ces saints étoient dans les attitudes contraintes et pénibles, que, par une dévotion extraordinaire et par un secret désir d'être admirés, ils avoient voulu garder toute leur vie.

Le plus considérable des temples qu'eût fait construire l'empereur, étoit le Pou-Ta-La, ou grand temple de Fo, consistant en un grand et plusieurs petits édifices. Le principal est d'une forme carrée, et a deux cents pieds sur chaque face. Il diffère de tous les autres édifices chinois. Les dehors ressemblent beaucoup à la façade d'un édifice européen. Il est très-élevé. On y compte onze rangs de fenêtres, ce qui annonce un pareil nombre d'étages. La façade est très-belle et bien finie, mais simple et uniforme. Cet édifice a, dans le milieu, un carré dans le centre duquel est la

chapelle dorée, qu'on appelle ainsi d'après l'or qui y abonde, du moins en apparence. Un vaste corridor en bas et des galeries ouvertes en haut, communiquent aux appartemens du carré. Dans le milieu de la chapelle, il y a une estrade entourée d'une balustrade. Là, sont trois autels richement ornés, sur lesquels on voit les statues colossales de Fo, de sa femme et de son fils. Derrière l'autel, et dans un endroit obscur, est placé le tabernacle, qu'une lampe solitaire éclaire foiblement, comme si l'on vouloit par-là inspirer une religieuse terreur. Au moment où les voyageurs en approchèrent, le rideau, qui étoit entr'ouvert, fut fermé, pour dérober aux regards curieux des profanes, les reliques que contient ce lieu.

Ils montèrent aussitôt jusqu'au haut de la chapelle, afin d'examiner le toit et l'avancement couverts de plaques, qui, comme les statues placées en bas sur les autels, sont, dit-on, d'or massif. L'empereur semble n'avoir rien épargné pour la construction et l'ornement de ce temple. Cependant on sait, qu'à d'autres égards, il n'aime point les prodigalités. Huit cents lamas sont attachés au service du Pou-Ta-La. Sun-ta-zhin et

les Anglais, en trouvèrent plusieurs assis sur le pavé, par rangs, les jambes croisées, chantant lentement, et tenant à la main des papiers où il y avoit quelques lignes d'écriture tartare, très-propre. Quelques-uns de ces prêtres sont consacrés au temple depuis leur enfance. Tous sont employés à pratiquer les cérémonies extérieures de la religion, et contribuent sans doute à sa magnificence: mais on dit qu'il en est peu auxquels une éducation distinguée ou des mœurs très-pures aient acquis sur la multitude, cette influence qui pourroit contribuer à maintenir la paix et le bon ordre de la société ; et par conséquent remplir le but civil ou temporel des institutions religieuses.

Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi la dévotion de l'empereur l'a porté à faire d'aussi excessives dépenses pour les temples de Fo, si l'on en croit quelques-uns de ses courtisans; car ils prétendent qu'en considérant la durée et la prospérité extraordinaires de son règne, ce prince s'est insensiblement imaginé que la divinité favorite de Fo a daigné s'incarner en sa personne. On sait, il est vrai, que l'enthousiasme accompagne souvent les talens les plus brillans. Quelles

que soient les raisons qu'on ait eues d'attribuer au monarque chinois une idée aussi bizarre, que celle de croire que Fo existe en lui, il a certainement déployé beaucoup de vigueur et d'étendue d'esprit, ainsi qu'une grande activité de corps et une attention sans relâche dans l'administration de ses états. Aussi a-t-il non-seulement conservé les différentes parties de son vaste empire; mais il a soumis un pays qui comprend quarante degrés de longitude à l'occident, et qui, par son étendue, sinon par sa population, égale presque celui dont il avoit hérité.

C'est autant par mesure de politique, que pour sa propre satisfaction, qu'il rassemble, de temps en temps, à sa cour, ses grands vassaux, les gouverneurs de ses provinces, les commandans de ses armées, afin de recevoir, de nouveau, leurs sermens de fidélité, et de déployer devant eux toute la pompe de la grandeur, à laquelle contribuent également leur présence et les ambassadeurs des princes étrangers. Il distribue aux premiers, et des dignités et des récompenses; et quand ils retournent dans leurs départemens, ils emportent dans leur ame la double impression de son pouvoir et

réprime leur ambition, et de sa munificence qui assure leur attachement. Le nombre des troupes qui étoient sous les armes à Zhé-Hol, le premier jour de la célébration de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, s'élevoit, suivant le calcul du capitaine Parish, à près de quatre-vingt mille hommes. Il y avoit environ douze mille mandarins.

Pendant quelques jours, il y eut plusieurs divertissemens, auxquels assista l'empereur, environné de toute sa cour. Les spectateurs, eux-mêmes, formoient un spectacle imposant: mais il y manquoit ce lustre particulier, qui anime la gaieté, et se trouve dans les assemblées composées d'hommes et de femmes. Pour des yeux accoutumés à ces assemblées, celles où l'on ne voit que des hommes paroissent toujours plutôt destinées aux affaires qu'aux plaisirs. Il n'y eut non plus à Zhé-Hol, ni chasse, ni tournois, auxquels les courtisans et les étrangers prissent eux-mêmes part; ni même des courses et des exercices de cheval, comme il sembloit qu'on auroit pu en attendre parmi les Tartares. Les spectacles, les jeux, furent entièrement chinois.

Les individus qui excelloient dans quelque talent particulier; les hommes qui par leur

force, leur agilité naturelle, ou par une extrême application s'étoient rendus capables d'exécuter des choses extraordinaires, furent rassemblés en cette occasion. La persévérance de quelques chinois fait qu'ils sont très-habiles dans l'art de sauter et danser sur un fil-d'archal; de monter sur une échelle en équilibre, en passant à travers les échelons, ou de se tenir sur d'autres choses légères, balancées dans l'air, et enfin d'escamoter si adroitement en détournant l'attention des spectateurs, qu'ils trompent complètement le sens de la vue. Toutes ces choses-là furent faites tour-à-tour, et plaisoient même à ceux qui en avoient vu de pareilles, quand ils réfléchissoient aux difficultés qu'offroit leur exécution. D'après ce principe, les exercices qui suivirent, et qui furent ceux des sauts périlleux et des tours de force, eurent aussi leurs admirateurs. Quant à ces jeux qui produisent de l'intérêt, parce que deux partis opposés se disputent la victoire, il n'y en eut d'autre que le combat de la lutte, qui est peut-être le plus ancien de tous. Malgré l'embarras de leurs longues robes et de leurs bottes grossières, les combattans cherchoient à soulever leurs adver-

saires et à les laisser ensuite tomber à plat sur la terre. Ils y réussissoient quelquefois en employant avec beaucoup d'adresse tout l'effort de leurs muscles.

Des habitans des différentes parties des vastes états de l'empereur, parurent dans le costume qui leur est propre, et déployèrent tout ce qu'il y a de particulier dans leurs exercices habituels et dans leurs coutumes. Plusieurs d'entr'eux dansèrent d'une manière agréable, et avec des attitudes gracieuses. Il y avoit aussi quelques chanteurs, et une immense quantité d'instrumens de musique. Les musiciens affectoient, pour la plupart, des airs lents et plaintifs, assez semblables à ceux des montagnards d'Ecosse, et ils suivoient, en les jouant, une mesure très-exacte. M. Hüttner, très-bon juge en musique, trouva que leur gamme étoit ce que les Européens appeleroient imparfaite, et leurs clefs, irrégulières; c'est-à-dire, qu'ils passoient des tons pleins aux tons aigus, et des tons aigus aux tons pleins, excepté quand le son d'une cloche régloit les notes. Il observa encore, qu'en jouant des instrumens, les Chinois montroient qu'ils ne connoissoient point les semi-tons, et qu'ils n'avoient pas

même d'idée du contre-point. Cependant, le grand nombre de leurs instrumens, n'empêchoit pas qu'il n'y eût toujours une certaine mélodie, quoique de temps en temps, quelques-uns jouassent sur une octave basse, tandis que le reste continuoit sur la plus haute. Ils approchoient même ainsi de l'harmonie.

Aux musiciens succédèrent plusieurs centaines d'hommes, vêtus de longues tuniques uniformes, couleur d'olive. Ils chantèrent et exécutèrent divers ballets, représentant, avec le secours de lanternes de différentes couleurs, des caractères chinois, qui leur valurent beaucoup d'éloges de la part de l'empereur. S'il eut fait nuit, ces ballets auroient paru beaucoup plus brillans, à cause du contraste ; mais aucun amusement ne pouvoit avoir lieu qu'en plein jour, parce que l'empereur, qui se lève ordinairement avant le soleil, pour vaquer aux affaires de l'état et à ses dévotions, se retire avant que cet astre se couche.

Après les ballets vinrent les feux d'artifice; et, quoiqu'en plein jour, ils firent un très-bel effet. Quelques inventions en ce genre étoient nouvelles pour les spectateurs anglais.

Nous allons en citer une. Une grande boîte fut élevée à une hauteur considérable; et le fond s'en étant détaché comme par accident, on vit descendre une multitude de lanternes de papier. En sortant de la boîte, elles étoient toutes pliées et applaties; mais elles se déplièrent peu-à-peu, en s'écartant l'une de l'autre. Chacune prit une forme régulière, et tout-à-coup, on y apperçut une lumière admirablement colorée. On ne savoit si c'étoit une illusion qui faisoit voir ces lanternes, ou si la matière qu'elles contenoient avoit réellement la propriété de s'allumer, sans qu'elles eussent aucune communication extérieure. La chûte et le développement des lanternes furent plusieurs fois répétés, et chaque fois il y eut de la différence dans leur forme, ainsi que dans les couleurs de la lumière qu'elles renfermoient. Les Chinois semblent avoir l'art d'habiller le feu à leur fantaisie. De chaque côté de la grande boîte, il y en avoit de petites qui y correspondoient, et qui, s'ouvrant de la même manière, laissèrent tomber un reseau de feu, avec des divisions de forme différente, brillant comme du cuivre bruni, et flamboyant comme un éclair, à chaque impulsion du

vent. Le tout fut terminé par l'éruption d'un volcan artificiel dans le plus grand genre.

Tous ces spectacles furent exécutés avec avantage en plein air, dans la place qui étoit devant la grande tente de l'empereur; et ils furent, en cette occasion, préférés aux plaisirs plus délicats des spectacles dramatiques. Ces derniers, il est vrai, plaisent singulièrement aux Chinois; mais ils ne pouvoient être entendus de beaucoup de Tartares et d'autres spectateurs étrangers, tels que les Anglais. Des personnes choisies, parmi lesquelles étoient l'ambassadeur et les principaux Anglais de sa suite, furent invités à la représentation d'une pantomime, dans la salle de spectacle, appartenant aux dames du palais, laquelle étoit située sur les limites qui séparent leur jardin particulier et les grands jardins de l'empereur. C'étoit un édifice petit, mais très-joli, et à plusieurs étages. Il y avoit trois théâtres, l'un au-dessus de l'autre. Vis-à-vis de celui d'en bas, étoient des loges profondes pour les hommes, et au-dessus de ces loges, des galeries reculées et garnies d'un treillis pour les femmes, qui, sans être vues, pouvoient voir tout ce qui se passoit sur les divers théâtres. Il est pro-

bable qu'elles ne distinguoient rien dans les loges; car l'empereur, voulant satisfaire la curiosité qu'elles avoient de voir quelqu'une des personnes de l'ambassade, envoya chercher, par l'un des eunuques, le page anglais, qui étoit dans la loge de l'ambassadeur, et le fit conduire sur une estrade, où les dames pouvoient le contempler à leur gré.

Au lieu de figures humaines, les acteurs, qui parurent sur le théâtre, prirent la forme d'autres êtres animés, ainsi que des productions inanimées de la terre et de la mer. Ils remplissoient les trois théâtres, formant une sorte d'abrégé du monde, et jouant de manière à faire croire, à quelques-uns des spectateurs, qu'ils représentoient le mariage de l'Océan et de la Terre. Cette pantomime avoit plusieurs actes, et dura une grande partie de l'après-midi.

Dans les entr'actes, plusieurs des spectateurs vinrent dans la loge de l'ambassadeur pour le voir et converser avec lui. La plupart étoient des Tartares; car peu de Chinois sont invités à Zhé-Hol. Il y vint aussi deux musulmans, chefs de quelques hordes de Kalmouks qui, mécontens du gouvernement russe, émigrèrent, naguère, en grand nom-

bre, des côtes septentrionales de la mer Caspienne, et se retirant dans la Tartarie chinoise, se mirent sous la protection de l'empereur. Ce prince leur fit un accueil très-favorable, et décora le bonnet des deux chefs, de boutons de dignité, et de plumes de paon.

L'empereur qui, non-seulement dans les occasions importantes, mais dans les circonstances les plus ordinaires, semble être attentif à l'impression qu'il doit produire sur l'esprit des étrangers, aussi bien que sur celui de ses sujets, fit appeler l'ambassadeur et lui dit : — « Que ce n'étoit que
» dans des occasions particulières, comme
» celle que lui offroit ce jour, qu'il assistoit
» à de tels spectacles; que le soin de veil-
» ler à la sûreté de ses peuples, et de faire
» des loix pour leur bonheur, demandoit
» nécessairement tous ses momens. »

Cependant, il est certain que ce prince avoit mis tant d'ordre dans l'administration des affaires publiques, et fait une si sage distribution de son temps, qu'il lui en restoit assez pour cultiver quelques-uns des beaux-arts, sans négliger les intérêts de son empire. Il a compoé des poëmes qui annon-

cent à-la-fois, de l'imagination, du goût et l'intention d'imiter la nature. Ils sont moins remarquables par l'invention que par les vérités philosophiques et morales, et ressemblent plus aux écrits de Voltaire qu'à ceux de Milton. Il remit à l'ambassadeur quelques stances pour le roi d'Angleterre, avec quelques pierres précieuses, qu'il estimoit beaucoup, parce qu'elles étoient depuis huit cents ans dans sa famille; mais il les donna comme un gage d'éternelle amitié.

Il aimoit aussi beaucoup le dessin et la peinture, et employoit soigneusement le peu de missionnaires qui étoient en état de cultiver ces arts. Il étoit très-habile à tracer les caractères chinois, pour lesquels, comme pour dessiner, on se sert toujours du pinceau. Les papiers copiés par le page de l'ambassadeur, méritèrent son approbation; et jugeant qu'il devoit employer son pinceau à autre chose, il envoya chercher les dessins qu'il avoit faits des objets chinois, parce que ce prince pouvoit juger de leur correction. Le page qui n'étoit qu'un dessinateur sans prétention, fut très-embarrassé; mais il choisit des sujets aisés, tels que la feuille et la fleur du *lien-wha*, plante favorite du pays,

et la bourse, que l'empereur avoit daigné lui donner. L'idée plut à ce prince, qui lui témoigna sa satisfaction par d'autres présens.

Aussitôt que les fêtes furent terminées, les princes tartares se préparèrent à partir pour retourner chez eux. Ils sont chefs de hordes nombreuses, qui ne dépendent que d'eux, et ils peuvent mettre de grandes armées sur pied. Leurs fiefs sont proprement héréditaires, suivant le droit de primogéniture : mais depuis peu il est devenu nécessaire, pour ceux qui en héritent, de recevoir une sorte d'investiture de l'empereur. A la vérité, ce prince ne la refuse que dans des cas très-particuliers. Ces princes tartares épousent ordinairement des filles ou des nièces de la famille impériale; et cette alliance leur donne, à la cour, un rang supérieur. Leur éducation consiste ordinairement à apprendre ce qui a rapport à la guerre et à leurs armes, l'arc et le cimetère. Malgré cela, quelques-uns d'entr'eux connoissent l'histoire et la géographie de leur pays.

Ils ont une grande vénération pour l'empereur, qu'ils considèrent comme le descendant de Kublai-Khan, qui envahit la Chine au treizième siècle.

Dès le siècle suivant, la famille de ce conquérant fut chassée du trône, et s'enfuit dans la partie orientale de la Tartarie, possédée par la nation des Manchoux. De leurs mariages avec les filles du pays, les princes expulsés de l'empire chinois devinrent la tige des Bog-Doï-Khans qui, dans le siècle dernier, rentrèrent en Chine, et formèrent la dynastie régnante, dynastie jusqu'à présent extrêmement heureuse. En 1793, ses quatre premiers règnes avoient duré cent quarante-neuf ans, quoique le dernier des quatre ne fût pas encore terminé. Ce sont peut être les quatre plus longs règnes qui se soient suivis sans interruption, à l'exception de ceux des quatre derniers rois de France, qui comprennent une période de cent quatre-vingt-trois ans, encore que le dernier soit mort jeune.

Quoique les quatre souverains de la Chine aient régné sur une nation qui, lorsque le premier monta sur le trône, étoit loin d'être entièrement soumise, et qui semble encore un peu étonnée de ce joug étranger, leurs règnes ont été non-seulement longs, mais d'une prospérité sans exemple. Le premier a commencé par une minorité;

mais il a eu toute la vigueur et l'activité d'une nouvelle dynastie ; et ceux qui ont suivi ont été également remarquables par la sagesse, la fermeté et la vigilance. Le dernier est, en outre, brillant par des victoires. L'année que les annales britanniques ont appelée le *glorieux* 1759, fut aussi une année glorieuse pour Tchien-Lung. Il acheva alors de soumettre les Eleuths, qui possédoient une grande partie de ce qu'on appeloit jadis la Tartarie indépendante.

Maintenant les frontières des états de l'empereur de la Chine, du côté de la Tartarie, sont reconnues dans les cartes russes. Chacun de ces deux empires contient une surface d'environ quatre millions de milles carrés, ou de près d'un onzième du globe, et égale aux deux tiers de l'Europe. Ces deux grands empires se touchent dans quelques-unes de leurs extrémités, et ils occupent ensemble un cinquième de la terre. Dans le territoire russe est comprise cette vaste et inhabitable étendue de déserts, bornés par la mer Glaciale; ce qui, conséquemment, fait que la partie habitée se trouve bien moins considérable. Mais, dans l'empire chinois, tous les pays conviennent à l'homme, et sont dési-

rables pour lui. La plupart sont situés sous la plus heureuse partie de la zone tempérée, c'est-à-dire, par les cinquante degrés de latitude nord. Une petite partie seulement s'étend du côté du midi, entre les tropiques. Tout l'empire peut fournir les plus précieuses denrées ; et elles abondent dans plusieurs de ses provinces. Ces provinces sont également riches en productions des arts utiles.

L'empereur règle, suivant les saisons, le séjour qu'il fait dans ses différens états: il passe l'hiver en Chine, et l'été en Tartarie. Moukden est la capitale des anciennes possessions de sa famille (1). Il a beaucoup agrandi et embelli cette ville, et l'on croit qu'il y a accumulé d'immenses trésors, comme s'il se défioit encore de pouvoir maintenir sa puissance en Chine, où, à la vérité, il est considéré comme étranger. En Asie, les hommes ne sont pas autant distingués par le lieu où ils sont nés que par la race dont ils tirent leur origine. Quoique l'empereur Tchien-Lung soit le quatrième, en ligne directe, de la famille qui, dans le siècle dernier,

(1) Ce prince a composé un poëme, pour faire l'éloge de Moukden, ou plutôt pour célébrer l'établissement des Mantchoux dans cette ville. (*Note du Traducteur.*)

conquit heureusement la Chine ; et quoique de ces quatre souverains, les trois derniers soient nés à Pékin, ils sont universellement regardés par leurs sujets, et ils se sont toujours regardés eux-mêmes comme Tartares. Leurs principaux ministres, leurs serviteurs de confiance, les chefs de leurs armées, la plupart de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs domestiques, de leurs eunuques, sont de cette race.

En Chine, tout mâle d'origine tartare reçoit une paye depuis le moment de sa naissance, et est inscrit parmi les serviteurs du prince. Ces tartares forment la garde à laquelle il confie sa sûreté personnelle. Une telle préférence semble être à-la-fois partiale et impolitique : mais elle fut jugée absolument nécessaire au commencement de la dynastie, lorsque la conquête du pays n'étoit pas encore achevée, et qu'on ne pouvoit avoir que peu de confiance dans la fidélité des vaincus. Cette préférence devint en même temps la source d'un surcroît de mauvaise volonté qui, à son tour, exigea la continuation des mesures qui l'avoient produite. Depuis que les nations tartare et chinoise sont soumises au même souverain

nul changement dans leur état n'a contribué à les unir davantage, ou à surmonter cet éloignement, approchant de l'antipathie, qui doit avoir long-temps auparavant subsisté entre un peuple guerrier, qui cherche sans cesse à envahir, et un peuple civilisé, qui s'efforce toujours d'écarter ses voisins. On dit encore communément dans les provinces de la Chine, où les conquérans sont en plus grand nombre, que demi-douzaine de Chinois ne sont pas rassemblés pendant une heure, sans se plaindre des Tartares.

Les souverains de la dynastie régnante se sont jusqu'à présent conformés aux mœurs, aux loix et au langage chinois, plutôt qu'ils ne les ont exclusivement adoptés. Mais peut-être ne doit-on guère s'attendre que cette dynastie se maintienne assez long-temps sur le trône, pour se confondre entièrement avec les Chinois. Elle a déjà régné presqu'aussi long-temps qu'ont duré, l'une dans l'autre, celles qui l'ont précédée. Chacune d'elles devoit son élévation aux talens et à l'activité qui avoient profité des circonstances favorables : aussi, ont-elles presque toujours péri lorsqu'elles n'ont plus su opposer que de l'indolence et de l'incapacité au

malheur et à l'insurrection. Le principe du droit héréditaire, qui a été si long-temps le soutien d'autres trônes, ne paroît pas avoir été gravé dans l'ame des Chinois. Ils ne considèrent que le pouvoir qui, comme base de l'autorité, est d'une durée bien moins stable. Mais les princes tartares de la dynastie actuelle ont continué à maintenir le leur d'une main ferme et vigoureuse ; et le désir de perpétuer la durée et l'uniformité de leur gouvernement, les a dirigés dans le choix de leurs successeurs parce qu'ils ont cru que c'étoit le moyen le plus certain de réussir.

L'empereur Tchien-Lung, s'étoit déterminé depuis quelque temps à une mesure qui, dans d'autres pays, pourroit ne pas avoir les mêmes conséquences qu'à la Chine. Il vouloit abdiquer la couronne à une époque à laquelle, toute éloignée qu'elle étoit, son tempérament robuste devoit lui faire espérer de survivre (1). Ainsi, il aura pu, sans risque, placer sur le trône celui qu'il aura choisi pour son héritier, et qui, soit qu'il

(1) L'on a déjà vu plus haut qu'il a exécuté ce projet en faveur de son dix-septième fils. (*Note du Traducteur.*)

fût son propre fils, soit qu'il ne le fût que par adoption, aura suivi ses avis et ses exemples ; car il a dû y être excité par les sentimens de l'affection et de la reconnoissance, ainsi que par ceux de la piété filiale qui, en Chine, n'est point affoiblie, même par le trône. Il est donc vraisemblable que Tchien-Lung aura eu la satisfaction de jouir, dans un autre, de sa dignité et du pouvoir qu'il lui a communiqué, sans en être privé lui-même.

De divers fils qu'a eus l'empereur, il n'y en a plus que quatre vivans, le huitième, le onzième, le quinzième et le dix-septième. Le onzième étoit gouverneur de Pékin, où il se tenoit durant l'absence de son père. Les trois autres étoient à Zhé-Hol; et de ces trois, les deux plus jeunes promettoient beaucoup. Ils avoient des manières très-polies, et aimoient à s'instruire sur ce qui avoit rapport aux autres pays, et à examiner les inventions et les ouvrages bien faits qui en sortoient.

Le grand âge de l'empereur ne lui permettant plus d'aller à la chasse des bêtes féroces dans les forêts de la Tartarie, ainsi qu'il avoit accoutumé de le faire après la célébra-

tion de l'anniversaire de son jour de naissance, ce prince résolut de retourner promptement à Pékin ; et il fut décidé que l'ambassadeur anglais l'y précéderoit.

Avant de quitter Zhé-Hol, l'ambassadeur reçut, par les mains du légat, une réponse d'Ho-Choung-Taung à la lettre qui lui avoit été adressée quelque temps auparavant. Le colao annonçoit qu'il seroit permis au vaisseau l'*Indostan* de vendre des marchandises et d'acheter des denrées à Chu-San, sous les auspices des principaux mandarins, qui auroient soin d'empêcher que les gens du pays ne se permissent aucune fraude. Il disoit en outre, que comme l'*Indostan* avoit été en grande partie chargé de présens pour l'empereur, il ne seroit assujetti à payer aucun droit de sortie, ce qui étoit une grâce qu'on n'avoit point demandée. Enfin, Ho-Choung-Taung ajoutoit qu'il ne convenoit pas qu'on permît au capitaine Mackintosh d'aller en ce moment joindre l'*Indostan*, parce que les affaires de ce vaisseau pouvoient être continuées par les personnes à qui on les avoit déjà confiées.

Cette réponse étoit plus favorable qu'on ne s'y attendoit, d'après le canal par leq en

elle parvint à l'ambassadeur. Elle n'avoit de désagréable que la dernière clause qui, vraisemblablement, étoit due aux remontrances du général du Thibet, parce qu'il avoit été question de cette affaire en sa présence. Son animosité contre la nation anglaise ne sembloit pas avoir diminué. Aussi, rien n'étoit, peut-être, plus à désirer pour les intérêts de cette nation, que de voir le général exclu des conseils de l'empereur, et de la vice-royauté de Canton, où il pouvoit, non-seulement opprimer les Anglais, mais calomnier auprès de la cour leur conduite et leurs intentions.

Le capitaine Parish détermina la latitude de Zhé-Hol par les quarante-un degrés cinquante-huit minutes nord. Tandis que l'ambassade y demeura, le temps fut très-sec, et le ciel pur et serein.

PLANTES recueillies pendant le voyage de Pékin à Zhé-Hol en Tartarie.

Sedum. Trique ou orpin.
Dianthus. Œillet.
Tribulus terrestris. Herse.
Cassia procumbens. Casse à tige tombante.
THUNBERG.

Sophora japonica. Sophore du Japon.
Poligonum lapathifolium. Renouée à feuille d'oseille.
Poligonum fagopyrum. Bled-Sarrazin.
.... Une deuxième espèce.
Berberis. Vinettier.
Convallaria multiflora. Muguet multiflore.
.... *Verticillata.* Muguet verticillé.
Asparagus. Asperge.
Crassula spinosa. Crassule épineuse.
.... Une deuxième espèce.
Sambucus nigra. Sureau ordinaire.
.... *Umbellata.* Sureau ombellé.
Bupleurum. Buplevre.
Swertia rotata.
Ulmus. Orme.
Chœnopodium. Chénopode.
.... Deux autres espèces.
Asclepias sibirica. Asclepias de Sibérie.
Vitis heterophylla. Vigne hétérophyle. THUNBERG.
Euonymus. Fusâin.
Rhamnus. Nerprun.
...... Trois autres espèces.
Capsicum. Piment.
Solanum nigrum. Morelle.
Physalis alkikengi. Coqueret.

Campanula. Campanulle.
Hyoscyamus niger. Jusquiame noire.
.... Une deuxième espèce.
Convolvulus. Lizeron.
.... Une deuxième espèce.
Lysimachia. Corneille.
Echium. Viperinne.
Cistus. Ciste.
Sanguisorba officinalis. Sanguisorbe officinale.
Rubia cordata. Garance à feuilles en cœur. THUNB.
Scabiosa leucantha. Scabieuse à fleurs blanches.
.... Une deuxième espèce.
Aristida. Aristide.
Arundo. Roseau.
Avena. Avène.
Briza eragrostis. Amourette.
Poa. Paturin.
Panicum crus corvi. Millet ou Panis pied de Corbeau.
Panicum glaucum. Panis glauque.
.... *Italicum.* Panis italique.
...... *Viride.* Panis verd.
.... *Ciliare.* Panis cilié. RETZ.

Obs.

.... Une autre espèce.
Saccharum. Canamelle ou Canne à sucre.
Cyperus iria. Souchet à épillets alternes.
.... Une deuxième espèce.
Moræa chinensis. Morée de la Chine.
Valeriana. Valeriane.
Amethistea cœrulea. Amethistée à fleurs bleues.
Veronica. Véronique.
.... Une deuxième espèce.
Syringa vulgaris. Lilas.
Quercus. Chêne.
Salix. Saule.
Pinus. Pin
Nicotiana. Nicotiane ou Tabac.
Allium. Ail.
Morus. Mûrier.
Fraxinus. Frène.
Aster. Aster.
Pæonia. Pivoine.
Matricaria. Matricaire.

CHAPITRE V.

RETOUR A PÉKIN. SÉJOUR DE L'AMBASSADE DANS CETTE CAPITALE ET A YUEN-MIN-YUEN. OBSERVATIONS QUI Y ONT RAPPORT.

UN très-grand nombre d'étrangers ne pouvoit pas demeurer long-temps à Zhé-Hol, sans risquer d'y causer de l'embarras. Les principaux de ceux qui s'y étoient rendus à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, en partirent en même-temps que l'ambassadeur anglais, c'est-à-dire, le 21 septembre 1793. Ils prirent différentes routes. Parmi ceux qui alloient au Midi, comme lord Macartney, étoient les envoyés du Pégu et d'autres royaumes limitrophes de quelques provinces chinoises.

Des motifs très-différens de ceux de l'ambassade anglaise engagent les souverains de ces états à envoyer souvent des personnes pour les représenter à la cour de Pékin. Non-seulement leurs possessions sont extrêmement inférieures à la Chine, en étendue

et en population, mais la foiblesse et l'incertitude de leur gouvernement, et la fréquence de leurs divisions intestines, les rendent peu capables de résister aux forces de ce vaste empire. Ils ne peuvent pas même au besoin, compter sur le secours d'autres princes jaloux de maintenir la balance du pouvoir asiatique. C'est donc, en général, par une maxime de prudence politique qu'ils se reconnoissent dans une sorte de vasselage à l'égard de la Chine. Ils rendent hommage et paient tribut à l'empereur, afin d'éviter qu'il ne se mêle directement de leurs affaires, et qu'il n'envahisse entièrement leurs états : ce qui ne manqueroit pas d'arriver s'ils osoient par un refus, le provoquer à une lutte trop inégale.

Les envoyés qui faisoient la même route que lord Macartney, marchoient sous la conduite de quelques mandarins inférieurs. Pendant qu'ils étoient sur le territoire chinois, le gouvernement leur accordoit, pour leur entretien, une somme modérée, mais raisonnable. Toutefois les mandarins comptant sur les difficultés qu'éprouvent toujours les étrangers pour faire parvenir leurs plaintes

à la cour, et espérant qu'ils n'oseront pas l'entreprendre, s'abandonnent au mépris que leur inspirent ces étrangers, et les traitent souvent avec indignité. En outre, ces mandarins recevant eux-mêmes un très-petit salaire du gouvernement, se font peu de scrupule de tirer avantage d'une occasion si favorable d'augmenter leurs émolumens, en privant frauduleusement les personnes confiées à leurs soins, d'une partie considérable de ce qui leur revient. Heureusement que ces hommes sont accoutumés à la dureté d'une vie guerrière, et que leur ame n'est pas assez délicate pour sentir très-vivement les humiliations. Ce qui faisoit peut-être le plus de peine aux envoyés du Pégu, étoit la manière toute différente dont on traitoit l'ambassade anglaise.

Par-tout où il y avoit des postes militaires les troupes se mirent sous les armes, comme la première fois que l'ambassade y avoit passé. Comme la marche n'étoit plus gênée par les présens, parce qu'on les avoit laissés à Zhé-Hol, on résolut de voyager avec plus de célérité qu'auparavant, mais de s'arrêter pourtant encore dans quelques-uns des palais impériaux où tout étoit préparé pour rece-

voir l'ambassadeur et sa suite. Les chemins nouvellement réparés facilitoient la marche. Il y en avoit un réservé pour l'empereur seul. Il étoit parfaitement sec et nivelé. Des citernes creusées à côté, servoient à fournir de l'eau pour l'arroser de temps en temps, et empêcher qu'il n'y eût de la poussière. Un autre chemin parallèle, un peu moins large, et balayé avec moins de soin, mais très-commode et très-sûr, étoit destiné à la suite de l'empereur; ce fut sur celui-là que l'ambassade anglaise eut droit de passer. Tous les autres voyageurs, exclus de ces deux routes privilégiées, furent obligés de chercher les autres sentiers qui leur convinrent le mieux.

Quelque peu de temps qui se fût écoulé depuis que l'ambassade avoit passé dans cette route pour se rendre à Zhé-Hol, il s'étoit fait un changement considérable dans la température, et les Anglais trouvèrent un bien plus grand degré de froid qu'on n'en éprouve dans la même saison, et dans une pareille latitude en Europe. Ils en étoient affectés à un point qu'on ressent rarement en Angleterre.

Quand l'ambassade arriva à Kou-Pé-Kou,

et que les Anglais furent près de l'endroit où ils avoient déjà visité la grande muraille, quelques-uns d'entr'eux, entraînés par une insatiable curiosité, eurent envie d'examiner encore une fois cet antique boulevard. Mais ils eurent, en cette occasion, une nouvelle preuve de l'extrême méfiance du gouvernement chinois, ou au moins des personnes qu'il emploie. La brèche où ils avoient passé pour monter sur la muraille, étoit déjà fermée avec des pierres et des décombres, de manière à empêcher qu'ils ne pussent encore l'escalader. Dans toutes les occasions, les Tartares et les Chinois sembloient être pressés entre la crainte d'offenser, par trop de contrainte, des hôtes qu'ils avoient ordre de respecter, et la crainte plus grande encore de se rendre responsables envers le gouvernement, s'ils souffroient que des étrangers prissent une trop grande connoissance du pays. La principale politique de ces personnes, consistoit à détourner ces étrangers des objets curieux qu'ils désiroient de voir, en employant des moyens indirects, et leur opposant des obstacles qui avoient l'air d'être purement accidentels; et les Anglais, en

partie

partie par prudence, et en partie par égard pour leurs conducteurs, renonçoient fréquemment aux excursions et aux recherches les plus innocentes.

Peu après le départ de Zhé-Hol, un des gardes de l'ambassadeur mourut d'une indigestion, qui lui fut, à ce qu'on croit, occasionnée pour avoir mangé trop de fruit. Sa mort eut lieu dans un des palais de l'empereur. Telle est l'excessive délicatesse de la nation chinoise, pour tout ce qui a rapport à son auguste souverain, qu'elle ne souffre que personne rende le dernier soupir dans l'enceinte d'une demeure impériale. Les conducteurs de l'ambassade firent donc emporter le corps du garde, dans un palanquin, comme s'il étoit encore vivant, et l'on ne déclara sa mort que lorsqu'il fut à une certaine distance sur la route.

Une autre personne de la suite de l'ambassadeur, souffrant beaucoup d'une dyssenterie, s'arrêta dans un cabaret chinois. Là, elle consulta le médecin du lieu. Ce médecin, joignant à la doctrine du pouls un discours sur les différens tempéramens, attribua malheureusement les souffrances du malade à une humeur froide, et lui fit

prendre de fortes doses de poivre, de cannelle et de gingembre dans de l'eau-de-vie distillée (1) et chaude. Cette médecine augmenta tellement les symptômes de la maladie, que l'Anglais eut beaucoup de peine à pouvoir arriver en vie à Pékin.

Le retour de l'ambassadeur et de sa suite dans cette capitale, fut un événement très-agréable pour ceux de leurs compagnons de voyage qu'ils y avoient laissés. Ceux-ci avoient mené, durant l'absence des premiers, une vie extrêmement retirée. Plusieurs missionnaires désiroient de jouir de leur société, presqu'autant que des exilés désirent de voir leurs compatriotes dans une terre étrangère, et, au commencement, ils les avoient visités presque tous les jours; mais cette intimité contribua peut-être à réveiller l'extrême jalousie des Chinois.

Le long séjour des missionnaires ne les exempta pas de la défiance générale que tous les étrangers inspirent à cette nation; et rien ne pouvoit être plus extravagant et plus dangereux, que les desseins qui leur étoient attribués, particulièrement dans les lettres de Macao et de Canton. Les officiers

(1) Que les Chinois appellent *chow-chou*.

du gouvernement de Pékin décidèrent promptement qu'on ne laisseroit, que le moins qu'il seroit possible, les anciens Européens communiquer avec les nouveaux. Sous le futile prétexte d'empêcher les domestiques, qui servoient les premiers, de dérober les effets que l'ambassadeur avoit laissés dans son hôtel, on n'en permit l'entrée qu'au seul missionnaire, chargé d'interpréter les Anglais, qui y étoient restés, et de leur procurer les choses dont ils pouvoient avoir besoin.

Toutes les fois que les Anglais se hasardoient à sortir, leur costume attiroit autour d'eux, une populace importune. Ils n'étoient accompagnés ni par des mandarins d'un rang propre à les faire respecter, ni par des interprètes chinois qui pussent leur expliquer ce qu'ils voyoient et ce qu'ils entendoient. Il est vrai que l'étendue de l'hôtel où ils demeuroient, leur permettoit de prendre assez d'exercice pour qu'ils ne souffrissent pas de cette gêne. D'ailleurs, plusieurs d'entr'eux alloient fréquemment à Yuen-Min-Yuen, où l'arrangement des machines et des autres principaux présens exigoit leur surveillance.

Le docteur Scot, qui avoit été laissé à Pékin pour prendre soin de divers soldats

et domestiques malades , fut extrêmement attentif auprès d'eux. D'autres circonstances lui fournirent une nouvelle occupation. En Chine, comme ailleurs, non-seulement les besoins de l'homme sont ce qui excite son industrie, mais ses inventions perfectionnent quelquefois les objets qu'il est obligé de se procurer. Les vêtemens que les Chinois portent immédiatement sur leur corps, ainsi que ceux dont ils se parent, sont en général d'une couleur obscure, et n'exigent ni qu'on les renouvelle, ni qu'on les lave fréquemment. Ils sont quelquefois d'une étoffe qui n'admet point cette dernière opération. Les vêtemens blancs de toute espèce ne se portent que pour le deuil. L'étiquette veut même qu'ils ne soient jamais trop propres, parce que ceux qui sont en deuil ne doivent prendre aucun soin d'eux-mêmes, afin de mieux paroître accablés par la douleur.

Les Européens ont besoin, pour leur santé et pour leur propreté, de changer et de laver souvent les vêtemens qui approchent le plus de leur corps. L'ampleur des habillemens des peuples asiatiques, quoiqu'exigeant fréquemment qu'ils en mettent une plus grande quantité pour se garantir

de l'inclémence de l'air, permet en même-temps qu'ils les portent plus long-temps sans inconvénient. Leurs tables vernissées ne peuvent être ni pénétrées par l'humidité, ni gâtées par la poussière ; aussi ne les couvrent-ils jamais avec une nappe. Ils ne se servent pas non plus de draps de lit. Ils n'ont point adopté l'usage du linge ; et la plupart ne font usage de toile de coton blanc, que dans très-peu d'occasions. Pour laver la toile grossière dont ils se servent, ils la font tremper dans une eau alkaline, qui la dégage sans danger des mal-propretés qu'elle contracte quand ils la portent. L'alkali avec lequel ils composent cette lessive, est fait avec un fossile blanc, qui se trouve en abondance dans les environs de Pékin. Ils n'en emploient presque jamais d'autres, excepté pour se nettoyer la peau ; et à cet égard, ils font usage de beaucoup de préparations cosmétiques.

Cependant l'alkali des Chinois, trop âcre pour le linge fin, en détruit promptement le tissu. Afin de remédier à cet inconvénient, le docteur Scot se procura une suffisante quantité d'huile, et avec l'alkali chinois, il fit de très-bon savon pour la

consommation de ses compagnons et pour la sienne.

Il est vraisemblable que l'usage général du linge, auquel l'Europe doit l'exemption des maladies lépreuses, sera adopté par les Chinois, à mesure que s'accroîtront leur commerce et leurs relations avec les Européens. La lèpre est la seule des maladies pour laquelle il y a des hôpitaux régulièrement établis en Chine; car on l'y regarde comme trop contagieuse, pour souffrir que les personnes, qui en sont affligées, aient aucune communication avec le reste de la société.

L'usage du savon s'établira bientôt après celui du linge, parce qu'il en est la suite nécessaire. Les ingrédiens pour faire du savon, et la plupart des autres objets demandés pour l'usage des Anglais, furent fournis aux dépens du gouvernement chinois; cependant il fallut toujours expliquer très-particulièrement aux mandarins ce qu'on vouloit en faire.

Ces mandarins ne refusoient jamais verbalement ce que les Anglais désiroient; mais, dans le fait, ils ne l'accordoient pas toujours. Quelquefois ils prenoient l'alarme, comme si ce qu'on leur demandoit avoit quelque but dangereux. Un des peintres de l'ambassadeur

les pria une fois de lui procurer un chevalet afin d'y placer la toile dont il devoit se servir pour faire le portrait d'un missionnaire. Les mandarins ne concevant pas la nature d'un chevalet, quelque simple que cela fût, crurent probablement que ce pouvoit être quelque partie d'un appareil de mathématiques, duquel on vouloit se servir pour faire des mesurages ou des plans de fortifications, ou pour dessiner les remparts de la capitale; et on ne put absolument les engager à donner des ordres pour faire faire un pareil instrument.

Quelques personnes de l'ambassade désirèrent de se pourvoir à leurs dépens, des choses dont elles avoient besoin. Mais elles étoient veillées de près. Le prix des articles achetés leur fut rendu; et ceux qui les leur avoient vendus, furent punis corporellement. Il est vrai que l'hospitalité chinoise, qui veut que les étrangers soient affranchis de toute espèce de dépense, servit de prétexte à cette rigueur: mais tout cela n'étoit pas totalement étranger à un système de précautions dictées par la jalousie.

A cette jalousie politique et remplie de prévention, se joignirent des alarmes et une

jalousie d'une autre espèce. Elles furent cependant excitées très - innocemment. Dans une des cours de l'hôtel de l'ambassadeur, étoient des rochers artistement entassés dans le goût chinois, et faits pour servir de décoration, mais qui pouvoient servir aussi pour monter sur le mur formant l'enceinte de l'hôtel. De là on appercevoit quelquefois les femmes des maisons voisines. On dit que durant l'absence de l'ambassadeur, quelques Anglais se promenèrent sur le mur de l'hôtel, par désœuvrement, non par aucun motif d'indécente curiosité. Ce fait fut regardé comme très-peu convenable ; et tout le voisinage en fut scandalisé : mais dès qu'on s'en plaignit, la promenade cessa.

Ce fut à cette époque, qu'il se répandit à Pékin un bruit confus sur la contestation passagère, qui eut lieu à Zhé-Hol, à l'occasion de la cérémonie de réception. Quelques politiques en conclurent que non-seulement l'ambassade se borneroit là, mais qu'on ne permettroit pas même à l'ambassadeur de retourner dans la capitale ; et qu'ainsi que les envoyés du Pégu, qui quittoient la Tartarie en même temps que lui, il seroit obligé de continuer sa route sans s'arrêter. L'arrivée de l'am-

bassadeur à Pékin mit fiu à ces conjectures.

On lui rendit, à son entrée, les honneurs accoutumés; et il reçut la visite des principaux mandarins, dont plusieurs avoient attendu son arrivée à son hôtel. Cependant lord Macartney sentoit qu'il convenoit de fixer un terme à son ambassade. La résidence permanente du ministre d'une cour étrangère, en Chine, étoit une chose inouie dans le pays. La maxime d'après laquelle on considère les ambassadeurs étrangers, comme des hôtes qu'il faut défrayer aux dépens du trésor public, pendant tout le temps qu'ils séjournent dans le pays, engageoit naturellement à abréger ce séjour. La dépense extraordinaire, qu'occasionnoit à l'empereur la manière splendide dont on traitoit les Anglais, étoit une raison de plus pour qu'ils songeassent à se retirer; car, en restant long-temps, ils auroient abusé de l'hospitalité avec laquelle ils étoient reçus. C'eût été, sans doute, trop blesser l'orgueil et les préjugés de la nation chinoise, que de lui proposer, tout-à-coup, dans une première mission diplomatique, de renoncer à ses anciens principes à l'égard des envoyés des souverains étrangers, et de souffrir que l'ambassadeur anglais vécût à ses

propres frais, pendant qu'il seroit encore sur le territoire de la Chine. Lord Marcartney résolut donc de partir après la grande fête du commencement de l'année chinoise, c'est-à-dire, en févrièr. Durant cet intervalle, il devoit avoir le temps de s'occuper de tout ce qu'il pouvoit raisonnablement espérer d'obtenir.

Cependant, ce ministre apprit qu'il devoit s'attendre à recevoir bientôt quelque proposition relative à son départ. Les Anglais qu'on avoit laissés à Yuen-Min-Yuen, pour monter les machines qui y avoient été portées en présent, furent pressés de finir leur ouvrage, de peur d'être obligés de le laisser incomplet. Le docteur Dinwiddie s'y tenoit presque constamment pour diriger les ouvriers qui ajustoient les parties compliquées du planétaire. M. Barrow alloit aussi dans ce palais, et y séjournoit même de temps en temps, afin de veiller à l'arrangement des autres présens. Il eut fréquemment occasion d'observer l'intelligence et la dextérité des ouvriers chinois. Deux d'entr'eux descendirent les deux magnifiques lustres de cristal envoyés à l'empereur, afin de les placer dans une situation plus avantageuse. Ils les séparèrent par pièce,

et les remontèrent en peu de temps sans difficulté et sans se tromper, quoique le tout fût composé de plusieurs milliers de petits cristaux, et qu'ils n'eussent jamais rien vu de semblable. Un autre chinois tailla fort bien un étroit morceau du bord d'un vase courbe de cristal, afin de remplacer dans le dôme du planétaire un autre morceau qui avoit été cassé dans le transport. Les ouvriers anglais avoient en vain tenté de tailler ce verre avec un diamant, suivant la ligne courbe qu'il devoit avoir. Le chinois ne fit point connoître sa méthode : mais on dit qu'il réussit en commençant par tracer une ligne avec un fer chaud sur la pièce qu'il vouloit séparer.

L'invention de ce chinois est d'autant plus singulière, qu'il n'y a, dans tout l'empire, d'autre manufacture de verre que celle de Canton, où, au lieu de mettre en fusion du sable et d'autres ingrédiens, avec les procédés nécessaires pour les convertir en verre, on se contente de faire fondre les morceaux de verre cassé qu'on a ramassés, et de leur donner de nouvelles formes, suivant les usages auxquels ils peuvent être destinés.

Les Chinois ont très-vraisemblablement

droit à l'honneur de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention des instrumens nécessaires dans les premiers et les plus utiles arts de la société. Le voyageur savant et attentif aura sans doute observé, relativement aux outils les plus communs, tels, par exemple, que le rabot et l'enclume, que, soit dans l'Inde, soit en Europe, et dans les temps anciens, comme dans les temps modernes, ils ont été fabriqués précisément de la même manière, différant rarement, excepté, peut-être, dans la qualité des matières qui les composent, et dans le plus ou moins de perfection du travail, mais dénotant toujours une origine commune, et n'étant, en général, qu'une imitation servile les uns des autres. Dans la Chine seule, les outils les plus communs ont quelque chose de particulier dans leur construction. C'est souvent, à la vérité, une légère différence; mais elle indique clairement que, plus ou moins propres à remplir le même objet que ceux des autres pays, les uns n'ont point servi de modèle aux autres : ainsi, le dessus de l'enclume, qui, par-tout ailleurs, est plat et un peu incliné, a, en Chine, une forme convexe.

Ce fut dans les forges qu'on trouve près

de Pékin, en se rendant à Zhé-Hol, que les voyageurs observèrent cette enclume. Là, un autre objet attira aussi leur attention. Les soufflets dont les forgerons se servent en Europe, sont placés verticalement. Le vent est en partie produit par le poids de la machine, qu'en conséquence on rend très-lourde ; mais elle est ouverte ou soulevée par le bras d'un homme, qui est obligé de vaincre la difficulté que lui offre le poids qui produit le vent, et pendant cette opération le souffle est discontinué. Mais les soufflets des Chinois se placent horizontalement. L'homme qui souffle n'est aidé, dans aucun temps, par le poids de la machine, mais aussi il n'en est jamais accablé. C'est assurément un avantage que de n'avoir qu'un travail égal et jamais excessif. Le soufflet est fait comme une boîte, à laquelle une porte mouvante est si bien adaptée, que, quand on la retire en arrière, le vide qu'on produit dans la boîte fait que l'air entre avec impétuosité par l'ouverture d'une espèce de valvule, et en même-temps le vent sort par une autre ouverture qui lui est opposée. Le même effet est continué quand la porte est poussée en avant : l'espace se trouve diminué,

l'air est comprimé, et une partie sort par la même ouverture. Lorsqu'au lieu d'une porte mouvante, un piston est adapté à la boîte, l'air est comprimé alternativement entre le piston et les deux extrémités de la boîte, et par conséquent forcé de sortir continuellement. On fait mouvoir très-aisément ce soufflet double ou perpétuel, qui produit deux fois autant d'effet que les soufflets ordinaires. Peut-être la description de cette invention chinoise n'est pas très-intelligible; mais on en a porté un modèle en Angleterre, pour le soumettre à l'examen des curieux.

Le rabot chinois est, ainsi que l'enclume, distingué par quelques petites particularités, qui montrent qu'il n'a point eu de modèle. Il diffère, non-seulement dans la manière dont on y fixe le ciseau, mais aussi dans celle dont on s'en sert. Ailleurs, les bouts du rabot servent de manche; et c'est en tenant ces bouts qu'on pousse l'outil sur la surface du bois, afin de la rendre unie; mais, à la Chine, le rabot est garni de manches particuliers, qui font que le même travail se fait peut-être avec plus d'aisance.

L'histoire des temps les plus reculés,

où subsistoit l'empire chinois, attribue les inventions les plus utiles aux premiers monarques du pays. Il est bien plus probable qu'elles ne sont que le résultat graduel des efforts de plusieurs individus obscurs, qui, dans le cours de leurs travaux, sentant le besoin de ce secours mécanique, cherchèrent à se le procurer. Les historiens qui sont venus ensuite, n'en pouvant point connoître les vrais inventeurs, ont remplacé leurs noms par ceux des princes qui encouragèrent ces arts. Il y a lieu de croire que, non-seulement les inventions de première nécessité, mais celles de décoration et d'ornement, ont été connues des Chinois dès la plus haute antiquité. Les annales de l'empire l'attestent, et l'on ne peut manquer d'en être convaincu, quand on considère le progrès naturel de ces inventions, et l'état des artistes chinois en ce moment.

Un art nouvellement découvert s'exerce grossièrement, même avec le secours des outils, et cela continue assez long-temps. Mais l'art arrivant ensuite à son second période, est perfectionné, et l'artiste est déjà à même de se servir de tous les outils et de toutes les machines qui peuvent y être

employés. Le dernier période de la perfection est celui où l'artiste est devenu si adroit, qu'il peut faire son ouvrage avec peu d'outils ou des outils grossiers, et avec peu ou même point de secours. Tel est, en Chine, l'état avancé du potier, du tisserand de celui qui travaille l'ivoire et les métaux précieux, et de la plupart de ceux qui pratiquent les arts mécaniques. De semblables progrès sont, sans doute, le dernier effort de l'art, et la plus forte preuve qu'on le possède depuis très-long-temps.

Il n'est pas surprenant que l'art de faire la poudre à canon, et celui de l'imprimerie, aient été découverts par les Chinois long-temps avant d'être connus en Europe. Quant au premier, il est vraisemblable que dans tous les pays où la nature crée en abondance du nitre ou du salpêtre, qui est le principal ingrédient dont on se sert dans la composition de la poudre, les propriétés inflammables de cette substance doivent être d'abord observées; et quelques expériences, fondées sur l'observation, conduisent à la composition qui produit de si prompts et si violens effets. Le salpêtre est une production naturelle et constante de la Chine et de l'Inde;

et

et là aussi, la connoissance de la poudre, semble avoir existé dans les siècles les plus reculés, dont l'histoire fasse mention. Les Chinois l'ont employée, de tout temps, à des choses utiles. Ils s'en servent pour faire sauter des rochers, et écarter les grandes masses de terre qui les gênent. Elle est en même-temps un des objets de leurs amusemens, car ils font beaucoup de feux d'artifice. Ils l'ont aussi, dès long-temps, employée comme moyen de défense, en minant les passages de l'ennemi, et le faisant sauter. Mais ils ne s'occupoient pas à diriger sa force avec des tubes de métal, comme l'ont fait les Européens, bientôt après qu'ils l'ont eu découverte (1). Cependant il n'est pas décidé que cette invention appartienne à ceux qui en ont profité, et l'on ne peut pas marquer précisément dans l'histoire, l'époque où elle a commencé à être mise en pratique. Quoiqu'à l'imitation de l'Europe, elle ait été nouvellement introduite dans les armées de l'Orient, on y préfère encore quelquefois d'autres manières de combattre.

(1) Je crois que l'auteur se trompe. Voyez la note que j'ai mise à la page 247 de ce volume. (*Note du Traducteur.*)

Pour l'art de l'imprimerie, dont les effets sont si importans en Europe, il est évident que comme son objet est de multiplier les copies d'un même écrit, il n'a pu être cherché que dans une société où il y avoit beaucoup de lecteurs. Le nombre de ces lecteurs a dû sans doute aussi s'accroître par-tout où l'art de l'imprimerie a été introduit. Mais là où ce nombre étoit déjà devenu très-considérable par d'autres causes tendantes à augmenter les classes polies et lettrées de la société, les différens essais, entrepris pour satisfaire leur goût, ont dû naturellement produire une invention aussi simple que l'art de l'imprimerie des Chinois.

Cet art consiste seulement à tailler en relief, sur du bois dur, la forme des caractères écrits, à enduire ces caractères d'une substance noire et glutineuse, et à y appliquer successivement différentes feuilles de papier, afin que les caractères restent imprimés sur chaque feuille de ce papier, qui, lui-même, est une invention préliminaire très-ingénieuse. L'art de graver, pour le plaisir des hommes riches et puissans, avoit été porté à un si haut degré de perfection chez plusieurs nations de l'anti-

quité, que l'invention de l'imprimerie, telle que nous venons de la décrire, et approchant de si près de la gravure, devoit naturellement la suivre par-tout où le nombre des lecteurs étoit assez grand pour que l'inventeur fût sûr d'être récompensé. Depuis les premiers siècles, l'état de société, en Chine, rend le nombre des lecteurs prodigieux. Là, ce n'est point comme dans le reste du monde, où la valeur et les talens militaires, réunis quelquefois à une éloquence naturelle, sont originairement le fondement de la puissance et de la grandeur, tandis que les lettres n'y ont guère jamais servi que d'amusement. A la Chine, l'étude de la morale écrite, de l'histoire, de la politique, est la seule route par où l'on puisse acquérir, non-seulement du pouvoir et des honneurs, mais toute espèce d'emploi dans l'état. Ainsi, la nécessité de multiplier les copies des divers écrits pour toutes les personnes des classes mitoyennes, ainsi que des premières classes, dans le plus populeux des empires, fut ce qui, très-naturellement et de bonne heure, donna naissance à l'art de l'imprimerie, tel qu'on l'y pratique encore.

Le papier dont on se sert pour les livres, à la Chine, est trop foible pour pouvoir être imprimé de deux côtés. La planche gravée sur laquelle on applique le papier pour en recevoir l'empreinte, contient ordinairement des caractères pour deux pages. Quand le papier est imprimé, on le plie en mettant le blanc en-dedans. Le pli forme la marge extérieure, qui, par ce moyen, se trouve double; et contre l'usage des relieurs européens, on coud ensemble tous les bords des feuilles, et on relie ainsi le volume. Lorsque l'édition est achevée, les planches ou formes sont rassemblées, et on indique ordinairement dans la préface, l'endroit où elles sont déposées, en cas qu'on ait besoin d'une seconde édition de l'ouvrage.

L'on a quelquefois pensé, en Europe, que des caractères mobiles étoient une invention préférable à celle des Chinois. Mais si chaque caractère est considéré comme une lettre dans un alphabet, des caractères mobiles peuvent être difficilement employés dans l'impression d'une langue qui, ainsi que la langue chinoise, a un nombre immense de lettres. Dans une imprimerie européenne, le compositeur distribue les vingt-quatre lettres de

l'alphabet. Il sait tout de suite où il doit les prendre. Il les distingue d'un coup-d'œil. Ses mains acquièrent l'habitude de les atteindre rapidement sans qu'il les regarde, comme les doigts apprennent à connoître les touches d'un clavecin sans que les yeux s'y portent. Mais si le clavecin avoit plusieurs milliers de touches, il est évident qu'on n'acquerroit pas une pareille habitude, et que les touches ne pourroient pas toutes être à la portée de la main. La pratique seroit également impossible en imprimant avec quatre-vingt mille caractères mobiles, car c'est le nombre des différentes lettres qui constitue la langue chinoise. Les artistes de la Chine ne se sont point occupés à former des caractères mobiles séparés, pour chacun des traits élémentaires dont les lettres sont composées, comme on l'a entrepris il y a quelques années en Allemagne. Il est cependant possible qu'une telle pratique eût pu réussir, malgré la difficulté qu'offre la petitesse nécessaire pour chaque trait particulier, difficulté qui a été surmontée par un ingénieux et savant artiste, en imprimant la langue persanne au Bengale; de laquelle, il est vrai, les caractères ne sont pas tous né-

cessairement si petits. Il est encore une autre difficulté ; c'est celle d'unir dans l'impression, avec des caractères séparés, les différens traits d'une lettre chinoise ; ce qui n'est pas nécessaire dans l'impression des langues européennes, où les lettres d'un même mot se touchent rarement.

Il est en Chine des ouvrages où les mêmes lettres sont répétées, comme, par exemple, dans les calendriers et les gazettes, et alors les Chinois se contentent d'avoir des caractères séparés, et de les insérer dans les formes où ils sont nécessaires.

On public fréquemment des gazettes à Pékin, sous l'autorité du gouvernement. Les diverses nominations aux emplois, les grâces accordées par l'empereur, tous les actes publics, l'affranchissement des impôts dans les districts qui ont éprouvé la disette ou quelqu'autre calamité générale, les récompenses de services extraordinaires, les ambassades envoyées, les tributs payés à l'empereur ; voilà ce qui forme une partie considérable des nouvelles publiques. Les détails domestiques de la maison du prince et de sa vie privée, sont rarement, ou plutôt ne sont jamais mentionnés dans les

gazettes; mais on y trouve les événemens singuliers, les exemples de longévité, et quelquefois la punition des fautes commises par les mandarins. On y rapporte même quelques exemples des femmes adultères qui sont punissables, quoique leur crime ne soit pas regardé comme capital; mais on en parle peut-être pour détourner les autres de l'envie de les imiter. Quand la Chine étoit en guerre, ses victoires et la soumission des rebelles étoient annoncées dans les papiers publics. En tout autre temps, les nouvelles du monde se bornent à la Chine.

Indépendamment des ouvrages classiques des Chinois, qui sont excessivement multipliés, la littérature légère du pays donne beaucoup d'occupation à la presse. L'*Orphelin de la Chine*, perfectionné sans doute en Angleterre par un poëte dramatique très-estimable, peut être considéré comme une preuve avantageuse de l'art de la tragédie parmi les Chinois; et l'*histoire agréable*, dont, grâces aux soins d'un savant et ingénieux prélat, il a paru, depuis plusieurs années, une traduction anglaise, montre que leurs romans sont d'un genre simple et intéressant. Le zèle du christianisme a engagé

les missionnaires à procurer aux lecteurs sérieux de la Chine plusieurs ouvrages en langue chinoise, à l'appui des préceptes que prêchent ces religieux.

Malgré la vigilante police des magistrats chinois, des livres désapprouvés par eux sont secrètement imprimés et répandus dans l'empire. Il n'est aisé ni de prévenir, ni de découvrir toujours les opérations d'un commerce qui, avec du papier et de l'encre, n'a besoin que de quelques planches et d'un couteau pour graver des caractères. Les livres ainsi publiés furtivement, sont principalement ceux qui blessent la décence et enflamment l'imagination de la jeunesse. On ne dit point qu'il y en ait eu contre le gouvernement. Cependant, les mandarins affirmèrent aux Anglais que depuis des siècles il y avoit, à la Chine, une secte dont les principes avoient pour base la haine de la monarchie, et qui se nourrissoit de l'espérance de la renverser. Les assemblées de cette secte se tenoient dans le plus grand secret, et personne n'en avouoit la connoissance; mais une sorte d'inquisition étoit établie pour les découvrir. Ceux qu'on soupçonnoit d'en être membres, étoient enlevés et séparés de la société. Ils

se voyoient traités, à-peu-près, comme les personnes accusées de judaïsme l'étoient autrefois dans quelques royaumes catholiques.

Les ouvrages politiques, moraux et historiques des Chinois, ne contiennent point des idées abstraites de liberté qui puissent les conduire à prétendre à l'indépendance. On dit que lorsque les Français ont voulu étendre les principes de la démocratie, la déclaration des droits de l'homme a été traduite dans un des langages de l'*Indostan*, et y a même été répandue. Il n'est pourtant pas vraisemblable qu'elle cause quelque fermentation parmi les Indous dont l'esprit est tranquille, soumis, résigné, et la constitution foible et délicate; mais il pourroit en être tout autrement avec les Chinois qui sont susceptibles d'impressions fortes et plus disposés aux entreprises. C'est une race très-hardie. Leur climat, plus septentrional que celui de l'Inde, contribue à les rendre intelligens et résolus. Ils sont plus agriculteurs que manufacturiers, et comme tels, plus propres à se sentir animés d'un esprit audacieux; d'ailleurs, plusieurs d'entre-eux ne sont pas très-satisfaits de leur condition, qui met perpétuellement leur fortune et

leur personne à la merci des mandarins. Les punitions corporelles auxquelles tout homme est sujet à l'instant où un magistrat fait le moindre signe, et quelquefois les seules appréhensions de ces punitions sont lorsqu'elles n'avilissent pas l'ame, capables d'exciter l'impatience et l'indomptable ressentiment. A la Chine, des preuves manifestes d'innocence ne suffisent pas toujours d'appui à l'individu qui a recours au pouvoir supérieur. La maxime de maintenir la subordination empêche, en général, qu'on ne rende justice à l'opprimé. Cependant les vexations énormes et multipliées, produisant enfin le tumulte et le désespoir, excitent l'attention du gouvernement; et le magistrat est déplacé, et souvent puni avec la plus grande sévérité.

Mais si en se permettant des injustices contre le peuple, le magistrat est la plupart du temps sûr de l'impunité, il se voit traité avec la plus inexorable rigueur, dès qu'il commet la moindre faute contre le gouvernement. Il vit aussi dans la crainte de devenir fréquemment responsable des événemens qui sont hors de sa portée. D'après le principe général qui veut qu'un magistrat veille sur

les mœurs du peuple, il est dans beaucoup de circonstances, considéré comme criminel pour n'avoir pas prévenu des crimes qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir. Ainsi, les mandarins savent qu'une bonne conduite ne les empêche pas toujours d'être disgraciés, et ils sentent tout le chagrin d'une dangereuse incertitude.

Certes, il est toujours le plus solide le gouvernement où, comme en Angleterre (1), la plus grande partie des sujets savent qu'ils sont intéressés à sa conservation. Il ne paroît pas que les Chinois pensent généralement ainsi à l'égard du leur. Sans raisonner sur le droit de changer ceux qui les gouvernent, plusieurs d'entr'eux se plaisent à regarder un pareil changement comme propre à améliorer leur condition. Ils sont en même-temps enclins à prendre part aux révoltes qui ont fréquemment lieu, tantôt dans une province, tantôt dans l'autre. On

(1) Je ne puis m'empêcher d'observer que toutes les fois qu'il s'agit de la France ou de l'Angleterre, l'Auteur de cet Ouvrage montre beaucoup de partialité. Il ne déguise ni son admiration pour le gouvernement de son pays, ni son antipathie pour celui des Français. (*Note du Traducteur*).

empêche les assemblées, parce qu'on craint toujours qu'il ne s'y passe quelque désordre. L'on a pris les plus grandes peines sous la dynastie régnante, pour inspirer aux Chinois de l'attachement pour la personne de leur souverain : mais cet attachement cesse dès qu'ils éprouvent quelque calamité, qu'ils lui imputent d'avoir occasionnée, ou de ne pas s'efforcer de soulager; et alors, oubliant le droit qu'il a au trône qu'il remplit, droit qui est ailleurs garant de la sûreté des monarques, ils sont toujours emportés par le désir de l'engager à céder ce trône à un autre.

La maxime générale d'obéir au prince, maxime inculquée par les moralistes chinois, pourroit bien ne pas tenir dans toutes les ames contre la nouvelle doctrine du droit sacré et du devoir de résister à l'oppression. Mais le soupçonneux gouvernement de la Chine prévoyant l'avidité avec laquelle des notions d'égalité seroient adoptées, particulièrement par de jeunes esprits des classes inférieures de la société, que doit naturellement enflammer cette lumière flatteuse et nouvelle, a commencé de bonne heure à prendre des mesures pour en arrêter l'introduction.

Jusqu'à présent le plus solide fondement de la sûreté et de la tranquillité de l'empire a été le système patriarchal, lequel, ainsi que nous l'avons observé plus haut, a continué d'être suivi par tous les individus des générations successives, vivant toujours avec les vieillards de leurs familles. La prudence et l'expérience de ces vieillards, en dirigeant les intérêts de leurs enfans, tend à détourner d'eux les funestes conséquences des événemens qui pourroient provoquer le mécontentement et la déloyauté; et comme ils se défient de toute innovation, ils leur donnent l'exemple de se résigner au lot qui leur est échu dans le partage de la vie. Le sentiment naturel de respect pour l'âge, réuni à l'affection qu'inspirent les parens, s'enracinant de bonne heure, et se fortifiant par l'idée des services reçus chaque jour, lient les ames d'une manière plus douce, mais souvent plus efficace que toute la force des loix.

L'art de l'imprimerie, pratiqué, sans doute, dès les premiers temps de l'empire, a contribué à le conserver jusqu'à ce jour, dans un état presqu'uniforme. C'est cet art qui a répandu universellement, et établi dans tous

les rangs des principes de justice invariables, et des règles de morale, qui sont autant de barrières contre la fougue des passions humaines, et s'opposent au penchant des hommes dans la plénitude du pouvoir.

A chaque changement dans le gouvernement des contrées qui sont voisines de la Chine, mais dont les mœurs et les usages sont bien différens des siens, le succès, semblable à un torrent, entraîne tout ce qui se rencontre devant lui, et détruit tous les premiers arrangemens de la société; mais en Chine, les institutions et les opinions survivent aux ravages des conquêtes et des révolutions. Le souverain peut être détrôné, toute sa famille disparoître: mais les mœurs et la condition du peuple restent les mêmes. Le trône est appuyé par des maximes que propage la presse. C'est par elle que les vertus du possesseur de ce trône sont peintes à tous ses sujets. Elle lui donne l'immense avantage de diriger leurs sentimens comme il le juge convenable. On n'envie point ses palais, ses jardins, sa magnificence, à un prince représenté comme doué des qualités les plus transcendantes, et occupé à travailler, sans relâche, au bonheur de son peuple.

Les cérémonies extérieures, destinées à l'honorer, ne sont point de vaines formalités. Elles contribuent à inspirer au peuple des sentimens de respect et de dévouement pour lui. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, tous les mandarins qui résidoient à Pékin, revêtus de leurs robes de cérémonies, se rassemblèrent à midi dans le grand palais de cette capitale, et firent, devant le trône, les prosternemens accoutumés. Du bois de sandal et du bois de rose brûloient à côté; et des viandes et des liqueurs y furent présentées, comme si, quoiqu'absent, l'empereur pouvoit jouir de ces offrandes.

M. Barrow fut présent lorsqu'on observa les mêmes cérémonies à Yuen-Min-Yuen; et il apprit que la même chose avoit eu lieu dans toutes les parties de l'empire, et que ceux qui se prosternoient, étoient très-attentifs à se tourner du côté de la capitale.

Tous les premiers jours de la nouvelle et de la pleine lune, l'encens et les offrandes sont également présentés par les officiers qui résident dans les différens palais de l'empereur.

Ces palais sont en grand nombre dans l'empire. Celui de Pékin forme le centre de la cité tartare. Quoique cette capitale soit

bâtie au milieu d'une plaine poudreuse, d'où les montagnes de la Tartarie ne sont vues que de loin, le mur qui environne le palais, les bâtimens qui en dépendent et les jardins renferment un abrégé de toutes les diverses espèces de sites, que la main de la nature a créés en se jouant sur la surface du globe. Des montagnes et des vallées, des lacs et des rivières, d'horribles précipices et des pentes douces, ont été réunis dans un lieu où la nature n'avoit pas voulu les placer : cependant ils y sont avec des proportions si exactes, et tant d'harmonie, que sans l'aspect uniforme de la campagne environnante, le spectateur douteroit si ce sont des productions réelles, ou d'heureuses imitations de la nature. Ce monde en miniature a été créé par l'ordre et pour le plaisir d'un seul homme : mais il a fallu y employer le pénible travail de plusieurs milliers de bras.

Les temples de Pékin n'égalent point ses palais. La religion de l'empereur est nouvelle en Chine ; et ses cérémonies y sont pratiquées avec bien moins de pompe qu'en Tartarie. Les mandarins, les lettrés, parmi lesquels sont choisis les magistrats qui gouvernent l'empire, et qui occupent le premier

rang dans la société, révèrent, plutôt qu'ils n'adorent Confucius, et se rassemblent pour honorer sa mémoire, dans des édifices très-propres, mais d'une construction simple. Les classes nombreuses et inférieures du peuple sont moins en état de fournir aux moyens de construire de grands et superbes édifices pour le culte public, qu'elles n'y sont naturellement portées. En outre, leur principale attention est dirigée vers leurs dieux domestiques. Chaque maison a son autel et ses déités. Les livres de mythologie contiennent des images de celles qu'on croit veiller sur les personnes et les propriétés, et présider aux objets extérieurs, dont l'effet peut être sensible. *Lui-Shin* est, suivant les Chinois, l'esprit qui préside au tonnerre; et dans son emblême, la violence de ce météore auquel rien n'est capable de résister, la rapidité de l'éclair que rien ne peut surpasser, et leurs effets réunis, sont représentés par une figure monstrueuse qui s'enveloppe de nuages. Sa bouche est recouverte par un bec d'aigle, symbole des dévorans effets du tonnerre; et ses ailes en peignent l'extrême vélocité. D'une main il tient un foudre, et de l'autre une baguette, pour frapper sur diverses

tymbales, dont il est environné. Ses serres d'aigle sont quelquefois attachées à l'axe d'une roue, sur laquelle il tourne au milieu des nuages, avec une rapidité extraordinaire. Dans l'original, d'où cette description est tirée, le pouvoir qu'a cet esprit redoutable est indiqué par le spectacle d'animaux frappés de mort et couchés sur la terre, de maisons abattues et d'arbres déracinés.

Dans les environs de Pékin, les jardins de Yuen-Min-Yuen occupent un terrain qui, suivant M. Barrow a, au moins, douze milles de circuit. Cet Anglais fut, de tous ceux qui composoient l'ambassade, celui qui vit le mieux ces jardins. Ainsi, nous allons citer ce qu'il en dit. — Yuen-Min-Yuen est un lieu délicieux. Tout ce que la nature a de grand et d'agréable y est séparé, rapproché ou arrangé avec tant d'intelligence, que son ensemble n'offre ni embarras ni désordre dans la variété des objets. Il y règne, au contraire, un accord et des proportions qui produisent des effets très-naturels. On ne voit, dans aucune partie de ces jardins, des plaines rondes, ovales ou carrées, avec du gazon taillé bien ras. Les Chinois sont singulièrement habiles dans l'art d'a-

grandir aux yeux, l'étendue réelle d'un terrain, en disposant les objets destinés à embellir sa surface. Pour cela, ils placent sur le devant de l'endroit, où doit être le point de vue, des arbres hauts et vigoureux, du vert le plus foncé. Ceux qu'ils plantent plus loin sont graduellement moins élevés et d'un vert plus clair. En général, la perspective est terminée par des groupes d'arbres, dont l'espèce et la couleur du feuillage sont variées, et qui ne déploient pas leur vigueur à la même époque. Souvent ces arbres paroissent vieux et rabougris, croissent avec difficulté à travers des rochers, tantôt comme s'ils y étoient nés, tantôt comme s'ils y avoient été rassemblés à dessein. L'effet de cette apparente difficulté, et de cette demi-vue, est aussi très-bien entendu des Chinois. A Yuen-Min-Yuen, on a construit une légère muraille qui, vue de loin à travers les branchages d'un bosquet, ressemble à un édifice magnifique. Les pièces d'eau ne sont point entourées d'un talus comme les glacis d'une fortification, mais leurs bords sont, en divers endroits, garnis de rochers artificiels, qui paroissent y avoir été posés par la nature.

Les seules choses qui ne soient pas pittoresques dans les paysages des Chinois, sont la forme étudiée et la couleur brillante de leurs bâtimens. Cependant leurs toits onduleux ne méritent point la première partie de ce reproche, et leur projecture jette une ombre douce sur les colonnades qui les soutiennent. Quelques-unes de ces hautes tours, que les Européens appellent des *agodes*, sont très-favorables à la perspective; et en conséquence on les place dans des situations élevées.

Malgré la juste idée que les Chinois se sont formée de l'art d'orner les jardins, et le goût avec lequel ils savent faire ressortir tous les objets qu'ils y placent, non-seulement ils ignorent totalement les principes de la perspective et du clair-obscur, mais ils sont insensibles à leurs effets, comme le prouvent tous les ouvrages sortis de leur pinceau. Lorsque les Anglais exposèrent divers portraits, peints par les meilleurs artistes de l'Europe, et destinés à être offerts à l'empereur, les mandarins observant la variété des teintes, occasionnées par la lumière et les ombres, demandèrent sérieusement si les originaux de ces portraits avoient un côté du visage d'une couleur différente de l'autre?

Ils regardoient l'ombre du nez, comme un grand défaut dans la peinture; et quelques-uns d'entr'eux croyoient qu'elle y avoit été placée par accident.

Un missionnaire italien, nommé Castiglione, et excellent peintre, étoit attaché à la cour de Pékin. Il reçut l'ordre de l'empereur de lui faire divers tableaux; mais on lui enjoignit en même-temps d'imiter la manière de peindre des Chinois, non celle de l'Europe, qui étoit considérée comme peu naturelle. Aussi, dans les ouvrages qu'il a faits pour décorer le palais, on voit des maisons au-dessus des maisons, dans un ordre régulier, jusqu'au haut du tableau. Les figures du devant et celles du fond, sont de la même grandeur et bravent la nature et les sens. Il a peint aussi une suite de figures chinoises occupées à différens métiers. Ces tableaux sont admirables par la touche et le coloris; mais le défaut d'ombres fait qu'ils sont sans effet. Toutefois les Chinois les préfèrent à tous les chef-d'œuvres de peinture qu'on peut leur porter d'Europe.

Les Chinois semblent considérer les ombres comme des circonstances accidentelles, qui ne doivent pas être transportées de la

nature dans un tableau, parce qu'elles le privent de l'uniformité du coloris et d'une partie de son éclat. Quant à la représentation des objets, à différentes distances, ils préfèrent de les voir dessinés, non comme ils paroissent à l'œil, diminuant par degrés à mesure qu'ils s'éloignent, mais d'une grandeur prescrite par le jugement, qui corrige les erreurs de la vue; erreurs qui sont pourtant nécessaires à la beauté et à l'ordre du paysage.

Le mauvais effet des tableaux, exécutés d'après les principes chinois, doit produire le découragement de l'art. Aussi les maisons sont ornées, non de tableaux, mais de tablettes, contenant des sentences morales, peintes sur du bois ou sur de l'étoffe de soie, avec beaucoup d'art et de délicatesse. Les Chinois estiment mieux ces tablettes que les ouvrages des meilleurs maîtres. Quoique les peintres chinois pèchent dans le groupé des figures, et dans tout ce qui concerne la composition et l'ordonnance d'un tableau, ils réussissent dans le dessin des objets individuels. Ils dessinent, sur-tout, avec bonheur, les sujets d'histoire naturelle. Ils les rendent non-seulement d'une manière très-correcte, mais avec les traits, les

attitudes de la nature, et avec une telle exactitude, qu'un peintre chinois compte quelquefois le nombre d'écailles des poissons qu'il veut représenter. Leur coloris est extraordinairement brillant ; et cet éclat est d'autant plus surprenant, qu'il n'est dû qu'à la patience et au soin qu'ils emploient dans la lévigation des mêmes ingrédiens, avec lesquels on fait les couleurs en Europe (1). Quelques estampes ont été copiées par eux, et coloriées avec un art qui a été admiré des meilleurs juges. Un homme connu, à Londres, par son goût, possède une copie coloriée et faite en Chine, d'une étude de sir Josué-Reynolds, et il a cru qu'elle méritoit d'entrer dans la précieuse collection de ses tableaux.

M. Barrow observe qu'on a parlé, depuis très-long-temps, du talent d'imiter des Chinois; mais que les principales causes qui arrêtent les progrès des arts parmi eux, sont

(1) Le docteur Sparman, célèbre par ses voyages et par ses connoissances en histoire naturelle, m'a montré, dans le cabinet de l'académie de Stockholm, un volume de poissons, peints à la Chine. Ils sont représentés avec tant de vérité qu'ils ont l'air d'être vivans ; et il y en a dont les couleurs sont si brillantes, qu'il semble qu'on y a appliqué de légères feuilles d'or, d'argent ou de nacre. (*Note du Traducteur.*)

le peu de communication qu'ils ont avec les autres nations, et le défaut d'encouragement de la part de leur gouvernement, dont la politique est de s'opposer au luxe, et de soutenir le travail, sur-tout celui de l'agriculture. Il ajoute que leur talent pour la sculpture est encore très-défectueux à l'égard des formes, des attitudes et des proportions. Ils ont, il est vrai, l'art de se servir très-délicatement du ciseau pour tailler la pierre, le bois et l'ivoire ; mais leurs productions sont contournées et peu naturelles. Ils font souvent la figure humaine sans les proportions nécessaires, et leur aversion pour l'anatomie en est en partie cause. Ils ne réussissent pas mieux à représenter le lion. Il y en a deux en bronze devant l'une des portes de la salle d'audience de Yuen-Min-Yuen. Le métal a été fondu par petits morceaux, qui ont ensuite été ajustés d'une manière très-ingénieuse, quoiqu'il y en ait plus de cent dans la composition de chaque statue. Mais ces statues ressemblent si peu à l'animal qu'on a voulu qu'elles représentassent, qu'on peut presque les prendre pour des chevaliers armés, avec des perruques comme on les portoit du temps du roi Charles (1).

(1) Charles second.



Lion en bronze

le peu de communication qu'ils o[illegible] autres nations, et le défaut d'enco[illegible] de la part de leur gouvernement [illegible] politique est de s'opposer au luxe, et [illegible] tenir le travail, sur-tout celui de l'agri[illegible] Il ajoute que leur talent pour la sculptu[illegible] encore très-défectueux à l'égard des f[illegible] des attitudes et des proportions. Ils [illegible] i est vrai, l'art de se servir très-délicat[illegible] du ciseau pour tailler la pierre, le [illegible] l'ivoire ; mais leurs productions sont con[illegible] nées et peu naturelles. Ils font souven[illegible] figure humaine sans les proportions néc[illegible] saires, et leur aversion pour l'anatomie en [illegible] en partie cause. Ils ne réussissent pas mie[illegible] représenter le lion. Il y en a deux en br[illegible] devant l'une des portes de la salle d'audience de [illegible]-Min-Yuen. Le métal a été fondu [illegible] petits morceaux, qui ont ensuite été ajus[illegible] d'une manière très-ingénieuse, quoiqu'il y [illegible] ait plus de cent dans la composition de chaque statue. Mais ces statues ressemblent si peu [illegible] l'animal qu'on a voulu qu'elles représentassent, qu'on peut presque les prendre pour des chevaliers armés avec des perruques comme on les portoit du temps du roi Charles (1).

(1) Charles second.



Gravé par Tardieu l'aîné.

Lion en bronze

Le lion peut être considéré par les Chinois, comme un être imaginaire. Il n'y en a point dans leur pays. On n'y en a jamais porté, ni pour en faire présent à l'empereur, ni pour le montrer en payant comme objet de curiosité. Les lions sculptés, qu'ont les Chinois, sont probablement faits d'après quelques mauvais dessins où étoit représenté cet animal, que sa force supérieure et la générosité qu'on lui attribue ont fait connoître bien plus loin qu'il n'a voyagé.

Le plus gros et le plus puissant des quadrupèdes, l'éléphant, se trouve comme une suite de la grandeur, dans les palais impériaux, où il ne mérite pas moins d'entrer par rapport à la force et à la docilité qui peuvent le rendre utile, que par sa taille énorme et sa forme singulière. C'est le seul quadrupède qui a une trompe : mais cette conformation se trouve fréquemment dans les insectes, et entr'autres, dans la mouche commune, qu'on cite quelquefois comme en état de vaincre l'éléphant même.

Des éléphans mâles et femelles sont transportés en Chine des environs de l'équateur; et il en naît quelques-uns au nord du tropique. Quelque pudiques que soient ces

animaux, on a découvert, à cette occasion, qu'ils s'unissent de la même manière que les autres quadrupèdes. Leur conformation des deux côtés paroît, il est vrai, s'opposer à leur union : mais il est des circonstances où la nature triomphe de cet obstacle. Les éléphans de la Chine sont plus petits et d'une couleur plus claire que ceux de la Cochinchine. Ils sont granivores, puisqu'on ne leur donne ordinairement que du riz et du millet : mais dans l'état sauvage, ces animaux, ainsi que la girafe, le chameau et la chevre, se nourrissent plus souvent des feuilles et des bourgeons des arbres et des arbustes, que de graines, de paille ou d'herbe (1).

(1) On peut ajouter le rhinocéros aux animaux que cite ici l'auteur, et rappeler l'ingénieuse et judicieuse observation d'un voyageur célèbre ; c'est que la corne du rhinocéros et les longues dents de l'éléphant, ne leur ont été données, par la nature, que pour qu'ils puissent toujours trouver à se nourrir dans les immenses forêts où ils vivent. Lorsque les arbres ne leur fournissent point assez de jeunes branches et de bourgeons, l'un de ces animaux se sert de sa corne et l'autre de ses longues dents, pour fendre, en une multitude de lattes, le tronc des arbres les plus mous, et par ce moyen, ils peuvent aisément les brouter. (*Note du Traducteur.*)

Fin du Tome troisième.

TABLE DES CHAPITRES

Du troisième Volume.

CHAPITRE PREMIER.

point des sons arbitraires. — Conduite décente des spectateurs à Tien-Sing. — Troupes mises sous les armes pour recevoir l'ambassadeur. — Ordre de parade. — Les militaires ont des éventails. — Cérémonie singulière pour témoigner le respect qu'on a pour l'empereur. — Ce prince désire de recevoir l'ambassade anglaise à Zhé-Hol, en Tartarie. — Proposition du légat à l'égard des présens. — Le vice-roi décide contre l'opinion du légat. — Contraste entre la conduite de ces deux officiers. Présens du vice-roi à toute la suite de l'ambassadeur. — Théâtre chinois. — Scène de tragédie chinoise. — Nouvelles de sir Erasme Gower. — Détails sur deux missionnaires français qui vouloient se rendre à Pékin. — Caractère général des officiers civils et militaires de Tien-Sing. — Lettres portées en secret à l'ambassadeur. — Leur contenu. — Etendue et population de Tien-Sing. — Chinois qui habitent sur l'eau. — Maisons de Tien-Sing, dont Marc-Paul a parlé sous le nom de la Cité Céleste. — Terres où l'on cultive le millet des Barbades (1). — *On se sert*

(1) *Holcus sorghum.*

de ce grain pour régler les mesures de capacité.— Usage qu'on fait de ce millet. — Autre millet et plantes diverses. — Point de mauvaises herbes dans les champs. — Terres sujètes aux inondations.— Ravages des sauterelles.— Diverses manières pour faire remonter la rivière aux yachts. — Insectes qu'il y a sur la rivière.— Conduite du légat.— Raisons de cette conduite. — Pourquoi la cour de Pékin est depuis peu mécontente des Anglais.— Guerre du Thibet. — Réflexions au sujet de cette guerre. — Le légat refuse de faire partir une lettre de l'ambassadeur. — Continuation du voyage sur la rivière. — Barques portant les impôts en nature dans la capitale. — Population sur la rivière. — Méthode pour clarifier l'eau vaseuse du Pei-Ho. — Manière dont les Chinois font usage de l'eau. — Ils servent de la glace pour servir les fruits. — Ils l'emploient rarement pour les liqueurs. — Les premières classes vivent avec luxe.— Indifférence des Chinois pour tous les pays étrangers. — Anecdote de l'ouvrage de l'abbé Raynal sur les deux Indes, laquelle se trouve aussi dans les anciens livres

CHAPITRE II.

Pl. XXVI.



rins. — Pompes introduites en Chine. — Point de mendians parmi les Chinois. — Précaution prise contre la famine. — Bienfaisance de l'empereur dans ces occasions. — Détails sur Tong-Chou-Fou. — Curiosité des habitans. — Leur étonnement à la vue d'un nègre. — Annonce d'une éclipse de lune. — Conduite de l'empereur à l'occasion des éclipses de soleil. — Les Chinois ignorent l'art de prédire les éclipses. — Les marchands ne connoissent pas les opérations ordinaires de l'arithmétique. — Swan-Pan. — Calcul et division décimale. — Monnoie des Chinois. — L'argent est une marchandise en Chine. — Suite de monnoies chinoises remontant au-delà de l'ère chrétienne. — Ancien édifice de Tong-Chou-Fou. — Les pagodes chinoises ne sont point destinées aux exercices de la religion de Fo. — Ressemblance de la religion de Fo avec celle des catholiques romains. — Grand nombre d'images dans les temples chinois. — Il n'y a point en Chine de religion d'état. — Le peuple chinois est extrêmement superstitieux. — Il croit à la transmigration des ames. — Mort et funérailles d'un des ouvriers attachés à l'am-

bassade. — Cimetières chinois. — Chevaux tachetés. — Instrumens aratoires. — Manière dont on nourrit les animaux avec lesquels on laboure. — Paysans chinois. — Combien les femmes chinoises sont laborieuses. — Combien elles sont soumises aux hommes. — Les Chinois ne laissent pas leurs parens dans le besoin. — Ils ne se perdent jamais de vue les uns les autres. — Nombre d'hommes employés à porter le bagage de l'ambassade. — Manière de porter les gros fardeaux. — Route de Tong-Chou-Fou à Pékin. — Halte dans un cabaret. — Faubourgs et murailles de Pékin. — Porte orientale de cette ville. — Largeur des rues. — Portes triomphales. — Ornemens des toits. — Superbes boutiques. — Cortèges des funérailles et des mariages à Pékin. — Foule qui remplit les rues. — Les soldats l'écartent. — Muraille du palais impérial de Pékin. — Coup-d'œil jeté sur le palais impérial et sur les jardins. — Cloche énorme. — Lac couvert de nenuphar. — Bibliothèque de manuscrits étrangers. — Femmes tartares. — L'ambassade sort de Pékin par la porte occidentale, et traverse un grand faubourg. Comparai-

son

son de Pékin avec Londres. — Chemin pavé en granit. — Maison de plaisance près de Hai-Tien, préparée pour loger l'ambassade anglaise. — Elle est ornée de dessins chinois. — Défauts de ces dessins. — Salle d'audience de Yuen-Min-Yuen. — Trône de l'empereur. — Offrande qu'on y porte. — Nom de la divinité confondu avec celui de l'empereur. — On adore l'empereur. — On propose à l'ambassadeur anglais cette cérémonie. — Inscription chinoise mise sur les présens. — Conduite d'un ambassadeur russe, relative au prosternement. — Conduite d'un ambassadeur hollandais en pareille circonstance. — Conséquences qu'eurent la conduite de l'un et de l'autre de ces ministres. — Les Tartares se méfient des Anglais. — Difficultés qu'on rencontre en voulant établir des relations avec les Chinois. — Conditions offertes par l'ambassadeur anglais, lorsqu'on lui propose de se prosterner devant l'empereur. — Difficulté de faire traduire ces conditions, en chinois. — Les missionnaires visitent l'ambassadeur. — Jésuite portugais proposé pour interprète. — L'interprète de l'ambassadeur est préféré. — L'ambassade

retourne à Pékin. — Description du palais où elle est logée. — Un chrétien chinois sert de traducteur à l'ambassadeur. — Manière dont il faut que les Anglais s'y prennent pour faire traduire leurs écrits en chinois. — Mémoire adressé au premier ministre Ho-Choung-Taung. — Pièces de campagne que les Anglais doivent présenter à l'empereur. — Le légat demande la poudre à canon appartenant à l'ambassade. — Goût des Chinois pour les marchandises anglaises. — Etendue de Pékin. — Cité tartare. — Cité chinoise. — L'empereur laboure tous les ans. — Description de cette cérémonie. — Temple consacré au ciel. — Temple consacré à la terre. — Combien Pékin diffère des villes européennes. — Les propriétés sont incertaines en Chine. — Il y a trois classes de peuple. — Tribunaux de l'empire. — Leurs fonctions. — Comment les emplois sont obtenus. — Qualités requises pour y parvenir. — Comment on s'assure que les prétendans ont ces qualités. — Principes dans la conduite des affaires. — Constance du gouvernement. — Introduction des Tartares dans les emplois publics. — Maisons, régime

diététique, tempérament, conduite des Chinois. — Tranquillité et police de Pékin. — Les habitans de Pékin connoissent peu les maladies. — Pourquoi la Chine est très-peuplée. — Les Chinois se marient jeunes. — Les enfans sont obligés d'avoir soin de leurs parens. — Les enfans sont quelquefois abandonnés par les auteurs de leurs jours. — Réflexions à ce sujet. — On expose sur-tout les enfans femelles. — Soins du gouvernement à ce sujet. — Des missionnaires. — Les missionnaires sauvent des enfans exposés, qu'ils élèvent dans les principes du christianisme, et qui leur servent à convertir d'autres Chinois. — Conduite et caractère des missionnaires. — Services rendus par eux. — Des Chinois rendent visite à l'ambassadeur. — Concerts donnés par les musiciens de l'ambassade. — Les Chinois admirent les présens apportés par l'ambassadeur. — Observation d'un Chinois à l'occasion du portrait d'un jeune duc anglais. — Observations que font les mandarins sur le siége élevé d'un carrosse destiné à être présenté à l'empereur. — Prépartifs pour le voyage de la Tartarie. Message gracieux de l'empereur

à l'ambassadeur. — Liste des plantes recueillies dans la province de Pé-Ché-Lée.

Route au-delà de Pékin. — L'ambassadeur voyage dans un carrosse anglais. — Les Chinois admirent la commodité de cette voiture. — Culture des terres qui bordent la route. — Couleur, semblable à l'indigo, faite avec une espèce de polygone (1). *— Couleur verte faite avec un colutea. — Les Chinois tirent parti de toutes les plantes. — Celles qu'ils n'ont point sont habilement remplacées par d'autres. — Cours des rivières sur le chemin de la Tartarie. — Bêtes de somme, et sur-tout dromadaires, que les Anglais rencontrent en route. — Palais de l'empereur, bâtis sur la route, à des stations régulières. — L'ambassade est invitée à s'arrêter dans ces palais, et s'y arrête. — Description générale de ces palais. —*

(1) Polygonum.

— Remarques sur les minéraux du pays. — Culture du tabac. — Comment on le prépare. — Quel usage on en fait. — Description des montagnes. — Couches de pierres dans les montagnes. — Ponts. — Différens traits caractéristiques des Tartares et des Chinois. — Ornemens des femmes tartares. — Culture des fleurs. — Mendians tartares. — Les Anglais apperçoivent de très-loin la grande muraille. — Hauteurs et précipices qu'elle traverse. — Pourquoi elle a été construite. — Des barrières qu'on a bâties ailleurs. — Etat actuel de la grande muraille. — Epoque où elle a été finie. — Réflexions sur la vraisemblance des assertions historiques qui y ont rapport. — Le vénitien Marc-Paul n'a point vu la grande muraille. — Défilé où l'on passe la grande muraille. — Poste militaire. — Description des postes militaires. — De Kou-Pé-Kou. — Parade militaire. — Examen de la grande muraille. — De sa structure, de ses dimensions. — Des matériaux qui ont servi à la construire. — De ses tours. — De ses crenaux. — Mesurage de la grande muraille. — Conjecture sur le temps où les Chinois ont connu la

CHAPITRE IV.

délai. — L'ambassadeur étant indisposé, le ministre plénipotentiaire rend visite au colao. — Le colao n'occupe, dans le palais impérial, qu'un petit appartement. — Cause de l'élévation soudaine du colao. — Sa chute. — Sa place lui est rendue. — Conférence du colao et du ministre plénipotentiaire anglais en présence de plusieurs personnes. — L'ambassadeur est sollicité de se soumettre à la cérémonie du prosternement. — Il résiste. — Excursion de quelques anglais aux environs de Zhé-Hol. — De l'or que charie la rivière des environs de Zhé-Hol. — Singulier motif des Chinois pour empêcher les Anglais d'examiner une pyramide qui domine les jardins de Zhé-Hol. — On s'accorde sur la cérémonie de la réception de l'ambassade. — Les présens portés à Zhé-Hol par les Anglais sont gracieusement acceptés. — Conférence entre le colao et l'ambassadeur. — Conduite et caractère du colao. — Il est soupçonné d'aspirer à mettre sa famille sur le trône. — Avis indiscret donné à l'empereur pour l'engager à nommer son successeur. — Celui qui donne cet avis est puni de mort. — L'empereur publie les raisons qui l'em-

péchent de suivre un pareil avis. — Toutes les branches de la famille impériale assistent à la présentation de l'ambassadeur anglais. — Nulle distinction n'indique quel est le successeur que l'empereur doit choisir. — Manière dont le père de l'empereur s'est procuré le trône. — Présentation de l'ambassadeur anglais. — Grande tente préparée à cette occasion. — Pourquoi une tente est préférée. — Arrivée de l'empereur dans sa tente. — Quels personnages y sont admis. — L'ambassadeur et le ministre plénipotentiaire s'habillent d'une manière conforme aux idées chinoises. — L'empereur reçoit gracieusement et avec distinction l'ambassadeur et la lettre du roi d'Angleterre. — Discours de l'empereur. — Présens offerts à l'empereur par l'ambassadeur et le ministre plénipotentiaire. — Ceux que leur fait ce Prince. — Accueil que fait l'empereur à un jeune anglais qui entend le chinois. — Banquet donné par l'empereur. — Conjectures sur l'origine des cérémonies qui ont lieu quand on approche de l'empereur. — Compliment flateur de ce prince à l'égard du roi d'Angleterre. — Manière de vivre de l'empereur.

— Son âge. — Sa santé. — Présens qu'il envoie à l'ambassadeur après la présentation. — Toutes les relations, entre les différentes classes de chinois, sont accompagnées de présens de la part des inférieurs, et de dons de la part des supérieurs. — Rencontre de l'empereur. — Sa civilité envers l'ambassadeur. — Il l'invite à visiter les jardins de Zhé-Hol. — Les ministres chinois et le général du Thibet accompagnent les Anglais dans les jardins. — Caractère du général du Thibet. — Cause de sa haine contre les Anglais. — Conférence proposée au colao. — La maladie de ce dernier empêche que cette conférence ait lieu. — Il consulte le médecin de l'ambassadeur. — Nature de sa maladie. — Des opinions et de la pratique des médecins chinois. — Lettre que l'ambassadeur adresse au colao. — Comment elle est traduite et copiée. — Pourquoi on ne la remet pas au légat. — Cet officier est dégradé. — On continue cependant à l'employer. — Comment la lettre de l'ambassadeur est envoyée au colao. — Toutes les affaires sont interrompues durant la célébration de l'anniversaire du jour de naissance de l'empereur.

— Cérémonie et musique solemnelle à l'occasion de cette fête. — L'empereur ne se montre point ce jour-là. — L'ambassadeur visite le temple du grand Lama. — Sun-tazhin l'accompagne dans ce temple. — Description du temple. — L'empereur l'a fait construire à grands frais. — Pourquoi. — Enthousiasme et grands talens de l'empereur. — Il rassemble beaucoup de monde à sa cour. — Motifs politiques de ces assemblées. — Nombre de troupes et de mandarins qui sont à Zhé-Hol. — Variété de spectacles auxquels assistent l'empereur et ses courtisans. — Feux d'artifices donnés en plein jour. — Ballets. — Danse. — Pantomime sur le théâtre des femmes de la cour. — Les femmes sont cachées. — Elles ont envie de voir un anglais. — L'empereur leur fait voir le page de l'ambassadeur. — Observation que fait ce prince, sur ce qu'il assiste à des spectacles publics. — Comment il s'occupe des affaires du gouvernement. — Comment il emploie son loisir. — Caractère de ses écrits. — Son goût. — Les princes tartares partent de Zhé-Hol. — Leur condition. — l'Empereur descend de Gengis-Khan. — Long règne de l'empereur. —

ambassadeurs à la cour de la Chine. — L'ambassade anglaise passe dans le chemin préparé pour les courtisans de l'empereur. — Chemin réservé pour ce prince. — Il y a un autre chemin pour tous les voyageurs. — L'ambassade arrive à Kou-Pé-Kou. — Nouvelle preuve de la jalousie des Chinois à l'égard des étrangers. — Moyens qu'emploient les Chinois pour empêcher les étrangers de satisfaire leur curiosité. — La délicatesse des Chinois ne leur permet pas de souffrir que personne expire dans l'enceinte d'aucun des palais impériaux. — Un médecin chinois traite un européen malade. — Arrivée de l'ambassade anglaise à Pé- — kin. Vie retirée des Anglais qui étoient restés à Pékin pendant que l'ambassadeur étoit en Tartarie. — Les Chinois se défient de tous les Européens. — Occupations des Anglais à Pékin et à Yuen-Min-Yuen, en l'absence de l'ambassadeur. — Savon fabriqué à Pékin par les Anglais attachés à l'ambassade. — Les Chinois ne se servent point de linge. — Ils sont offensés de la conduite de quelques Anglais. — Honneurs qu'on rend à l'ambassadeur à son retour à Pékin. — Temps qu'une ambassade a

coutume de rester en Chine. On s'attend que l'ambassadeur anglais partira promptement. — On arrange auparavant les présens. — Adresse des ouvriers chinois. — Considérations sur l'ancienneté des arts en Chine. — Forme particulière des outils dont se servent les ouvriers chinois. — De l'enclume des Chinois. — De leur soufflet de forge. — De leur rabot. — Progrès vraisemblable dans les arts. — De la poudre à canon. — De l'imprimerie. — Procédés simples de l'imprimerie chinoise. — Les Chinois n'ont point de caractères mobiles. — Pourquoi. — Des gazettes de Pékin. — De la littérature chinoise. — Il n'y a point de libelles en Chine ; mais on trame des complots particuliers contre l'état. — Les Chinois désirent un changement de gouvernement. — Ce désir existe dans les différentes classes. — Pourquoi. — Le système patriarchal fait la sûreté du gouvernement. Le gouvernement chinois suit des maximes toujours égales. — Principes favorables au monarque, répandus parmi le peuple. — On lui rend des honneurs divins. — Les palais de Pékin sont plus beaux que les temples.

Fin de la Table des Chapitres du troisième Volume.

VOYAGES

Qui se trouvent à Paris, chez Buisson, Libraire-Imprimeur, rue Hautefeuille, nº. 20.

Voyage du ci-devant duc Duchatélet, en Portugal; où se trouvent des détails intéressans sur ses Colonies, sur le Tremblement de terre de Lisbonne, sur M. de Pombal et la Cour, revu, corrigé sur le Manuscrit, et augmenté de notes sur la situation actuelle de ce Royaume et de ses Colonies; par *J. F. Bourgoing*, ci-devant Ministre plénipotentiaire de la République Française, en Espagne, Membre associé de l'Institut National; 2 vol. in-8º. avec la Carte du Portugal et la Vue de la baie de Lisbonne, gravées en taille-douce, 5 francs 50 centimes, broché; en papier vélin, 11 francs. — 1798.

Voyage en Espagne, Ouvrage dans lequel on donne des détails vrais et circonstanciés: 1º. sur l'état dans lequel se trouvoient les frontières d'Espagne en mars, 1792, sur le cordon qu'on y a formé, et les préparatifs de guerre qu'on prétend y avoir été faits; 2º. sur les émigrés dans ce pays, sur l'accueil qu'ils y reçoivent et leurs menées, avec plusieurs anecdotes à ce sujet, auxquelles on a joint quelques réflexions et des détails philosophiques sur les mœurs, usages et opinions des Espagnols, etc. etc; par *Chantreau*, envoyé en Espagne par le Gouvernement français, sous le ministère de Dumouriez. 1 vol. in-8º. 4 francs 50 centimes.

Voyage en Hollande et sur les Frontières occidentales de l'Allemagne, fait en 1794, suivi d'un Voyage dans les comtés de Lancaster, le Westmoreland et le Cumberland: Ouvrage dans lequel on trouve des détails sur les Mœurs, le Caractère, les Ressources, les Richesses, les Productions, le Commerce des Habitans de ces contrées, sur les diverses Opérations militaires des Généraux Français et Ennemis dans la présente guerre; le Siége de Mayence par Custines, etc. par *Anne Radcliffe*, auteur de *la Forêt*; traduit de l'anglais par *A. Cantwel*. Seconde Édition. 2 vol. in-8º. 5 francs. — 1798.

Voyage en Angleterre, en France, dans le cours de l'année 1790; par *Georges Forster*, avec des notes critiques sur la Politique et les Arts, par *Charles Pougens*. 1 vol. in 8º. avec 10 planches, gravées en taille-douce, 4 francs 50 centimes. — 1796.

Voyage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique, faits dans les années 1788 et 1789, précédés de la relation d'un autre Voyage, exécuté en 1786, sur le vaisseau le Nootka, parti du Bengale; d'un Recueil d'observations sur la probabilité d'un passage Nord-Ouest, et d'un Traité abrégé du commerce entre la côte nord-ouest et la Chine, etc.

par le capitaine *J. Méares*, c[illegible] vaisseau la Félice; traduit de l'anglais; par *J. Billec[illegible]q.* [illegible] vol. in-8o, avec un vol., grand in 4o., contenant 28 c[illegible]es géographiques, Vues, Marines, Plans, Portraits, gravés en taille-douce par le citoyen *Née*, graveur des *Vues de la Suisse*; 20 francs — 1795.

Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789 et 1790, entrepris plus particulièrement pour s'assurer de l'état de l'Agriculture, des richesses, des ressources et de la prospérité de cette nation; par *Arthur Young*; traduit de l'anglais, par F. S. avec des notes et observations, par de *Cazeaux*, et des cartes géographiques de la Navigation du climat et du sol de la France. Seconde Édition, avec des corrections très-considérables, et augmentée d'une nouvelle carte enluminée. 3 vol. in-8o. 15 francs.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance, et autour du Monde, avec le capitaine Cook, par *A. Sparmann*; traduit de l'anglais par M. *Letourneur*. 3 volumes in-8o. avec beaucoup de planches. 15 francs (*Il n'en reste que douze exemplaires.*)

Voyage en Italie, par *Duclos*, de l'Académie Française. 1 vol. in 8o. 3 francs 50 centimes.

Voyage dans les États-Unis de l'Amérique; par *Smith.* 2 vol. in-8o. 5 francs 50 centimes.

Voyages philosophiques et pittoresques sur les rives du Rhin, à Liège, en Brabant, en Flandre, en Hollande, en Angleterre, fait en 1790, par *Georges Forster*, l'un des compagnons de Cook; traduits de l'allemand par le citoyen *Pougens*, avec des notes sur la physique, la politique et les arts. 2 vol. in-8o. 9 francs. — 1795.

Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale, fait en 1788; par *J. P. Brissot Warville*, député à la convention nationale. 3 vol. in-8o. 15 francs. (*Il en reste 15 exemplaires.*)

Londres et ses environs, *ou* le Guide des Voyageurs, curieux et amateurs dans cette partie de l'Angleterre. Ouvrage fait à Londres. *Seconde Édition*; 2 vol. in-12. avec 10 planches. 7 francs.

Voyage du Gouverneur Philip à Botany-Bay, avec la description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk; traduit de l'anglais. 1 vol in-8o. 4 francs 50 centimes. Il y en a peu d'exemplaires. — 1791.

Voyage à l'île de Sumatra, où l'on traite du gouvernement, du commerce, des arts, des loix, des coutumes et des mœurs des habitans, par *William Marsden*; traduit de l'anglais sur la seconde édition, avec des cartes. 2 vol. in-8o. 7 francs.

Mémoires Historiques et Politiques des Voyages du comte de Ferrières Sauvebœuf, faits depuis 1782 jusqu'en 1789, en Turquie, en Perse et en Arabie. 2 vol. in-8o. 6 fr. 50 c.



MC





